LA POÉSIE
FRANCO-CANADIENNE

LA
POESIE FRANCAISE
AU CANADA

PRÉCÉDÉE D'UN ARTICLE DE REVUE HISTORIQUE
SUR LA LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE

COMPILATION PAR
LOUIS H. TACHE

ST HYACINTHE:
IMPRIMERIE DU "COURRIER DE ST-HYACINTHE"

1881

A

MONSIEUR BENJAMIN SULTE

JE DEDIE CE RECUEIL

A M. LOUIS TACHÉ,

pour servir d'introduction à son

RECUEIL DE POESIES CANADIENNES.

Dans notre lande inculte, ami, comme l'abeille,
Butinant, voltigeant, vous avez ça et là
Cueilli des boutons d'or, et vous dites : Voilà
De ravissants bouquets : j'en ai plein ma corbeille !

Que vous disiez vrai nul plus que moi ne brûla.
Mais mon enthousiasme avec lenteur s'éveille ;
Car pour que de nos jours le monde s'émerveille
Il faut faire à ses yeux briller plus que cela.

N'importe ! aux champs qu'un ciel exotique illumine
S'étalent trop souvent des fleurs dont l'étamine
Recèle des odeurs pleines de trahison.

Nos parterres à nous, n'ont que d'humbles fleurettes,
Violettes d'azur ou blanches pâquerettes ;
Mais leurs fauves parfums sont purs de tout poison.

LOUIS FRÉCHETTE.

LA POESIE FRANCAISE EN CANADA.

—— o : o ——

Les descendants de la vieille France possèdent en Canada les éléments qui créent une littérature et qui la font vivre. Nés sur ce sol nouveau, élevés dans les traditions canadiennes, forcés de porter les armes et de défendre contre l'étranger tout ce qui leur est cher, ils sont essentiellement "Canadiens" et ne peuvent être autres sans se perdre. La majorité des écrivains de langue anglaise dans la confédération sont venus d'Europe—aussi diffèrent-ils beaucoup des nôtres. Ce qui est plus étrange, c'est que les uns ne connaissent pas les autres : les livres français ne sortent guère de la province de Québec ; les livres anglais n'y entrent presque pas. Vivant dans la même maison, nous ne passons pas par le même escalier. Il y a donc lieu de traiter à part cette question de la poésie française au Canada.

***

A l'origine de toutes les littératures on trouve les poètes. L'homme cherche instinctivement à exprimer ses plus belles pensées dans le plus beau langage.

Avec les compagnons de Champlain sont arrivés ici les couplets de la France, ces refrains joyeux, ces légendes rimées, ces chants caractéristiques dont le pays de la vigne conserve le privilége. Nous les avons bien un peu remodelés pour les besoins d'une situation nouvelle, mais au fond ils restent français comme au premier jour. Les " voyageurs" et les " habitants" nous les ont transmis d'âge en âge. Qui de nous ne les sait par cœur et quel est le poète canadien qui ne s'en soit inspiré ?

Légendes, doux récits qui berciez mon enfance,
Vieux contes du pays, vieilles chansons de France,
Peut-être un jour, hélas ! vos accents ingénus
De nos petits-enfants ne seront plus connus.

Vous vous tairez, ou bien l'écho de votre muse
Ira s'affaiblissant partout où l'on abuse
De ce grand vilain mot si plein d'illusion
Et trop long pour mes vers : Civilisation.

(*Chauveau.*)

Il est regrettable que si peu de productions du siècle dernier soient venues jusqu'à nous, car si l'on en juge par les bribes de chansons restées dans la mémoire des vieillards, le répertoire populaire devait être abondant et varié. De temps à autre, c'est une satire—village contre village ; ailleurs le récit d'une aventure

drôlatique ; le plus souvent un madrigal ou une brûlante déclaration.

" Je ne suis pas comm' les oiseaux des champs
Qui font l'amour en voltigeant
Lorsque j'aime, j'aime, j'aime !"

***

Nous devons bien de la reconnaissance à M. Ernest Gagnon pour avoir conservé plus de cent compositions de ce genre qui étaient en risque d'être oubliées.

C'est vers 1732 que le sieur Jean Taché écrivit le *Tableau de la mer*, le plus ancien poëme dont notre histoire ait conservé le nom d'auteur.

" Voyons le capitaine et comme son pouvoir
Fait ranger à sa voix chacun à son devoir
Il parle, on obéit ; mais disons davantage,
Il fait d'un seul regard trembler tout l'équipage.
Absolu sur la mer, comme à terre le roi,
Ses ordres prononcés passent pour une loi.
....
A peine la clarté du jour est reconnue,
Le tonnerre commence à gronder dans la nue.
Les vents, interrompus par des grains violents,
Font hérisser la mer de flots étincelants.
Avec les deux huniers on cargue la misaine ;
Le gouvernail fixé, sa barre est comme vaine.
La grande voile bas est bordée à toucher.
Le vaisseau sur son bord commence à se coucher."

Négociant, prévost des marchands, armateur et notaire, M. Taché avait bien des cordes à son arc, à part

celle de la poésie. Sa descendance cultive encore les muses.

*
* *

Boileau était mort depuis plus de vingt ans, lorsqu'un Canadien entreprit d'écrire un poëme héroï-comique, rappelant le souvenir du *Lutrin*, à propos de certains démêlés survenus (1728) dans l'église du Canada. L'auteur fut l'abbé Etienne Marchand, curé de Boucherville depuis 1734 jusqu'à 1774. La date de son ouvrage en vers n'est pas connue, mais on la place après 1732.

La guerre de *Sept Ans* vit éclore force chansons et satires, dirigées contre les Anglais et aussi contre les ministres de Louis XV — lesquels le méritaient bien, on le sait. M. le docteur Larue en cite quelques unes dans ses *Chansons historiques*.

Anglais, le chagrin t'étouffe.
Dis-moi, mon ami, qu'as-tu ?
Tes souliers sont en pantouffe.
Ton chapeau z'est rabattu.

Il est parlé d'un cercle littéraire (1) qui se forma, à Québec, entre les années 1777 et 1780, c'est-à-dire au lendemain de l'invasion américaine. L'heure était propice aux faiseurs de couplets. Plus d'une épigramme circula sous le manteau, même après que

(1) Bougainville en signale un autre, avant 1757.

Haldimand eût pris les rênes de l'administration, car semblables aux Français nos frères, la vengeance en rimes riches est chez nous un plaisir des dieux. Haldimand gouvernait par le sabre et la prison—qu'il a dû être chansonné !

" O nation brillante et vaine,
Illustres fous, peuple charmant,
Il est beau d'affronter gaîment
Le trépas... et le prince Eugène !"

Lorsque Haldimand fut remplacé par Carleton, ce cercle prit de l'expansion. Le culte des vers se personnifia dans Joseph Quesnel. Nous devons à celui-ci la principale part du réveil littéraire qui se manifesta alors si vivement parmi nous. Tandis que Paris enlevait la Bastille au chant de la *Carmagnole*, les paisibles citoyens de Québec et de Montréal applaudissaient, au théâtre et au coin du feu, la verve du *Petit Bonhomme*.

" Ah ! si de ma maîtresse
Vous m'obtenez la main,
Je veux par politesse
Vous prier du festin."
....

" En amour, plein d'expérience,
Je sais l'art de gagner un cœur ;
Si l'on résiste à mon ardeur
Il faut céder à ma persévérance."

" Quand on est franc, honnête et sans malice,
Si l'on n'est pas un peu futé,
Vient un méchant qui, par son artifice,
Surprend bientôt notre bonté."

Et ainsi de suite pendant des années.

" Quesnel, le père des amours,
Semblable à son *petit bonhomme*,
Vit encore et vivra toujours !"

Quesnel fit école. On suit ses disciples à la trace pendant quarante ans. 1830 devait leur être fatal.

***

N'oublions pas que, depuis plus d'un siècle, les porteurs de journaux déposent chez les abonnés leurs couplets du jour de l'an. Nous en avons écrit l'histoire. Il n'est que juste de les mentionner puisque nous parlons des origines de la poésie parmi nous.

Le *Canadien* de 1806 à 1810 publie autant de couplets que d'articles de fond,—le tout pénétré d'un esprit patriotique qui ne se dément nulle part.

L'invasion de 1812 mit le feu à la verve des poètes. Les Yankees furent bombardés selon les règles.

" Vous sentirez cannibales,
Si la mort a des attraits !"

Le *Spectateur*, publié à Montréal, de 1813 à 1817, est bourré de pièces de vers. Beaucoup d'épigrammes. La lignée des poètes se continuait vigoureusement.

Bien des tentatives ont été faites on le voit, pour poser les bases d'une littérature nationale et préparer la voie aux hommes de lettres du Canada français.

Le premier volume en vers est dû à la plume de M. Michel Bibaud. Il parut en 1830 sous le titre d'*Epitres, Satires, Chansons, Epigrammes, etc.* Par sa physionomie, il date de 1815 tout au plus, ou même de 1780. Avec lui se ferme l'ère des débuts.

***

La littérature française du Canada compte au moins un siècle d'existence. Son histoire se divise en trois époques bien distinctes: 1780-1830, 1830-1860, 1860-1880.

Il nous reste peu de livres, mais beaucoup d'articles dispersés dans les journaux et les revues avant 1860. Les ouvrages les plus importants des deux ou trois dernières générations sont dûs aux historiens Bibaud, Garneau, Ferland ; aux poëtes Garneau, Chauveau, Soulard, Crémazie, Lenoir, Gérin-Lajoie ; puis il y a les conférences de M.Parent, les légendes de M.Taché, la vie de la Mère de l'Incarnation de M. Casgrain, le roman de *Charles Guérin* de M. Chauveau. Cette collection, à laquelle pourraient se joindre divers écrits d'une certaine valeur, forme une bibliothèque canadienne déjà remarquable par l'esprit national qui y règne et par la correction de la langue.

Cette langue étant le français, il est naturel de se demander si nous suivons le mouvement littéraire de la France. Nous répondons oui—et aujourd'hui plus qu'autrefois.

C'est dans les auteurs de France que nous apprenons la langue littéraire, mais c'est dans les mœurs, les coutumes, dans l'histoire du Canada, dans son aspect physique que nous puisons la matière de nos travaux.

Lorsque le Canada fut cédé à l'Angleterre (1763) les colons français qui restèrent ici étaient au nombre de soixante mille âmes—ils possédaient soixante mille volumes—un volume par personne. Cette bibliothèque ne s'accrut pas beaucoup jusque vers 1830, aussi n'est-on pas surpris du style suranné de nos poètes, à venir jusqu'à 1845 ou 1850. La France leur était fermée. Ils vivaient des traditions de la fin du règne de Louis XIV, et de la première moitié de celui de Louis XV : Boileau, Jean-Baptiste Rousseau et Voltaire paraissent avoir été les modèles les plus suivis parmi eux. D'ailleurs, tout le monde sait que la France elle-même, bien qu'avancée dans le courant moderne, attendit 1830 pour secouer tout-à-fait l'ancien style.

C'est aussi à partir de cette date que s'opère en Canada une révolution dans la manière d'écrire. Disons en imitant l'auteur de l'*Art Poétique* :

Garneau sut le premier dans ce moment fameux,
Saisir de l'art nouveau les tours les plus heureux.

Bientôt une école se forma, timide d'abord, mais se raffermissant à mesure que la politique, devenant plus calme, lui laissait plus d'occasions de se montrer au grand jour. Nos talents littéraires étaient alors (1830—

1850) reclamés par les luttes du forum et de la presse politique. C'est à peine si Parent, Chauveau et Morin échappaient, ça et là, aux préoccupations de l'esprit public pour jeter sur le papier quelques strophes ou quelques conférences indiquant le désir de répandre autour d'eux le goût des lettres et de la culture intellectuelle.

***

L'époque de 1830 a donné Hugo, Lamartine et Béranger dont les imitateurs se partagent encore la défroque. Musset n'a été connu parmi nous que tout récemment. Laprade, Briseux et Dupont sont à peu près ignorés. On commence à parler de Déroulède et aussi de Coppée; Alfred de Vigny ne s'est pas rendu jusqu'à nous. Théophile Gautier a peut-être été lu par ceux qui débutent aujourd'hui, si nous en jugeons par l'amour de la couleur qui se manifeste tout à coup de Québec à Ottawa.

Quant à la forme, nous sommes restés jusqu'à 1840 ce que nous étions en 1750, à la veille de la guerre de *Sept Ans.* Isolés de la France, il nous était impossible de suivre le cours de sa littérature, et d'ailleurs il se passait là-bas des événements qui n'étaient pas d'accord avec notre manière de voir. La grande révolution nous parut odieuse; Napoléon lui-même fut critiqué sur tous les rythmes, jusqu'à 1815, par les rimeurs des bords du Saint-Laurent..

Écrire dans le goût du jour, c'est être de l'école romantique, dit-on. Nous n'en sommes pourtant pas tout-à-fait. L'alliance du classique et des formes nouvelles constitue un genre que nous croyons acceptable et nous l'avons adopté, surtout depuis trente ans. Tandis que l'Europe se divisait en deux camps sur cette question, nous trop faibles pour prendre parti, nous nous sommes abstenus—jusqu'à l'heure où les gros bataillons nous ont entraînés.

Avec le rétablissement de la tranquillité politique (1850) les choses changèrent. Crémazie parut. Son exemple coupa court aux incertitudes.

***

Lorsque le commandant Belvèse ramena sur le Saint-Laurent le drapeau de la France exilé depuis un siècle, on vit accourir au rivage les populations des campagnes, émues et transportées par le retour de nos gens. La voix de Crémazie fournissait la note dominante dans le concert d'acclamations qui saluait partout les officiers de la *Capricieuse*. Il faisait bon d'être Canadien, de revoir l'uniforme français et d'entendre les accents inspirés du barde de Québec! Il ne sera donné à aucun de nous d'assister de nouveau à pareille fête, mais nous en avons conservé un vivant souvenir, et, après vingt-sept ans, si vous parlez de cette heure de réjouissance nationale, l'émotion se réveille avec toute la force et la candeur solennelle dont s'inspirait le premier de nos poètes.

De 1850 à 1860, une nombreuse et ardente jeunesse tourna ses aspirations vers l'étude et les lettres. Elle avait sous la main les ouvrages que nous avons mentionnés ci-dessus et qui resteront tant que l'on parlera français en Canada. La politique ne l'attirait pas uniquement. Elle lisait les livres de France.

Vers 1860, plu ieurs nouveaux talents firent irruption dans la presse, Louis Fréchette en tête. Ils devaient être suivis de bien d'autres, et c'est ce qui rend la période des vingt dernières années si remarquable sous ce rapport.

Quelques-uns des auteurs qui avaient publié avant 1860 et que l'on pourrait regarder comme appartenant au groupe des anciens, ont continué de produire et ont fourni des livres qui sont arrivés à la plus complète popularité--par exemple Chauveau, Gérin-Lajoie, Taché et Casgrain.

Le développement ne s'est pas ralenti. Toutes les branches ont été atteintes et plusieurs avec un succès étonnant, jusqu'au jour où la France apprit qu'il existait chez les descendants de ses colons abandonnés au nord de l'Amérique, une littérature de langue française, vivant de son fond propre, et méritant sa place au soleil de l'histoire. Il y a huit ans M. Rameau nous écrivait que notre souvenir était perdu en France. Nous lui répondions que nos écrivains seraient les premiers à révéler notre existence à ses compatriotes. C'est ce qui vient d'avoir lieu.

***

La critique est salutaire pour empêcher les débutants de produire " à la négligence" ; pour signaler aux anciens leurs fautes habituelles ; pour éreinter les incorrigibles. Passons-nous un moment cette fantaisie.

Il y a un siècle, Beaumarchais disait : " Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit en prose, on l'écrit en vers." Longtemps avant lui, le grand Corneille, recevant un aligneur d'alexandrins qu'on lui recommandait chaleureusement s'était écrié : " Ce n'est pas une marchandise bien rare que des vers !"

Corneille et Beaumarchais auront toujours raison sur ce point. Tant que durera l'usage de traduire la pensée par des signes écrits, les arrangeurs de mots, les fabricants de rimes, les faux poètes pulluleront au désespoir des amants des muses et des amis de la littérature.

Ce qui est vrai pour la France l'est pour le Canada. La masse des piocheurs de vers, comme une marée montante, entoure nos rares poëtes, attardés dans l'ornière du sens commun et l'amour de la langue française.

Tous ces " rimeurs vivant de temps perdu" n'arrivent à rien. Le travail seul pourrait les sauver— mais ils ne travaillent pas. Pour peu qu'un jeune homme possède le don de cadencer des mots, qu'il soit amoureux et qu'il ne veuille pas étudier, il s'épanche en

vers, en strophes qui sont à la poésie ce que le daguerréotype est à la figure—une ressemblance de l'original. Ces pastiches—et encore il faudrait distinguer entre pastiche et plagiat—sont excusables tant qu'il s'agit de s'exercer à écrire. On ne les publie pas !

A quoi nous sert de lire le *Lac* de Lamartine battu par la rame d'un canotier de notre village. Fermons le livre et allons voir le vrai *Lac*.

A quoi bon nous apprendre, après Musset, qu'il est de mode de fuir la ville durant la canicule ? Nous ne voulons pas que l'on nous répète ce qui est déjà rimé. Mieux vaudrait écrire en place de ces vers d'imitation : " Ici, lisez telle pièce de tel auteur—qui rend parfaitement *mon* idée." Au moins nous éviterions le piège.

A force de lire sous des signatures canadiennes des vers inspirés par les compositions bien connues des maîtres français, le lecteur instruit se lasse des imitateurs pour retourner aux originaux. Il a raison.

Emprunter aux poètes célèbres de la France, c'est fort bien, mais, comme disait Villemain, quand nous avons fait une phrase, il est trop tard pour chercher ce qu'il faut mettre dedans. Or, des formes, des tours du métier, des études d'art, la France nous en fournit à volonté—le fond doit venir de nous.

A part cela, il faut soigner la langue et ne pas se servir de termes impropres ni de mots inutiles.

Le dernier des humains est celui qui cheville.

(*Musset.*)

Et puis, disons-le, nos journalistes contribuent pour une large part à fausser le jugement du public en imprimant des écrits dont,bien souvent,ils ne se donnent pas la peine de faire l'examen,si toutefois ils les lisent. L'abonné se dépite à scruter le sens, et après avoir parcouru les lignes de haut en bas et de bas en haut, il trouve que cette lecture ne lui laisse qu'un bourdonnement dans l'oreille. Alors, repoussant le journal, il dit en levant les épaules : " Bah ! c'est de la poésie !" —jugement qui couvre tout, or ou clinquant. Voilà un homme armé en guerre contre le langage des dieux. Le journaliste se félicite d'avoir mis la main à l'avancement des lettres—il n'attend que l'heure de recommencer.

Actuellement, bon nombre d'amateurs mêmes se montrent de moins en moins friands de vers. L'opinion se forme sur ce dégoût. Une page de littérature est condamnée dès qu'on y voit des bouts de phrases qui riment : " ce n'est que de la poésie !" mot fatal que les mauvais poètes méritent seuls.

Ou bien, de dépit, le lecteur (à la fin d'une déclamation soignée, mesurée, proprette, ayant l'extérieur d'une muse de bon aloi et qui ne contient absolument que des vers) se demande, avec Franklin, comment il se fait qu'un sac vide puisse se tenir debout—et la pièce s'en va au panier. Une nouvelle brèche s'ouvre dans votre esprit, brèche par laquelle s'échappe le respect que vous aviez gardé à l'égard de la poésie.

Chacun sait, aujourd'hui, quand il fait de la prose.
Le siècle est, à vrai dire, un mandarin lettré.

(*Musset.*)

*
* *

Nous avons des poètes de vingt ans qui déplorent piteusement leurs "illusions envolées" parceque, n'ayant jamais su gagner un morceau de pain, ils voient venir le jour où il leur faudra travailler pour vivre. Un écrivain qui fait ses dents ne devrait jamais pleurnicher en public.

" Le temps que je regrette,
C'est le temps qui n'est plus ! "

Beau dommage ! On ne regrette pas le temps à venir. Celui-là par exemple il est bon de l'envisager bravement, car il nous donne du cœur.

" Ces rêveurs qui ne savent comment nous expliquer leur mélancolie et leurs songes," (*A. de Pontmartin*) sont des gâte-métiers, rien de plus.

On ne fait des poètes qu'avec des savants, des penseurs—et des gens mûrs. Boileau appelait Molière le *Contemplateur.* Il contemplait si bien qu'il mettait à nu les ridicules de ce pauvre monde comme nul n'a su le faire après lui.

Crémazie vendait des livres, mais il les lisait auparavant. Qui donc va s'imaginer que les beautés de ses poëmes sont des effets du hasard, ou de simples pro-

2

duits du talent ? Le talent ! il faut savoir le manier. C'est tout un art. L'art est une chose qui s'apprend—et même avec cette ressource et la possession d'un don naturel qui facilite le travail, il faut pousser très-loin dans l'étude pour devenir un bon poète. C'est alors que l'on cesse d'imiter de vieux paysages et que l'on traverse des horizons nouveaux. Crémazie a parcouru ces sentiers difficiles de l'étude où l'on ne regrette jamais ce que l'on a laissé en arrière.

Autre considération :

" La marche du siècle tourne décidément à la prose, à la combinaison du bon mot avec les affaires et de l'aventure amusante avec l'opération lucrative."

(*A. de Pontmartin.*)

Partout la main de l'homme, ô nature splendide,
Ose effacer la tienne, et sur ton front sacré
Creuse brutalement une précoce ride,
Stigmate de l'esprit de ce peuple affairé.
Où trouver maintenant, aux champs de la Floride,
Le bois de romarin où Chactas a pleuré ?
Où trouver au milieu du fracas des machines,
Acier, flamme, vapeur, grincement colossal
Des railways, éventrant forêts, vallons, collines,
Dans ces peuples rivés à l'amour du métal ;
Où trouver, où trouver quelques âmes divines
Ne se désaltérant qu'au lait de l'idéal !

(*Louise Collet.*)

Raison de plus pour appeler autour des muses les disciples dispersés qu'elles ont encore ici-bas.

***

Le goût du jour n'est plus aux longs poëmes. Avec le journal les écrits descendent dans le peuple et c'est par tranches très-minces que l'abonné veut être servi, tant en vers qu'en prose. Si vous écrivez l'histoire d'*Évangéline*, soyez certain qu'un tout petit cercle vous lira, et non pas la foule. Si vous faites le *Drapeau de Carillon*, la " légende" en sera vite détachée—il n'en restera que les couplets—la chanson. Tout finit en chanson, lorsque c'est possible.

Ces échecs tendent à désespérer ceux qui travaillent de conscience. A quoi bon produire si personne ne lit? Trois ou quatre noms brillent, il est vrai,à travers un coin du décor, au milieu d'une paraphrase de circonstance, mais la foule, mais les gens soi-disant instruits en savent-ils plus long pour cela ? Parlez de Crémazie, de Fréchette, de Garneau, de Lemay, on vous écoutera un instant—mais on ne lira pas ces écrivains : ils ont fait des vers, de la poésie.

Voilà bien où nous en sommes. Comment en sortir ? C'est difficile. Aveugle qui voudrait inspirer d'un coup à la foule l'entente de ces choses pour lesquelles il faut une vocation, un don spécial, et que l'on n'apprécie qu'avec l'aide de l'étude, de la patience, du sentiment, et ce je ne sais quoi particulier aux organisations délicates et neuves. Tous les fils d'Adam ne comprennent pas le ciseau de Phidias, le pinceau de Raphaël, la plume de Racine ou celle de Victor Hugo. Cependant, il peut être permis à nos poètes de désirer

un large auditoire. L'artiste qui emploie des mots au lieu de sculpter le marbre ou de faire parler la toile, nous semble plus près de l'humanité—il devrait être compris davantage. Si tout le monde ne fait pas des vers—ce dont on ne peut jurer—ne serait-il pas possible d'agrandir le cercle de ceux qui les aiment ?

Il y a de piètres architectes, de tristes poètes qui construisent à leur manière des maisons et des bouts rimés ; ce n'est pas un motif pour passer avec indifférence devant les palais des maîtres ou négliger les chef-d'œuvres de l'esprit, et notre admiration devrait être d'autant plus empressée que les grands artistes sont rares. Un peuple qui sait où placer son orgueil devrait mieux connaître ses écrivains, car, outre qu'il ne restera de nous—comme de tous les peuples qui nous ont précédés sur la terre—que les monuments de l'intelligence, les plumes bien taillées sont de puissants outils mis par la Providence au service de nos intérêts nationaux. L'histoire montre de quel poids ont pesé quelques écrivains dans la balance de nos destinées.

Sans doute il est impossible d'opposer une digue aux flots envahisseurs des médiocrités. Il suffira que la véritable littérature canadienne ne soit pas noyée dans le torrent, qu'elle ait sa place sur la rive, qu'on sache où la trouver, qu'elle puisse se faire reconnaître. Quand, plus tard, on lui demandera compte de ses actions au temps de la froideur et du manque d'en-

couragement, elle pourra répondre avec ce gentilhomme échappé à la révolution : " J'ai réussi à vivre ; n'exigez pas plus."

D'ailleurs, soyons indulgents. La critique rigide, si on voulait dès ce moment lui donner droit de cité, dévancerait un grand moment littéraire qui ne s'est pas encore produit. A quoi bon alors ? A effrayer peut-être les débutants, mais pas à abattre les faux écrivains—ceux-là tomberont bien tout seuls.

La plainte qui s'élève le plus souvent contre les livres nouveaux de nos Canadiens c'est que l'auteur maltraite la langue, en ignore les ressources, ne sait pas frapper la phrase, ou se trompe sur la valeur des termes. Nous ne dirons pas le contraire, car si nous écrivons aussi mal que tout le monde, nous avons, comme tout le monde, la faculté étrange de voir les fautes d'autrui sans apercevoir les nôtres. Cependant, pour ne pas être injuste, il faut se rendre compte du milieu d'où sortent nos livres. Ici nous touchons un obstacle qui n'est pas mince.

Où est la langue littéraire ? Qui est-ce qui la parle dans notre jeune pays ? Dans quel milieu nous placerez-vous pour nous former au bon langage ? Sera-ce dans les salons ?—il ne s'y colporte que des banalités dites pitoyablement, sans verve ni couleur, sans soin, sans le moindre souci des règles élémentaires de la conversation. A la tribune ? Au parlement ?—il ne s'en échappe pas une phrase qui soutienne l'analyse.

Au palais ?—c'est un piége où l'esprit tombe tout vif et d'où il ne sort que nourri de barbarismes, de solécismes et de périodes à trente-six queues. Partout la négligence, l'oubli de la grammaire, l'ignorance de la valeur des mots—conséquemment, pas de respect de la langue, rien de sa grâce habituelle et indispensable, aucune correction, point de littérature.

Par correction, nous n'entendons pas le purisme. Tout homme peut arriver à la correction—c'est une affaire de surveillance, avec l'aide de la grammaire—en soignant surtout la syntaxe. Le purisme est toujours le privilège d'un très-petit nombre.

Nous ne prétendons pas non plus que nous parlons Iroquois ! Sauf les anglicismes, les mots dont nous faisons usage se retrouvent dans le dictionnaire—mais ce n'est pas tout que de les connaître. Si nos gens n'emploient que des mots français, comme chez les autres peuples, leur langue manque de littérature. Ce qui nous fait défaut c'est une classe plus élevée, une caste de l'intelligence où l'étude, le savoir, le goût, l'épuration règnent aisément.

Prenez deux écrivains de talents égaux, l'un habite la France, l'autre le Canada. Le premier a dans son entourage, un ressort puissant dont il se sert sans en soupçonner en quelque sorte l'existence ; l'autre, isolé, sans point d'appui, sans conseillers, se débat dans la médiocrité. Influence des milieux.

Il en résulte que, pour acquérir la force et le poids

que donnent la connaissance de la langue, le poète, le prosateur canadien doit fuir toute compagnie et faire bande à bande, se réfugier uniquement dans ses livres, puiser dans ces amis muets la science de bien écrire—et nous allions dire de bien parler. De quel secours ne serait pas pour lui la fréquentation d'un monde familier avec la souplesse,la propriété et le poli de la langue française ! Le maniement d'un outil comme la langue s'apprend beaucoup par l'exemple et par l'épreuve de tous les instants. Nous sommes privés de ces deux ressources.

Chez nous, les hommes doués extraordinairement sous le rapport des facultés intellectuelles, les natures d'élite arrivent seuls à une certaine mesure dans l'art d'écrire ou de s'exprimer verbalement.

Eloignés de France, foyer de notre langue ; mêlés à des races étrangères, faisant usage d'un mécanisme administratif public souvent en désaccord avec le génie français ; peuple qui sort à peine de ses langes, nous n'avons pas encore développé suffisamment les dons naturels qui existent parmi nous et qui renferment en germes toute une littérature.

Nous le répétons, le moment n'est pas venu de donner ses coudées franches à la critique sévère. Il est encore plus nécessaire d'encourager que de tancer nos écrivains, car la plupart sont très-jeunes et susceptibles d'atteindre à un haut degré de perfectionnement ; tous sont animés du désir de bien faire ; tous travaillent pour le pays.

Si écrire des livres ou collaborer aux *Revues* constituait un métier parmi nous, c'est-à-dire si ces travaux amenaient des recettes dans la bourse de ceux qui s'y livrent, ah ! nous pourrions êtres exigeants,inflexibles, sans merci—mais il n'en est rien. Ne blâmons pas trop ce que nous payons si peu.

Règle presqu'absolue, nos écrivains produisent en amateurs—c'est-à-dire qu'ils ne vivent pas de leur plume. C'est donc après les heures de bureau, le soir seulement qu'ils peuvent se livrer à la culture des lettres. Trois ou quatre font exception.

On ne saurait dire que les journalistes en activité, servant plutôt la politique que les lettres, touchent un traitement de ces dernières.

Tant que nous travaillerons par pur amour de l'étude et pour doter le Canada des éléments d'une littérature ; tant qu'il n'existera pas ici un public payant—la critique littéraire, celle qui porte son examen sur l'art de bien dire, sera prématurée, hors de place. Non pas qu'il faille s'abstenir de tout commentaire ! Ce serait tout permettre. Mais, en règle générale, ne passons qu'à la légère sur les écarts de plume. N'effrayons pas ceux qui commencent. Ne pourchassons pas ceux qui ont péché sous le rapport de la forme—jugeons plutôt de leur fond. Un jour viendra où ceux qui auront eu le feu sacré seront choisis pour rester et faire leur marque ; ceux qui auront été privés de ce don précieux disparaîtront—ils seront assez punis.

Ce qui fait défaut, croyons-nous, c'est une entreprise de librairie nationale pour imprimer les livres à meilleur marché et les répandre partout à la fois. Jusqu'ici chacun a publié pour son compte, avec risques et périls, mais la situation qui se dessine tous les jours davantage n'est plus compatible avec ce système.

Il y a la place de Paris qui commence à s'ouvrir pour nous. Les éditeurs français demandent des nouveautés. Nous n'en manquons pas. Notre caractère si profondément canadien est une originalité en soi, et pour peu que nos écrivains veuillent soigner leur style, ils rencontreront au loin autant de lecteurs sympathiques que de bons rapports.



Un événement vient de se produire qui ferme la période de trente ans commencée aux alentours de 1850. M. Louis Fréchette a été couronné par l'Académie française. Désormais, nous ne chanterons plus pour le seul Canada, la France nous prête une oreille attentive. Saurons-nous mériter ses applaudissements ? Nos poètes auront-ils assez de voix pour ce théâtre agrandi ? N'en doutons pas, s'ils s'inspirent plus que jamais du sentiment national particulier à la Nouvelle-France. On cherche partout du neuf—c'est précisément ce dont nous avons le plus—mais gare aux pastiches et aux paraphrases de pièces tirées de la vieille France !

Quel est le second Canadien qui fera couronner ses vers à l'Académie ? Nous ne le voyons pas. Trop de négligences déparent les œuvres de ceux qui attirent en ce momeut l'attention pour qu'il soit permis de les croire sur la voie d'un pareil triomphe. Il va nous falloir attendre—et, en attendant, la prose pourrait bien prendre le chemin de Paris. Garneau, avec son histoire du Canada, Chauveau, s'il voulait faire un recueil de ses bons articles, auraient chance de remporter un prix, ce qui doublerait notre renommée là-bas. Ce jour arrivera peut-être bientôt. Espérons-le.



Vingt-cinq ou trente publicistes français ont parlé de nous depuis trois ou quatre ans. S'ils deviennent curieux de statistiques littéraires voici ce que nous pourrons leur exposer :

En tous genres, les Canadiens-français ont produit six cents volumes, plus douze cents brochures, sinon davantage.

Une centaine de ces auteurs sont encore vivants. Voici quelques notes sur eux : Quarante journalistes dont vingt-sept ont publié des livres. Sur trente-deux personnes qui ont fait des travaux d'histoire,dix-huit ont également imprimé des vers. Sur trente poètes la moitié au moins ont donné des conférences ou traité de matières d'actualité. Ces trois classes, journalistes, historiens, poètes, dominent partout dans les cercles littéraires.

Le groupe de Québec a longtemps été le plus nombreux ; celui de Montréal le balance aujourd'hui.

Nous avons douze critiques ou chroniqueurs ; huit écrivains de matières religieuses ; huit d'économie politique ; huit romanciers et conteurs de légendes ; sept qui traitent des questions de Droit ; cinq qui ont écrit des voyages ; cinq ont fait des traductions importantes ; trois archéologues ; deux auteurs de grands dictionnaires : sept ont composé des glossaires ; quatre auteurs de cartes géographiques et historiques—et seize qui s'occupent de science en général ou de musique, de théâtre, contes, fables, beaux-arts.

Existe-t-il ici un bohême, selon le terme consacré en France ? Non. Deux ou trois auteurs éprouvent un peu de gêne—les autres gagnent honorablement

Un pain qui suffit au jour
(*Lamartine.*)

Plusieurs sont mêmes fort à l'aise. A part la profession de journaliste, on voit vingt prêtres, dix-huit ou vingt avocats, et quarante fonctionnaires publics, soit sous le contrôle d'Ottawa, soit sous celui de Québec. Il est évident que l'Etat protège les lettres.

La liste suivante embrasse, sauf erreur, tous les noms connus dans l'espace de plus de cent ans. Les poètes sont indiqués par une astérique :

Avant 1740.—Taché * Marchand *.

Avant 1780.—Quesnel. * Les auteurs des chansons

de la guerre de Sept Ans, et de bien d'autres couplets populaires nous sont inconnus.

Avant 1820.—Plamondon * Bibaud * Mermet * Perrault. De 1806 à 1830 beaucoup de vers publiés, presque tous sous l'anonyme. C'était le bon temps des épigrammes.

De 1820 à 1830.—Berthelot, Bédard * Cadieux, Chaboillez, Faribault, Labrie, Mondelet * Morin * Parent * Viger *.

De 1830 à 1840.—Angers * Aubin * Barthe * Cartier * Chauveau * De Boucherville, Derome * Garneau * Gingras, Laviolette * Meilleur, Petitclair, Turcotte *.

De 1840 à 1850.—Bellemare, Cauchon, Cherrier * Doutre, Ferland, Gérin-Lajoie * Huot * Lacombe, La Ponterie, L'Ecuyer, Lenoir * Letourneux, Lévesque * Lévesque, Marchand, McDonell, Olivier * Painchaud, Pilote, Plamondon * Soulard * Taché *.

De 1850 à 1860.—Barthe, Boucher, Boucher, Bourrassa * Casgrain * Crémazie * De Bellefeuille, De Fenouillet, Dessaulles, Drapeau, Fabre, Fiset * Fréchette * Garneau * Huguet-Latour, Laberge, Langevin, La Rue, Laverdière, Marsais * Provancher, Royal, Sempé * Stevens * Taché, Verreau.

De 1860 à 1870.—Augé * Baillairgé, Baudry * Beausoleil, Bédard, Bégin, Bélanger * Blain de Saint-Aubin * Blanchet, Bois, Buies, Cassegrain * Chandonnet, Dansereau * Darveau, David * De Cazes, De

Celles, De Gaspé, De La Bruyère, De Montigny, Desmazures, Desjardins, Donnelly * Doutre, Dunn, Faucher * Fortin,Fréchette * Gagnon * Gélinas, Genand, Gérin, Gladu, Gingras, Labelle * Labelle, Laflèche, Langelier, Legendre * Lemay * LeMoine, Lesage, Lusignan, Marchand * Malouin, Marmette, Maurault, Montpetit, Moreau, Mousseau, Nantel, Ouellet, Ouimet * Provencher, Pelletier, Prud'homme * Racine, Raymond, Renault, Routhier * Taché, Tanguay,Tassé, Trudelle * Trudel, Turcotte, (1)

De 1870 à 1880—Barnard, Beauchemin * Beaugrand,Caouette * Caron * Carrier,Chapman * Chouinard, De Guise, Desrosiers, Dick, Dionne, Evanturel * Fontaine, Gagnon, Gélinas, Genest, Gingras * Guay, Houde, Huot * Jolicœur, Lacombe, Laflamme, Lareau, Le Vasseur, Marsil, * Poirier * Poisson * Prendergast, * Tardivel, Tarte, Tremblay.

Total : cent soixante et quinze noms, sur lesquels soixante et sept ont signé des vers.

Parmi ces écrivains, il en est qui ont produit à peine cinquante pages, mais ces travaux se retrouvent dans nos recueils et ils ont exercé ou exercent encore une certaine influence sur le goût de ceux qui cherchent à se former.

Dans la sphère de l'érudition, il faut citer la recherche fructueuse des documents pour servir à l'histoire du pays. Ce mouvement qui prend des pro-

(1) M. Sulte oublie son propre nom. [*Note de l'Editeur.*]

portions, a été secondé, dans le cours de ces dernières années, par quelques Français au nombre desquels MM. Rameau, Margry, de Bonnechose, l'abbé Faillon et le Père Martin sont les premiers.

Plusieurs ouvrages anciens, de haute valeur historique, ont vu le jour tout récemment : les voyages de Champlain, le journal des Jésuites, le mémoire de Nicolas Perrot, l'Histoire du Montréal, les Relations des Jésuites, les Lettres de la Mère de l'Incarnation, le Règne Militaire, les chroniques des Ursulines, l'Invasion de 1775, le voyage de Kalm, pour ne citer que les principaux.

Un auxiliaire notable du développement littéraire dans la province de Québec a été depuis trente ans, l'établissement de cercles appelés Instituts, nom prétentieux peut-être—mais qui ne fait pas de mal à la chose. Nous en avons eu quinze ou vingt, et tous ont produit quelques hommes d'avenir. Ces petits sanctuaires des lettres, très-humbles en apparence, engendrent le désir de la lecture et de l'étude ; ils fournissent aux débutants mille occasions d'entrer en rapport avec le public. On y lit invariablement des manuscrits originaux—rien de ces *penny readings* dont se contente la population anglaise du Canada.

Outre les livres réunis dans huit ou dix institutions de la province de Québec, nous comptons plusieurs bibliothèques particulières dignes d'attention. M. Chauveau est le plus riche en ce genre. Ensuite viennent

Baby, Bois, Dansereau, Dion, Dunn, LeMoine, Garneau, Verreau, (1) et quelques autres qui possèdent de trois à six cents volumes se rattachant à l'histoire du Canada ou écrits par des Canadiens.

Les Canadiens-français ont l'avantage de lire l'anglais ce qui, assez souvent, multiplie la somme de leurs connaissances. Leurs bibliothèques renferment les bons ouvrages des deux races. Il en résulte que nous constituons une seconde Russie pour les lettres françaises, avec une teinte de l'esprit britannique. Quelque chose de nouveau, enfin.



Les sources d'inspirations où puisent habituellement ces écrivains sont l'histoire du Canada et de l'Amérique du Nord, les questions politiques, commerciales et autres qui se présentent à l'ordre du jour— en un mot toutes les pensées se concentrent vers le but national.

Les courageux pionniers qui ont inscrit leurs noms sur le monument que surmontera un jour la statue des lettres canadiennes se sont obstinés à reproduire le type canadien.

Avant Crémazie, Garneau et Chauveau avaient fourni chacun leur étape, indiquant ainsi la route à suivre. Tous trois ont poursuivi avec ardeur l'inspi-

[1] M. Sulte oublie sa propre bibliothèque. (Note de l'Editeur.)

ration canadienne ; ils n'ont jamais songé à se faire auteur que pour parler de leur pays.

Avant tout soyons Canadiens !

Si, depuis vingt-cinq ans, nous n'avons pas créé un large et profond courant littéraire, c'est parceque nous ne sommes pas mûrs comme nation. Toute chose vient en son temps. On s'aperçoit, néanmoins, que les écrivains proprement dits ont déjà exploré un vaste terrain et posé une infinité de jalons que leurs successeurs en des jours plus prospères seront bien aise de retrouver et de suivre. Mais ces successeurs qui seront-ils ? Sont-ils nés ? Ils apparaîtront à l'heure propice—peut-être dans dix ans ; peut-être plus tard.

La France est venue à notre secours en parlant de nos poètes avec affection et en couronnant celui qui était déjà le plus en évidence. Nous en augurons un relèvement parmi nos compatriotes. Le Parnasse va se réhabiliter aux yeux des personnes nées sous cette influence secrète dont parle Boileau.

On dira peut-être que nous habitons un pays trop froid pour les muses. Ce sont des Parisiens frileux qui font courir ce bruit. Nos hivers sont moins longs et moins désagréables que ceux de "l'ile de France" et quant à nos étés, les tropiques seuls les surpassent en ardeur et en beauté. Nous avons tout le temps qu'il faut pour recevoir le feu du ciel et le rendre en

vers et en prose. La parole animée, le geste vif, le mouvement et l'élan sont choses aussi communes à Québec et à Montréal qu'à Marseille. Pour nous les Parisiens sont froids, tout simplement. Ils parlent de notre pays comme Jules César parlait de la Gaule. Les Gaulois sont devenus d'assez bons poètes.

Que notre poésie reflète la neige et le soleil, nous n'y voyons pas de mal. Qu'elle se permette d'assouplir les anciennes formes classiques, c'est pour le mieux. Le romantisme avait du bon, nous nous en sommes emparés, mais en le soumettant à l'épreuve du froid—pour le tremper. Le *Oiseaux de Neige* (1) sont aussi gentils que les hirondelles.



Ceux qui ont le talent, le feu sacré, doivent étudier et acquérir, observer et approfondir leur entourage—nature, hommes, événements—notre Canada, en un mot. C'est dur le travail ; il faut lutter pour atteindre un grand but, mais aussi quelle récompense ! Dans tout personnage qui s'élève il y a une côte de vache enragée, a-t-on dit.

Ce mot renferme mille consolations.

Jeunes gens qui limez des vers, qui pétrissez de la prose, qui pénétrez dans les livres sérieux, qui, en un mot, lisez du solide, ne redoutez pas l'avenir—il est à

(1) C'est le titre du volume de M. Fréchette couronné par l'Académie.

vous, plus surement que les biens de votre famille et vous le tiendrez plus longtemps et mieux que les faveurs des grands du jour. On ne ruine pas un cerveau bien meublé.

L'avenir est à la jeunesse. Oui ! aux jeunes gens qui travaillent. Cela est facile à concevoir—quoique généralement, on ne tienne peu de compte. Il ne suffit pas de s'être donné la peine de naître. Nous avons devant les yeux un héritage.........à gagner. Les aspirants, les prétendants et les soupirants sont nombreux ; seule une petite phalange est d'avance assurée du succès—ce sont les travailleurs, les piocheurs, les veilleurs. La réussite finale est à ce prix Deux fois deux font quatre. Se frayer une carrière c'est opérer d'après un calcul mathématique. Celui qui se prépare en conséquence sera non-seulement prêt au moment décisif, mais il arrivera que l'on aura besoin de lui, qu'on ira le prendre par la main, parcequ'il sera devenu nécessaire. C'est ce qui a eu lieu à l'égard de nos hommes les plus marquants dans tous les genres. Aux yeux du vulgaire, ils passent pour avoir eu du talent et de la chance. Sotte excuse de la paresse. Le talent est une maîgre affaire en soi—qu'est-il sans le travail ? La chance—est-ce que cela existe ? Mieux vaut n'y pas croire et prendre le chemin de ceux qui ont grandi par le mérite et l'étude.

Ce que rêvent les poètes devient réalité. Leur gloire consiste à dévancer le temps. Ces hommes

"si peu pratiques" tracent la voie pratique dans laquelle s'engagent les générations qui leur succèdent. Ils remuent des idées, ils en font naître, et lorsque l'heure favorable de l'action se présente, on est tout étonné d'avoir été prévenu par eux. C'est ainsi qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Suivez la marche de l'esprit humain depuis Homère, vous verrez que c'est partout et toujours la même chose. Les littératures, qui sont les images des civilisations, commencent et finissent avec les poètes.

BENJAMIN SULTE.

CRÉMAZIE

LE JOUR DE L'AN

1852

Entendez-vous au loin, la tempête qui gronde ?
Par delà l'océan, voyez-vous le vieux monde,
Fatigué de combats, dormir sur un volcan ?
De la paix, un instant, il rétablit l'empire
Que brisera bientôt l'implacable délire
Qui reprendra demain son invincible élan.

Qui peut dire la fin de ce drame terrible ?
Et qui peut demander au pouvoir invisible
Qui mène les humains, quel sera l'avenir ?
" D'un soleil bienfaisant, salut brillante aurore !
" Sainte démocratie ! ô reine que j'adore !
" Tu vas enfin combler mon plus ardent désir.

" Depuis dix-huit cents ans, l'affreuse tyrannie
" Tenait l'humanité dans les fers asservie.
" Mais le jour est venu ! Les peuples glorieux,
" Renversant pour toujours les trônes séculaires
" Vont vivre désormais en véritables frères :
" Un nouvel âge d'or va paraître à nos yeux."

Le vieux républicain chante ainsi la victoire.
Des siècles écoulés interrogeant l'histoire,
Un sage méditait. Attentif à ce bruit
De trônes et de rois qui roulent dans l'abîme,
Laissant flotter son âme en un rêve sublime,
Il cherchait une étoile à cette triste nuit

Qui glaçait de frayeur sa forte intelligence.
Ses yeux cherchaient en vain. Nulle part l'espérance,
N'apportait à son cœur son parfum consolant.
Plus son regard plongeait dans cet avenir sombre,
Plus son âme tremblait, plus épaisse était l'ombre.
Mais voilà que soudain, éclair éblouissant,

D'une immense clarté, l'horison s'illumine.
Aux sinistres lueurs de la foudre divine,
Il aperçoit au loin tout le vieux continent
De ruines jonché. Le Czar de la Russie,
Sous son sceptre glacé, tient l'Europe sans vie.
Alors, sa bouche exhale un prophétique accent :

" O magnanime Espagne ! au pouvoir du Tartare
" Tu tomberas aussi. Le Cosaque barbare
" Viendra boire les eaux du fier Guadalquivir.
" Et ce noble pays, le foyer du génie,
" Que tout mortel toujours désira pour patrie,
" La fleur des nations, la France va mourir."

Non ! la France vivra. Dans la jeune Amérique,
Aux jours les plus heureux de sa splendeur antique,
La France avait jeté sur des bords inconnus,
Quelques nobles enfants, quelques prêtres sublimes,
Intrépides héros, et premières victimes,
Dont les noms glorieux nous sont tous parvenus.

Et depuis ce temps-là, malgré bien des tempêtes,
Qu'une race ennemie attirait sur leurs têtes,
Produisant chaque jour un effort surhumain,
Les fils de ces héros ont gardé l'héritage
De leur lointain pays, pur de tout alliage,
Sans jamais rien laisser aux ronces du chemin.

Oui ! la France vivra ! Car tandis que l'Europe
Dans son linceul de mort, lentement s'enveloppe,
Aux bords du Saint-Laurent, le Canada-Français,
Grandissant chaque jour, en honneur, en puissance,
A reconquis ses droits par sa forte vaillance,
Et domine aujourd'hui sous l'étendard anglais.

Dans les âges futurs, cette grande victoire
Couvrira notre nom d'une immortelle gloire.
Sous un noble drapeau, réunis à jamais,
Malgré tous les efforts d'une caste ennemie
Pour jeter dans nos rangs la triste zizanie,
Restons toujours unis, restons toujours Français.

Et si la France un jour, au tombeau descendue,
Après mille combats noblement abattue,
Tombait sous le pouvoir d'un invincible bras,
Qu'il se trouve du moins, dans sa douleur profonde,
Un Canadien-Français qui puisse dire au monde :
La France ne meurt pas.

Trafiquant pour de l'or les souvenirs de France,
Des hommes ont osé, dans leur lâche démence,
Oubliant en un jour l'histoire de cent ans,
Nous dire, à nous Français : " De frivoles chimères
" Vous font rêver encor la gloire de vos pères.
" Abandonnez plutôt tous ces hochets d'enfants.

" Que vous nommez vos lois, vos antiques usages,
" Votre langue immortelle. En politiques sages,
" Reniez le passé ; puis suivez hardiment
" La route du progrès, obéissant aux maîtres
" Qui savent bien payer les lâches et les traîtres ;
" Car avec moins d'honneur, on gagne plus d'argent."

Que leur nom soit maudit ! L'impartiale histoire
Aux yeux de l'univers flétrissant la mémoire
Du traître patriote et du lâche soldat,
De sa plume de fer, ô déshonneur suprême !
Sur leur tombe écrira ce sanglant anathème :
" *Il trahit sa patrie en un jour de combat.*"

Salut, nobles enfants de la verte Hibernie,
O race de Martyrs dans le sang rajeunie !
Sur ces bords plus heureux, nous vous tendons la main.
Sous les mêmes drapeaux, nous combattons ensemble,
Et sous ce ciel plus pur où la foi nous rassemble,
Vous n'aurez plus à craindre un pouvoir inhumain.

Naguère on a voulu briser cette alliance.
Des hommes pour de l'or vendant leur influence,
Ont trahi leur devoir. Incrustant dans leur front
Le stigmate infamant de leur ignominie,
Ils ont *avant le temps devancé* l'infamie,
Coupables d'un forfait que leurs fils maudiront.

Pour nous, qui conservons dans le fond de notre âme,
La féconde chaleur de cette vive flamme
A qui l'Irlande doit ces prodiges nouveaux
Qu'enfante chaque jour sa sublime souffrance,
Toujours nous préférons l'honneur à la puissance,
Les martyrs aux bourreaux.

Et la harpe d'Erin d'érable couronnée,
De drapeaux Canadiens toujours environnée,
Frémissant sous les doigts d'un poète inspiré
Dira dans l'avenir, sur un rythme sonore,
Ces mots que Dieu bénit et que tout homme adore
PATRIE ET LIBERTÉ !

JOUR DE L'AN

1853

Quand après la tempête, où la mer en furie
A menacé cent fois leur fortune et leur vie,
Répondant à l'appel du hardi timonier
Les braves matelots ont retrouvé leur nombre,
Ils répètent gaîment, quoique le ciel soit sombre,
Les doux refrains du nautonnier.

Pourquoi donc nous aussi, qui saluons l'aurore
Du premier jour de l'an, ne pas chanter encore ?
C'est qu'au touchant appel qui se fait aujourd'hui,
Dans ces vœux de bonheur qu'avec joie on prononce
Plus d'un nom bien-aimé restera sans réponse :
Nos larmes répondront pour lui.

Sans regrets on te quitte, ô douloureuse année,
Toi, qui chargeant le poids de notre destinée,
D'intarissables pleurs et de malheurs nouveaux,
Toi, qui lançant sur nous les vengeances divines,
N'a pour toute faveur semé que des ruines,
Et n'a laissé que des tombeaux.

Salut, ô nouvel an ! Seras-tu le tonnerre
Qui vient pendant l'orage épouvanter la terre ?
Ou seras-tu pour nous, ranimant notre espoir,
Comme est au voyageur dont la force brisée
Par la chaleur du jour se repose épuisée,
L'air pur et parfumé du soir.

Si le malheur encor doit courber notre tête,
Gardons, gardons toujours au fort de la tempête,
En subissant des maux l'irrévocable loi,
Ces trois hôtes du cœur, ces trois parfums de l'âme
Que Dieu seul a donnés et que le ciel réclâme
L'amour, l'espérance et la foi.

COLONISATION

1853

Amis, vous souvient-il de ce jeune lévite,
De ce noble Irlandais, de cette âme d'élite,
De BERNARD O'REILLY ? Jamais un Canadien
N'oublîra ce génie à l'ardente parole,
Qui brillait à nos yeux de la double auréole
De prêtre catholique et de grand citoyen.

Il vous souvient qu'un soir, en un discours sublime,
Des maux de l'avenir entrevoyant l'abîme,
Il nous montrait au bord de notre Saint-Laurent,
Ces incultes forêts, cette sombre nature,
Où le castor va seul chercher sa nourriture,
Et nous disait : " Amis, la forêt vous attend !

" Devant vous se déroule un monde magnifique
" Qui veut de vos efforts l'aide patriotique.
" Votre langue et vos lois, votre religion,
" L'avenir tout entier de la race française
" Voulant se conserver sur une terre anglaise,
" Tout est dans ce seul mot : COLONISATION."

Et depuis O'Reilly, lutteurs infatigables
Dans ce combat sacré, des prêtres admirables
MAILLOUX, BOUCHER, HEBERT, noms que l'on doit
Le modeste PILOTE y consacrant ses veilles, [bénir,
Et du beau Saguenay nous montrant les merveilles,
Nous redisent encor : " C'est-là qu'est l'avenir !"

Ces généreuses voix nous trouvent insensibles.
De leurs nobles travaux spectateurs impassibles,
Nous semblons résignés à notre triste sort :
Et nous ne voyons pas, ô sinistre présage !
Que chaque flot qui vient mourir sur le rivage,
Jette au milieu de nous un élément de mort.

Pourtant le flot grossit, monte, monte sans cesse,
Chaque jour agrandi nous entoure et nous presse,
Et dans quelques instants viendra nous engloutir ;
Enfants dégénérés d'une race guerrière,
De ses enseignements méprisant la lumière,
Sans honte et sans remords nous nous laissons mourir.

Réveillons-nous enfin, le devoir nous appelle.
Ranimons dans nos cœurs dont la force chancelle
Des combats d'autrefois le puissant souvenir.
Pour garder le dépôt de grandeur et de gloire
Lègué par nos aïeux au jour de la victoire,
Fiers de notre passé, sauvons notre avenir.

Pour le jeune colon la vie est difficile
Dans la vieille forêt. Son travail est stérile,
Si dans les premiers jours qu'il passe en défrichant
Le sol dont il fera de fertiles prairies,
Il n'a pour ranimer ses forces affaiblies
D'une main protectrice un secours bienveillant.

Soyons pour ses besoins cette main bienfaitrice,
Et faisons avec joie un léger sacrifice,
Pour garder au pays le jeune Canadien.
A l'exemple d'Erin, qui malgré sa misère,
Trouvait pour O'Connell l'obole journalière,
Donnons pour le colon un denier quotidien.

Donnons, pour qu'arrêtant la vague envahissante
De la mer étrangère, une digue puissante
De la race française assure le salut.
Donnons pour consoler notre belle patrie
Qui par les déserteurs chaque jour appauvrie,
Pleure, comme Rachel, ses fils qui ne sont plus.

Vous pour qui la fortune a fait la vie heureuse,
Vous qui recevez d'elle, amante généreuse,
De ses fruits les plus beaux, les parfums les plus doux,
Vous dites en vos cœurs : " l'existence est facile,
" Dans l'or et les plaisirs elle coule tranquille.
" L'avenir des forêts ! Que nous importe à nous ?"

C'est bien. Mais cet enfant dont la grâce naïve
Fait brûler votre cœur d'une tendresse vive,
De l'infortune un jour connaissant les douleurs,
Dans ces sombres forêts exilé misérable,
Fuyant d'un sort cruel la haine impitoyable,
Sera peut-être heureux de cacher ses malheurs.

Donnez pour votre enfant, afin que l'espérance
Souriant dans ces bois à sa dure indigence,
Il y devienne heureux du travail de ses bras.
Donnez, pour que le ciel écoutant la prière
De ceux qui vous devront une noble carrière,
Vous donne le bonheur que l'or ne donne pas.

O pauvres ! vous aussi, donnez-la cette obole
Dont parle du Seigneur la sainte parabole.
Donnez, pour que le ciel vous rende un peu d'espoir,
Pour que de la misère un jour brisant les chaînes,
Par delà le grand fleuve, à l'ombre des vieux chênes,
Après un mauvais jour vous ayiez un beau soir.

Canadiens, donnons tous, afin que de la France
La langue et le grand nom, consolante espérance !
Aux bords du Saint-Laurent se conservent toujours.
Donnons avec bonheur, pour que notre foi sainte
Se maintienne à l'abri de toute lâche atteinte
Qu'on voudrait lui porter en de malheureux jours.

Loin de vos vieux parents, phalange dispersée,
O jeunes Canadiens, qu'une fièvre insensée
Entraîne loin de nous aux régions de l'or ;
Avez-vous bien compris ce grand mot : la patrie ?
Ce ciel que vous quittez pour une folle envie,
Ce ciel du Canada, le verrez-vous encor ?

Oh ! pourquoi donc quittant le pays de vos pères,
Aller semer vos jours aux rives étrangères ?
Leur ciel est-il plus pur, leur avenir plus beau ?
Et peut-être, ô douleur ! ces lointaines contrées,
Dans vos illusions tant de fois désirées,
Ne vous donneront pas l'aumône d'un tombeau !

Quand vous auriez de l'or les faveurs adorées,
Ces biens rempliraient-ils vos âmes altérées ?
Car l'homme ne vit pas seulement d'un vil pain :
C'est un Dieu qui l'a dit. Cette sainte parole,
Dans les maux d'ici-bas nous calme et nous console,
Et d'un séjour plus pur nous montre le chemin.

Il nous faut quelque chose, en cette triste vie,
Qui nous parlant de Dieu, d'art et de poésie,
Nous élève au-dessus de la réalité.
Quelques sons plus touchants dont la douce harmonie,
Echo pur et lointain de la lyre infinie,
Transporte notre esprit dans l'idéalité.

Or, ces sons plus touchants et cet écho sublime
Qui sait de notre cœur le sanctuaire intime,
C'est le ciel du pays, le village natal ;
Le fleuve au bord duquel notre heureuse jeunesse
Coula dans les transports d'une pure allégresse ;
Le sentier verdoyant où chasseur matinal,

Nous aimions à cueillir la rose et l'aubépine ;
Le clocher du vieux temple et sa voix argentine ;
Le vent de la forêt glissant sur les talus,
Qui passe en effleurant les tombeaux de nos pères,
Et nous jette au milieu de nos tristes misères
Le parfum consolant de leurs nobles vertus.

Loin de son lieu natal l'insensé qui s'exile,
Traîne son existence à lui-même inutile.
Son cœur est sans amour, sa vie est sans plaisirs
Jamais pour consoler sa morne rêverie,
Il n'a devant les yeux le ciel de la patrie,
Et le sol sous ses pas n'a point de souvenirs.

Au nom de vos aïeux, qui moururent pour elle,
Au nom de votre Dieu, qui pour vous la fit belle,
Restez dans la patrie où vous prîtes le jour,
Gardez pour ses combats votre ardeur enivrante,
Gardez pour ses besoins votre force puissante,
Pour ses saintes beautés gardez tout votre amour.

Aimez ce beau pays, où la vie est si pure,
Où du vice hideux fuyant la joie impure,
Des austères vertus on respecte la loi ;
Où, trouvant le bonheur, notre âme recueillie,
Des plaisirs insensés méprisant la folie,
Respire un doux parfum d'espérance et de foi.

Salut, ô ma belle patrie !
Salut, ô bords du Saint-Laurent ;
Terre que l'étranger envie,
Et qu'il regrette en la quittant.
Heureux qui peut passer sa vie,
Toujours fidèle à te servir ;
Et dans tes bras, mère chérie,
Peut rendre son dernier soupir.

Calme, quand la tempête gronde
Sur la terre de nos aïeux,
Loin des périls de l'ancien monde
Tu gardes leurs dons glorieux.
Conserve bien dans ta mémoire
Le souvenir de leurs bienfaits,
Et que le culte de leur gloire
De ton cœur ne sorte jamais.

J'ai vu le ciel de l'Italie,
Rome et ses palais enchantés,
J'ai vu notre mère-patrie,
La noble France et ses beautés ;
En saluant chaque contrée
Je me disais au fond du cœur :
Chez nous la vie est moins dorée,
Mais on y trouve le bonheur.

O Canada ! quand sur ta rive
Ton heureux fils est de retour,
Rempli d'une ivresse plus vive,
Son cœur répète avec amour :
Heureux qui peut passer sa vie,
Toujours fidèle à te servir,
Et dans tes bras, mère chérie,
Peut rendre son dernier soupir.

La forêt vous attend. Défricheurs intrépides,
La fortune naîtra de vos travaux rapides ;
Dans ce noble combat soyez au premier rang ;
L'avenir est à vous. Travaillez sans relâche,
Fécondez de vos bras, dans cette noble tâche,
Ce sol que vos aïeux arrosaient de leur sang.

Allez. Des vieux Hurons les mânes ranimés
Se levant tout-à-coup dans la forêt sonore,
Frémiront de bonheur en revoyant encore
Les fils de ces Français qu'ils avaient tant aimés.

GUERRE.

Du sommet de l'Hémus aux rives du Bosphore,
Des plaines de la Thrace aux lieux où nait l'aurore,
Sur les hauts minarets où règne le Muphti,
Dans l'antique cité, berceau du vieil Homère,
Poussé par mille voix, plus fort que le tonnerre
Le cri de guerre a retenti.

"Aux armes ! fils d'Allah." Cette noble parole,
Sur les ailes du vent, jusqu'au désert s'envole
Et retrouve un écho dans ce monde vieilli.
A ces cris de combats, qui réveillent leur cendre
Dans leurs tombeaux poudreux, sur les bords du Sca-
Les vieux Troyens ont tressailli. [mandre,

Plus prompt que le Simoun, l'Égyptien fidèle,
Des bords du Nil accourt à la voix qui l'appelle.
Dans le frais oasis, à l'ombre du palmier,
L'indomptable Bédouin a replié sa tente :
Il s'élance rapide et sème l'épouvante,
Sous les pas de son fier coursier.

Ombre de Mahomet, tressaille d'allégresse !
Ton peuple a retrouvé l'ardeur de sa jeunesse,
Cette ardeur des combats qui l'a rendu si grand.
Entends-tu cette voix, qui dans les airs s'élance ?
C'est l'Uléma qui chante, et l'écho de Byzance
Répètera ce noble chant.

Fils des Croyants, le tyran Moscovite
Veut aujourd'hui nous courber sous ses lois.
Des bords du Don déjà se précipite
La horde impure accourue à sa voix.
Forts de nos droits, forts de notre vaillance,
A cette mer qui veut nous engloutir,
De notre épée opposons la puissance,
Et pour Allah sachons vaincre ou mourir.

Souvenons-nous des exploits de nos pères,
Les compagnons du brave Soliman ;
N'ont-ils pas vu devant leurs cimeterres
Tous les chrétiens fuir au nom du Sultan ?
Dans les combats gardons purs et sans tache
Les verts lauriers qu'ils ont su recueillir ;
Sur leurs tombeaux où l'honneur nous attache,
Enfants d'Allah, sachons vaincre ou mourir.

Des Polonais le vaillant capitaine,
Devant Choczim a vu fuir nos drapeaux ;
Mais aujourd'hui le tyran de l'Ukraine
Tient dans les fers les fils de ces héros.
Les fiers soldats du sultan de la France
Pour Mahomet combattraient sans frémir :
De ces chrétiens refusons l'assistance,
Seuls, pour Allah, sachons vaincre ou mourir.

Si de nos mains arrachant la victoire,
Fatalité, tu quittais tes enfants,
Dans le désert nos souvenirs de gloire
Feront surgir de nouveaux combattants ;
Là, d'Ismaël les tribus invincibles
Que l'ennemi jamais ne vit pâlir,
A notre appel accourront plus terribles,
Et pour Allah sauront vaincre ou mourrir.

Si dans Stamboul, notre sainte maîtresse,
Le russe un jour renversait le Croissant,
C'est à Lameck que dans notre détresse
Nous chercherons un secours plus puissant.
Dernier débris sauvé de la tempête,
Gage sacré d'un céleste avenir,
Nous porterons le tombeau du prophète,
Et pour Allah nous reviendrons mourir.

Mais au chant du combat, aux souvenirs de gloire
A succédé déjà le chant de la victoire
Que les enfants d'Allah répètent en concert ;
Déjà le Musulman, ardent à la poursuite,
Voit le coursier du Don précipiter sa fuite
Devant le coursier du désert.

Que toujours l'Eternel, à vos desseins propice,
Recule loin de vous l'heure du sacrifice,
O fils de Mahomet ! Que le Russe dompté
Par votre bras vainqueur qui déjà le terrasse,
Ne revienne jamais poser sa main de glace
Sur l'astre de la liberté !

GUERRE ! notre pays jusqu'à présent paisible
N'a-t-il pas entendu pousser ce cri terrible,
Sinistre avant-coureur d'un funèbre avenir ?
Lugubres jours de juin, rappelant votre histoire,
Chacun de nous, hélas ! retrouve en sa mémoire
Un sanglant souvenir.

Proscrit pour ses forfaits de sa noble patrie,
Un homme parmi nous est venu d'Italie.
D'un révoltant cynisme il promenait l'éclat,
Et sur son front impur où la haine étincelle,
Portait le double sceau de l'ignoble rebelle
Et du lâche apostât. [1]

Il venait pour de l'or exploiter le scandale,
Du lévite qui fut, ô honte sans égale !
Deux fois traître à son Dieu, deux fois traître à son roi,
Et qui pendant vingt ans, monstre d'hypocrisie,
S'abreuva chaque jour à la source de vie
Sans amour et sans foi.

Dépouillant tout honneur pour assouvir sa rage,
Sur le Pontife saint osant verser l'outrage,
Insultant aux vivants, sans respect pour les morts,
Il tâchait d'étouffer, à force d'infamie,
Ces sombres compagnons de toute apostasie,
La honte et le remords.

Des hommes insensés, aveuglés par la haine
Qu'ils portent dans leur cœur à l'Eglise Romaine,
Entourent l'apostât de leur affection.
Ils placent son théâtre aux lieux de leur prière
Et se pressent en foule à la face grossière
De ce moine histrion.

[1] Gavazzi.

Quand cet homme eut parlé, quand sa parole infâme,
A pleins bords eut versé tout le fiel de son âme,
Ce peuple l'applaudit de ses cris insolents ;
Puis en dehors du temple une voix foudroyante,
Répondit en jetant à l'émeute béante,
Dix cadavres sanglants !

O prêtre, quelque soit le nom que l'on te donne,
Parmi tous les forfaits qui forment ta couronne,
Celui-là pour toujours, prenant le premier rang,
A laissé sur ton front, par dessus tous tes crimes,
Comme un dur souvenir de tes pâles victimes,
Une tache de sang.

Mais quand parmi les morts, ce peuple fanatique
Voit ses fils étendus, un transport frénétique
Change en cris de fureur ses accents triomphants.
Dans la cité de l'Ouest, marchant comme un seul homme,
Il s'assemble en criant : *Guerre éternelle à Rome,*
Maudits soient ses enfants !

O vous tous qui, voulant exciter cette guerre,
Nourrissez votre cœur de l'espoir téméraire
Qu'un jour il nous faudra plier sur votre loi,
Les fastes de l'histoire auraient dû vous apprendre
Que les fils de la France ont toujours su défendre
Leur patrie et leur foi.

LE VIEUX SOLDAT CANADIEN. (1)

Vous souvient-il des jours, vieillards de ma patrie,
Où nos pères luttant contre la tyrannie
Par leurs nobles efforts sauvaient notre avenir ?
Frémissant sous le joug d'une race étrangère,
Malgré l'oppression, leur âme toujours fière,
De la France savait garder le souvenir.

Or, dans ces tristes temps où même l'espérance
Semblait ne pouvoir plus adoucir leur souffrance,
Vivait un vieux soldat au courage romain,
Descendant des héros qui donnèrent leur vie,
Pour graver sur nos bords le nom de leur patrie,
La hache sur l'épaule et le glaive à la main.

Mutilé, languissant, il coulait en silence
Ses vieux jours désolés, réservant pour la France
Ce qui restait encor de son généreux sang ;
Car dans chaque combat de la guerre suprême
Il avait échangé quelque part de lui-même
Contre les verts lauriers conquis au premier rang.

Alors Napoléon, nouveau Dieu de la guerre,
De l'éclat de son glaive éblouissant la terre,
Avait changé l'Europe en un champ de combats.
Puis, si vite il allait, fatiguant la victoire,
Qu'on eût dit que bientôt, trop petit pour sa gloire,
Le vieux monde vaincu manquerait sous ses pas.

(1) Cette pièce de vers a été composée à l'occasion de l'arrivée à Québec de "*La Capricieuse*," corvette française envoyée en 1855, par l'empereur Napoléon III, pour nouer des relations commerciales entre la France et le Canada.

Quand les fiers bulletins des exploits de la France
Venaient des Canadiens ranimer l'espérance,
On voyait le vieillard tressaillir de bonheur,
Et puis il regardait sa glorieuse épée,
Espérant que bientôt cette immense épopée
Viendrait sous nos remparts réveiller sa valeur.

Quand le vent, favorable aux voiles étrangères,
Amenait dans le port des flottes passagères,
Appuyé sur son fils, il allait aux remparts :
Et là, sur ce beau fleuve où son heureuse enfance,
Vit le drapeau français promener sa puissance,
Regrettant ces beaux jours, il jetait ses regards !

Et puis il comparait, en voyant ce rivage,
Où la gloire souvent couronna son courage,
Le bonheur d'autrefois aux malheurs d'aujourd'hui :
Et tous les souvenirs qui remplissaient sa vie,
Se pressaient tour à tour dans son âme attendrie,
Nombreux comme les flots qui coulaient devant lui.

Ses regards affaiblis interrogeaient la rive,
Cherchant si les Français, que, dans sa foi naïve,
Depuis de si longs jours il espérait revoir,
Venaient sous nos remparts déployer leur bannière :
Puis, retrouvant le feu de son ardeur première,
Fier de ses souvenirs, il chantait son espoir.

***

CHANT DU VIEUX SOLDAT CANADIEN.

AIR : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?*

" Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse,
" Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps ;
" Je viens encor dans ma triste vieillesse,
" Attendre ici vos guerriers triomphants.
" Ah ! bien longtemps vous attendrai-je encore
" Sur ces remparts où je porte mes pas ?
" De ce grand jour quand verrai-je l'aurore ?
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

" Qui nous rendra cette époque héroïque
" Où, sous Montcalm, nos bras victorieux,
" Renouvelaient dans la jeune Amérique
" Les vieux exploits chantés par nos aïeux ?
" Ces paysans qui, laissant leur chaumière,
" Venaient combattre et mourir en soldats,
" Qui redira leurs charges meurtrières ?
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

" Napoléon, rassasié de gloire,
" Oublîrait-il nos malheurs et nos vœux,
" Lui, dont le nom, soleil de la victoire,
" Sur l'univers se lève radieux ?
" Serions-nous seuls privés de la lumière
" Qu'il verse à flots aux plus lointains climats ?
" O ciel ! qu'entends-je ? une salve guerrière !
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

« Quoi ! c'est, dis-tu, l'étendard d'Angleterre,
« Qui vient encor, porté par ses vaisseaux,
« Cet étendard que moi-même naguère,
« A Carillon j'ai réduit en lambeaux.
« Que n'ai-je, hélas ! au milieu des batailles
« Trouvé plus tôt un glorieux trépas,
« Que de le voir flotter sur nos murailles !
« Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

« Le drapeau blanc, la gloire de nos pères,
« Rougi depuis dans le sang de mon roi,
« Ne porte plus aux rives étrangères
« Du nom français la terreur et la loi.
« Des trois couleurs l'invincible puissance
« T'appellera pour de nouveaux combats ;
« Car c'est toujours l'étendard de la France.
« Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

« Pauvre vieillard, dont la force succombe,
« Rêvant encor l'heureux temps d'autrefois,
« J'aime à chanter sur le bord de ma tombe
« Le saint espoir qui réveille ma voix.
« Mes yeux éteints verront-ils dans la nue
« Le fier drapeau qui couronne leurs mâts ?
« Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue !
« Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?



Un jour pourtant que grondait la tempête,
Sur les remparts on ne le revit plus.
La mort, hélas ! vint courber cette tête
Qui tant de fois affronta les obus.

Mais, en mourant, il redisait encore
A son enfant qui pleurait dans ses bras :
" De ce grand jour tes yeux verront l'aurore,
" Ils reviendront ! et je n'y serai pas !"

Tu l'as dit, ô vieillard ! la France est revenue.
Au sommet de nos murs, voyez-vous dans la nue
Son noble pavillon dérouler sa splendeur ?
Ah ! ce jour glorieux où les Français, nos frères,
Sont venus, pour nous voir, du pays de nos pères,
Sera le plus aimé de nos jours de bonheur.

Voyez sur les remparts cette forme indécise,
Agitée et tremblante au souffle de la brise :
C'est le vieux Canadien à son poste rendu !
Le canon de la France a réveillé cette ombre
Qui vient, sortant soudain de sa demeure sombre,
Saluer le drapeau si longtemps attendu.

Et le vieux soldat croit, illusion touchante !
Que la France, longtemps de nos rives absente
Y ramène aujourd'hui ses guerriers triomphants,
Et que sur le grand fleuve elle est encor maîtresse :
Son cadavre poudreux tressaille d'allégresse,
Et lève vers le ciel ses bras reconnaissants.

Tous les vieux Canadiens moissonnés par la guerre,
Abandonnent aussi leur couche funéraire,
Pour voir réalisés leurs rêves les plus beaux.
Et puis on entendit, le soir, sur chaque rive,
Se mêler au doux bruit de l'onde fugitive,
Un long chant de bonheur qui sortait des tombeaux.

ENVOI AUX MARINS DE "LA CAPRICIEUSE."

Quoi ! déjà nous quitter ? Quoi ! sur notre allégresse
Venir jeter sitôt un voile de tristesse ?
De contempler souvent votre noble étendard
Nos regards s'étaient fait une douce habitude.
Et vous nous l'enlevez ! Ah ! quelle solitude
Va créer parmi nous ce douloureux départ !

Vous partez. Et bientôt voguant vers la patrie,
Vos voiles salûront cette mère chérie !
On vous demandera, là bas, si les Français
Parmi les Canadiens ont retrouvé des frères ?
Dites-leur que, suivant les traces de nos pères,
Nous n'oublîrons jamais leur gloire et leurs bienfaits.

Car, pendant les longs jours où la France oublieuse
Nous laissait à nous seuls la tâche glorieuse
De défendre son nom contre un nouveau destin,
Nous avons conservé le brillant héritage
Lègué par nos aîeux, pur de tout alliage,
Sans jamais rien laisser aux ronces du chemin.

Enfants abandonnés bien loin de notre mère,
On nous a vu grandir à l'ombre tutélaire
D'un pouvoir trop longtemps jaloux de sa grandeur.
Unissant leurs drapeaux, ces deux reines suprêmes,
Chacune a maintenant une part de nous-mêmes :
Albion notre foi, la France notre cœur.

Adieu, noble drapeau ! Te verrons-nous encore
Déployant au soleil ta splendeur tricolore ?
Emportant avec toi nos vœux et notre amour,
Tu vas sous d'autres cieux promener ta puissance.
Ah ! du moins en partant laissez-nous l'espérance
De pouvoir, ô Français, chanter votre retour.

Ces naïfs paysans de nos jeunes campagnes
Où vous avez trouvé vos antiques Bretagnes,
Au village de vous parleront bien longtemps.
Et quand viendra l'hiver et ses longues soirées
Des souvenirs français ces âmes altérées
Bien souvent rediront le retour de *nos gens* !

Comme ce vieux soldat qui chantait votre gloire,
Et dont, barde inconnu, j'ai raconté l'histoire,
Sur ces mêmes remparts nous porterons nos pas ;
Là, jetant nos regards sur le fleuve sonore
Vous attendant toujours, nous redirons encore :
Ne paraissent-ils pas ?

CHANT DU TROUBADOUR

AU CONCILE DE CLERMONT.

Composé pour le Séminaire de Québec.

Salut, ô Rois ! ô guerriers intrépides,
Que le Seigneur rassemble dans Clermont ;
Vous accourez sur vos coursiers rapides
Pleins de l'ardeur dont brille votre front ;
Au bruit du glaive, aux nobles cris de guerre,
Qui dans les airs s'élèvent triomphants,
Echo plaintif d'une rive étrangère,
Barde inconnu, je viens mêler mes chants.

Gai Troubadour, enfant de la Provence,
Souventes fois, j'ai chanté les combats
Des héros d'Arle et des preux de la France,
Dont, jeune encor, j'avais suivi les pas.
Mais en ce jour un plus noble délire
Vient animer et mon cœur et ma voix ;
Contre les Turcs je veux que de ma lyre,
Les fiers accents réveillent tous les rois.

Sous ce beau ciel où se lève l'aurore,
Où le soleil brille plus radieux,
Triste et pensif au pied du sycomore,
Des pleurs amers ont coulé de mes yeux.
Vieux Troubadour sans or, comme sans armes,
Du gai savoir comptant au dernier rang,
Je ne pouvais qu'arroser de mes larmes
Ce sol où Dieu pour nous versa son sang.

Du Golgotha la glorieuse cime
Voit ondoyer l'étendard du croissant,
Et nous, chrétiens, dans les murs du Solyme,
Nous gémissons sous le joug du croyant.
De son tombeau, cette relique sainte,
Que le Sauveur en mourant nous lègua
Les Musulmans ont profané l'enceinte
En le livrant à l'impur Uléma.

Touchant enfin au but de son voyage,
Comme Moïse au sommet du Nébo,
Le pélerin, victime de leur rage,
Meurt sans pouvoir vénérer le tombeau.
Si, dans le temple, au maître de la terre,
Les fils du Christ adressent leur encens,
Des Musulmans le fatal cimeterre,
Sur le parvis les rejette sanglants.

Sombre et pleurant sur le sort de mes frères,
Pour eux priant la clémence de Dieu,
J'ai dit alors aux pompes mensongères,
Aux chants de joie un éternel adieu.
Et de mon luth brisant les notes vives,
Qui sous mes doigts rendaient un son joyeux,
Je n'ai gardé que les notes plaintives
Pour raconter leurs malheurs et leurs vœux.

Rois d'Occident, sur les rives lointaines,
Le nom du Christ appelle des vengeurs,
Vos frères là, soupirant dans les chaînes,
Tournent vers vous leurs yeux mouillés de pleurs.
Ah ! trop longtemps vos luttes fratricides
Ont de la croix affaibli les soutiens,
Unissez-vous contre les Seljoucides,
Et dans leur sang vengez tous les chrétiens.

Pour conquérir cette gloire immortelle,
Le Pape ici vient enflammer vos cœurs ;
La voix du ciel et la brise qui mêle
A ses parfums l'écho de leurs douleurs,
Ces pélerins qui demandent vengeance,
Et ces récits dont votre cœur s'émeut,
Le cri du monde et l'honneur de la France,
Tout nous redit : Dieu le veut ! Dieu le veut !

LES MORTS.

O morts ! dans vos tombeaux vous dormez solitaires,
Et vous ne portez plus le fardeau des misères
Du monde où nous vivons.
Pour vous le ciel n'a plus d'étoiles ni d'orages,
Le printemps, de parfums, l'horizon, de nuages,
Le soleil, de rayons.

Immobiles et froids dans la fosse profonde,
Vous ne demandez pas si les échos du monde
Sont tristes ou joyeux ;
Car vous n'entendez plus les vains discours des hommes
Qui flétrissent le cœur et qui font que nous sommes
Méchants et malheureux.

Le vent de la douleur, le souffle de l'envie,
Ne vient plus dessécher, comme au jour de la vie,
La moelle de vos os ;
Et vous trouvez ce bien au fond du cimetière,
Que cherche vainement notre existence entière,
Vous trouvez le repos.

Tandis que nous allons, pleins de tristes pensées,
Qui tiennent tout le jour nos âmes oppressées,
Seuls et silencieux,
Vous écoutez chanter les voix du sanctuaire
Qui vous viennent d'en haut et passent sur la terre
Pour remonter aux cieux.

Vous ne demandez rien à la foule qui passe,
Sans donner seulement aux tombeaux qu'elle efface
Une larme, un soupir ;
Vous ne demandez rien à la brise qui jette
Son haleine embaumée à la tombe muette,
Rien, rien qu'un souvenir.

Toutes les voluptés où notre âme se mêle,
Ne valent pas pour vous un souvenir fidèle,
Cette aumône du cœur,
Qui s'en vient réchauffer votre froide poussière,
Et porte votre nom, gardé par la prière,
Au trône du Seigneur.

Hélas ! ce souvenir que l'amitié vous donne,
Dans le cœur, meurt avant que le corps n'abandonne
Ses vêtements de deuil,
Et l'oubli des vivants, pesant sur votre tombe,
Sur vos os décharnés plus lourdement retombe
Que le plomb du cercueil !

Notre cœur égoïste au présent seul se livre,
Et ne voit plus en vous que les feuillets d'un livre
Que l'on a déjà lus ;
Car il ne sait aimer dans sa joie ou sa peine
Que ceux qui serviront son orgueil ou sa haine :
Les morts ne servent plus.

A nos ambitions, à nos plaisirs futiles,
O cadavres poudreux vous êtes inutiles,
Nous vous donnons l'oubli.
Que nous importe à nous ce monde de souffrance
Qui gémit au-delà du mur lugubre, immense,
Par la mort établi ?

On dit que souffrant trop de notre ingratitude,
Vous quittez quelquefois la froide solitude,
Où nous vous délaissons ;
Et que vous paraissez au milieu des ténèbres
En laissant échapper de vos bouches funèbres
De lamentables sons.

Tristes, pleurantes ombres,
Qui dans les forêts sombres,
Montrez vos blancs manteaux,
Et jetez cette plainte
Qu'on écoute avec crainte
Gémir dans les roseaux ;

O lumières errantes !
Flammes étincelantes,
Qu'on aperçoit la nuit
Dans la vallée humide,
Où la brise rapide
Vous promène sans bruit ;

Voix lentes et plaintives,
Qu'on entend sur les rives
Quand les ombres du soir,
Epaississant leur voile
Font briller chaque étoile
Comme un riche ostensoir ;

5

Clameur mystérieuse,
Que la mer furieuse
Nous jette avec le vent,
Et dont l'écho sonore
Va retentir encore
Dans le sable mouvant ;

Clameur, ombres et flammes,
Etes-vous donc les âmes
De ceux que le tombeau,
Comme un gardien fidèle,
Pour la nuit éternelle
Retient dans son réseau ?

En quittant votre bière,
Cherchez-vous sur la terre
Le pardon d'un mortel ?
Demandez-vous la voie
Où la prière envoie
Tous ceux qu'attend le ciel ?

Quand le doux rossignol a quitté les bocages,
Quand le ciel gris d'automne, amassant ses nuages,
Prépare le linceul que l'hiver doit jeter
Sur les champs refroidis, il est un jour austère
Où nos cœurs, oubliant les vains soins de la terre,
Sur ceux qui ne sont plus aiment à méditer.

C'est le jour où les morts abandonnant leurs tombes,
Comme on voit s'envoler de joyeuses colombes,
S'échappent un instant de leurs froides prisons ;
En nous apparaissant, ils n'ont rien qui repousse ;
Leur aspect est rêveur et leur figure est douce
Et leur œil fixe et creux n'a pas de trahisons.

Quand ils viennent ainsi, quand leur regard contemple
La foule qui pour eux implore dans le temple
La clémence du ciel, un éclair de bonheur,
Pareil au pur rayon qui brille sur l'opale,
Vient errer un instant sur leur front calme et pâle
Et dans leur cœur glacé verse un peu de chaleur.

Tous les élus du ciel, toutes les âmes saintes,
Qui portent leur fardeau sans murmure et sans plaintes
Et marchent tout le jour sous le regard de Dieu,
Dorment toute la nuit sous la garde des anges,
Sans que leur œil troublé de visions étranges
Aperçoive en rêvant des abîmes de feu ;

Tous ceux dont le cœur pur n'écoute sur la terre
Que les échos du ciel, qui rendent moins amère
La douloureuse voie où l'homme doit marcher,
Et, des biens d'ici-bas reconnaissant le vide,
Déroulent leur vertu comme un tapis splendide,
Et marchent sur le mal sans jamais le toucher ;

Quand les hôtes plaintifs de la cité pleurante,
Qu'en un rêve sublime entrevit le vieux Dante,
Paraissent parmi nous en ce jour solennel,
Ce n'est que pour ceux-là. Seuls ils peuvent entendre
Ces secrets de la tombe. Eux seuls savent comprendre
Ces pâles mendiants qui demandent le ciel.

Les cantiques sacrés du barde de Solyme,
Accompagnant de Job la tristesse sublime,
Au fond du sanctuaire éclatent en sanglots ;
Et le son de l'airain, plein de sombres alarmes,
Jette son glas funèbre et demande des larmes
Pour les spectres errants, nombreux comme les flots.

Donnez donc en ce jour, où l'église pleurante,
Fait entendre pour eux une plainte touchante,
Pour calmer vos regrets, peut-être vos remords ;
Donnez, du souvenir ressuscitant la flamme,
Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,
Ces deux parfums du ciel qui consolent les morts.

Priez pour vos amis, priez pour votre mère,
Qui vous fit d'heureux jours dans cette vie amère,
Pour les parts de vos cœurs dormant dans les tombeaux.
Hélas ! tous ces objets de vos jeunes tendresses
Dans leur étroit cercueil n'ont plus d'autres caresses
Que les baisers du ver qui dévore leurs os.

Priez pour l'exilé, qui, loin de sa patrie,
Expira sans entendre une parole amie ;
Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,
Personne ne viendra donner une prière,
L'aumône d'une larme à la tombe étrangère !
Qui pense à l'inconnu qui sous la terre dort ?

Priez encore pour ceux dont les âmes blessées,
Ici-bas n'ont connu que les sombres pensées
Qui font les jours sans joie et les nuits sans sommeil ;
Pour ceux qui, chaque soir, bénissant l'existence,
N'ont trouvé, le matin, au lieu de l'espérance,
A leurs rêves dorés qu'un horrible réveil.

Ah ! pour ces parias de la famille humaine,
Qui, lourdement chargés de leur fardeau de peine,
Ont monté jusqu'au bout l'échelle de douleur,
Que votre cœur touché vienne donner l'obole
D'un pieux souvenir, d'une sainte parole,
Qui découvre à leurs yeux la face du Seigneur.

Apportez ce tribut de prière et de larmes,
Afin qu'en ce moment terrible et plein d'alarmes,
Où de vos jours le terme enfin sera venu,
Votre nom, répété par la reconnaissance,
De ceux dont vous aurez abrégé la souffrance,
En arrivant là haut, ne soit pas inconnu.

Et prenant ce tribut, un ange aux blanches ailes,
Avant de le porter aux sphères éternelles,
Le dépose un instant sur les tombeaux amis ;
Et les mourantes fleurs du sombre cimetière,
Se ranimant soudain au vent de la prière,
Versent tous leurs parfums sur les morts endormis.

PROMENADE DE TROIS MORTS.

FANTAISIE.

I

LE VER.

Le soir est triste et froid. La lune solitaire
Donne comme à regret ses rayons à la terre ;
Le vent de la forêt jette un cri déchirant ;
Le flot du Saint-Laurent semble une voix qui pleure,
Et la cloche d'airain fait vibrer d'heure en heure
Dans le ciel nuageux son glas retentissant.

C'est le premier novembre. Au fond du cimetière
On entend chaque mort remuer dans sa bière ;
Le travail du ver semble un instant arrêté.
Ramenant leur linceul sur leur poitrine nue
Les morts en soupirant une plainte inconnue
Se lèvent dans leur morne et sombre majesté.

Drapés comme des rois dans leurs manteaux funèbres
Ils marchent en silence au milieu des ténèbres,
Et foulent les tombeaux qu'ils viennent de briser.
Heureux de se revoir, trois compagnons de vie,
Se donnent, en pressant leur main froide et flétrie,
De leur bouche sans lèvre un horrible baiser.

Silencieux ils vont ; seuls quelques vieux squelettes
Gémissent en sentant de leurs chairs violettes
Les restes s'attacher aux branches des buissons.
Quand ils passent la fleur se fane sur sa tige,
Le chien fuit en hurlant comme pris de vertige,
Le passant effaré sent d'étranges frissons.

Ils marchent en formant une blanche colonne ;
Leurs linceuls agités par la brise d'automne
Laissent voir aux regards leurs membres décharnés.
Trois d'entre eux cependant vont d'un pas moins rapide,
Leurs os sont presque intacts, leur face est moins livide,
Ils semblent de la mort être les nouveaux nés.

L'un avait déjà vu sur sa tête blanchie
Neiger soixante hivers, quand, arrêtant sa vie,
La mort vint l'énivrer d son breuvage amer.
Un fils, un fils unique, orgueil de sa vieillesse,
Avait, tout rayonnant des feux de la jeunesse,
Des fleurs de son printemps couronné son hiver.

Comme au souffle du nord la rose épanouie
Avant la fin du jour voit sa beauté flétrie,
Le second avait vu la mort à son chevet,
Quand, jeune encor, l'amour charmait son existence.
Sa femme avait voulu, modèle de constance,
S'enfermer avec lui dans le tombeau muet.

Le troisième, à sa mère arraché par la tombe,
Avait quitté la vie ainsi qu'une colombe
Qui s'envole en chantant un hymne de bonheur.
Vingt printemps n'avaient pas encor paré sa tête ;
La mort pour son bouquet la trouvant toute prête
A ces fruits déjà murs ajouta cette fleur.

Nés sous le même ciel, morts dans la même année,
Tous trois avait connu la chaîne fortunée
Qu'ici bas sur la terre on nomme l'amitié.
Maintenant, réunis dans la cité pleurante,
Comme ces mendiants que chantait le vieux Dante,
Des vivants ils s'en vont implorer la pitié.

Ils marchent leur chemin s'entretenant ensemble,
Quand l'un d'eux s'arrêtant dit d'une voix qui tremble
Au mort en cheveux blancs : " Pourquoi tous les [tombeaux
" Ne sont-ils pas ouverts dans ce jour d'espérance ?
" Mes voisins ont gardé leur éternel silence
" Quand la cloche des morts a fait frémir nos os."

" Ami, dit le vieux mort, quand la cloche sonore
" Dans nos tombeaux muets vint retentir encore,
" Apportant avec elle un rayon de chaleur,
" Ce n'est que pour ceux là dont les âmes en peine
" Attendent le secours d'une prière humaine
" Pour s'en aller se joindre aux anges du Seigneur.

" Déchirant pour toujours le voile de la vie,
" Pour le ciel ou l'enfer quand une âme est partie,
" Son corps, en descendant au repos éternel,
" Ne s'éveille jamais pour venir sur la terre
" Implorer les vivants, car, hélas ! leur prière,
" Sans force pour l'enfer, est inutile au ciel."

Pendant quelques instants ils gardent le silence ;
La mer, chantant toujours son hymne de souffrance,
Fait monter ses sanglots dans le ciel nuageux.
Mais les trois voyageurs vont d'un pas plus rapide,
Quand, dévorant ses traits de son regard avide,
Le plus jeune soudain s'adressant au plus vieux :

" Vieil ami, lui dit-il, voyez sur votre joue
" Un ver qui vous dévore, et, quand le vent se joue
" Dans vos cheveux blanchis, à ses frémissements
" On dirait qu'il a peur de perdre sa pâture.
" Arrachez donc ce ver et cachez sa morsure,
" Peut-être pourrait-il effrayer les vivants !...."

Mais le vieux mort : " Enfant, quand nous quittons nos
[tombes,
" Crois-tu que nous soyons blancs comme les colombes,
" Et purs comme les lys qui croissent dans les champs ?
" Dans l'espace de temps que, là-haut sur la terre,
" Nous appelions trois mois, sais-tu combien ta bière
" A vu de vers nouveaux s'attacher à tes flancs ?

" La femme a sa beauté ; le printemps a ses roses,
" Qui tournent vers le ciel leurs lèvres demi-closes ;
" La foudre a son nuage où resplendit l'éclair ;
" Les grands bois ont leurs voix mystérieuses, vagues ;
" La mer a les sanglots que lui jettent ses vagues ;
" L'étoile a ses rayons ; mais le mort a son ver !......

" Le ver, c'est la couronne épouvantable et sombre
" Qui brille sur nos fronts comme un œil noir dans [l'ombre ;
" C'est le baiser reçu dans ce lugubre jour
" Où la mort nous a dit : Viens, je suis ton épouse !
" Et ce baiser fatal, cette reine jalouse
" Veut que nous le gardions comme un gage d'amour.

" Gardons donc notre ver. Lui seul par sa blessure
" Nous fait croire à la vie. En sentant sa morsure
" Le pauvre mort se dit : Je souffre, donc je vis !
" Ce ver que les vivants fuient comme un être horrible
" Peut être est moins cruel que ce ver invisible
" Du remord dévorant leurs cœurs endoloris.

" Un jour, (était-ce un jour ou bien une nuit sombre ?
" Je ne sais, car pour nous le temps n'a plus de nombre,
" Nous n'avons qu'un seul jour, c'est l'éternelle nuit.)
" Les vers rassasiés dormaient sur mon suaire ;
" Ma tombe était muette, et là-haut sur la terre
" On entendait la mort qui moissonnait sans bruit.

" Comme un avare seul qui compte ses richesses
" Je comptais mes douleurs, mes amères tristesses,
" Quand j'entendis soudain un cri de désespoir.
" Une voix répondit, formidable et stridente,
" Dont l'écho seul suffit pour glacer d'épouvante,
" Lugubre comme un glas qui retentit le soir.

" Ce cri de désespoir qui frappeait mon oreille,
" C'était le cri d'un mort enterré de la veille
" Que le ver attaquait pour la première fois.
" J'écoutai frémissant d'une horreur indicible
" Les étranges accents de ce duo terrible
" Que près de moi chantaient ces effrayantes voix.

LE MORT.

" Où suis-je ? Mais qui donc vient ainsi de me mordre ?
" J'ai senti tout mon corps s'agiter et se tordre
" Comme un chêne sous l'ouragan.
" Qui donc est-il celui qui partage ma couche ?....
" Il s'approche de moi ;.... je sens encor sa bouche
" Qui presse et torture mon flanc.

LE VER.

" Je suis le maître ici. Mon haleine est glacée
" Comme le vent un jour d'hiver ;
" Toute force par moi demeure terrassée,
" Je suis le Roi, je suis le Ver.

LE MORT.

" Le Ver !... Le Ver ! Déjà ! Quoi ! c'est donc sa mor-
" Qui déchire ma chair ! Quoi ! Déjà la pâture [sure
" De cet horrible compagnon !
" Mais pourtant c'est hier que j'ai quitté la vie,
" Que j'ai vu près de moi ma famille attendrie
" Pleurer en prononçant mon nom !

LE VER.

" Ta bière est mon empire et ton corps est mon trône ;
" Je suis ton maître et ton tourment.
" Des fibres de ton cœur, je fais une couronne
" Plus brillante qu'un diamant.

LE MORT.

" Oh ! si je pouvais fuir cette demeure horrible !
" Si je criais ? peut-être une main invisible
" Me viendrait ouvrir le tombeau !
" On dirait que là-haut on marche sur la terre.
" Au secours ! sauvez moi !.... Le cri de ma misère
" Ne trouve pas même un écho.

LE VER.

" Ils ne t'entendront pas. Les vivants n'ont d'oreilles
" Que pour ce qui peut les servir.
" Il leur faut des honneurs, des fêtes pour leurs veilles,
" O mort ! peux-tu leur en fournir ?

LE MORT.

" Hélas ! je n'ai plus rien, rien que mon blanc suaire,
" Rien que mon corps flétri, rien que ma froide bière
" Où le jour ne paraît jamais !
" Si je n'ai plus ces biens que leur folie adore,
" Ah ! pour penser à moi mes amis ont encore
" Le souvenir de mes bienfaits.

LE VER.

" Quand la main qui donnait est pour toujours fermée
" Qui donc garde son souvenir ?
" Et qui songe au parfum de la rose embaumée
" Quand on ne peut plus la cueillir ?

" Car l'homme veut toujours que sa reconnaissance
" Lui rapporte quelques profits ;
" Il ne se souvient plus quand tombe la puissance
" Dont il pouvait tirer des fruits.

" O mort ! tu n'as plus rien, car je fais de ta bière
" Mon sombre empire sépulcral.
" Ton linceul est à moi, car dans ce blanc suaire
" Je taille mon manteau royal.

" Ton cadavre pour moi, c'est la source de vie
" Où je m'abreuve chaque jour ;
" C'est le riche banquet où la faim me convie,
" Où je m'assieds avec amour.

" Tout est à moi,... ton corps, ta bière et ton suaire,
" Tes douleurs seules sont à toi.
" [illegible]i seul puis dire ici d'une voix haute et fière :
" Je suis le Ver, je suis le Roi !

" Comme ces conquérants qui passent sur le monde
" Frémissant sous leurs pas vainqueurs,
" Pour graver de leur nom une trace profonde
" Laissent un sillon de douleurs ;

" Je laisserai tes os dans cette fosse impure
" Où ton désespoir s'exhala,
" Pour qu'on dise en voyant ce qui fut ma pâture :
" Le Roi, le Ver a passé là !"

LE MORT.

" Ta voix est comme un glas, ô Ver ! et ta parole
" De son souffle maudit veut flétrir l'auréole
" De la pure et douce amitié !
" Mais qui donc te l'a dit, toi qui parles en maître,
" Que les hommes ont vu tomber et disparaître
" Le culte saint de la pitié ?

" Il est encor là-haut plus d'une âme pieuse
" Qui s'en vient chaque soir, triste et silencieuse,
" Pour nous implorer le Seigneur.
" Il est encor là-haut plus d'une âme bénie
" Qui pense aux pauvres morts et qui fait de sa vie
" Un holocauste à leur douleur.

" Il est.... Mais qu'est-ce donc qui tombe sur ma tête ?
" O Ver ! est-ce un convive invité pour la fête
" Que tu vas donner sur mon corps ?
" Pour dévorer ma chair, te faut-il donc un aide ?
" Ne peux-tu prendre seul ce peu que l'on possède
" Dans l'avare cité des morts ?

" On dirait une larme, une larme brûlante,
" Qui tombe sur mon front. Une voix gémissante
" Descend de là haut comme un chant.
" Ah ! ma [illegible] toi, dont la tendresse sainte
" Vient rép[illegible] à [illegible]ois tes larmes et ta plainte
" Sur l[illegible] de ton enfant.

" O larme de ma mère,
" Petite goutte d'eau,
" Qui tombes snr ma bière
" Comme sur mon berceau ;

" O fleur épanouie
" De l'amour maternel,
" Par un ange cueillie
" Dans les jardins du ciel ;

" Larme sainte et pieuse,
" Fille du souvenir,
" Perle plus précieuse
" Que les trésors d'Ophir ;

" Echo divin de l'âme,
" Baume consolateur,
" Versant comme un dictame
" Tous les parfums du cœur ;

" O source de délices
" Qui tombe avec le soir,
" Entr'ouvrant les calices
" Des fleurs où nait l'espoir ;

" Larme douce et bénie,
" Toi que ma mère en deuil,
" Des hauteurs de la vie,
" Verse sur mon cercueil ;

" Ah ! coule, coule encore
" Sur mon front pâle et nu ;
" Reste jusqu'à l'aurore
" Bonheur inattendu !

" Ma tombe solitaire,
" Où le ver accomplit
" Ce terrible mystère
" De l'éternelle nuit,

" Maintenant arrosée
" Par ces larmes du cœur,
" Comme sous la rosée
" S'épanouit la fleur,

" Dans ses ombres profondes,
" Voit briller, pour un jour,
" Ces deux flammes fécondes,
" L'espérance et l'amour.

" Si tu savais, ma mère,
" Comme il fait sombre et noir
" Dans cette horrible bière
" Où la brise du soir,

" Ni l'aurore vermeille,
" Ne s'en viennent jamais
" Porter à mon oreille
" La chanson des forêts.

" Dans cette solitude,
" Mon Dieu ! comme il fait froid !
" Comme ma couche est rude,
" Que mon lit est étroit !

" Cette nuit sans étoile,
" Lourde comme du plomb,
" Qui m'entoure d'un voile
" Sans fin comme sans nom ;

" Ce ver impitoyable
" Qui vient me mordre au cœur,
" Dont le rire effroyable
" Me glace de terreur ;

" Puis, cette plainte immense
" Ces accents surhumains,
" Qu'une même souffrance
" Arrache à mes voisins ;

" Oui, tous ces maux sans nombre.
" Ces réseaux de douleurs,
" Ont de ma fosse sombre
" Fait un gouffre d'horreurs.

" Cette effrayante bière,
" Pleine d'affreux secrets,
" Tes larmes, ô ma mère,
" Vont en faire un palais."

LE VER.

" Décidément, ô mort ! tu devais, dans la vie,
" Voir bien souvent Phébus le blond
" Descendre te verser des flots de poésie,
" Et des lauriers couvrir ton front,

" Pour qu'une goutte d'eau, courant en étourdie
" Qui tombe et vient tu ne sais d'où,
" T'inspire un pathos long comme une tragédie
" Tu dus être ou poète ou fou.

" Ces beaux rêves du cœur qui, là-haut sur la terre,
" Ont tant d'attraits et de beauté,
" Quand on est près de moi se brisent comme un verre
" Au choc de la réalité.

" Oui, quand la vie encor, circulant dans tes veines,
" T'apportait les hymnes du soir,
" Tu pouvais, quelquefois, dans tes douleurs humaines
" Voir passer un rayon d'espoir.

" Mais au moment suprême où la mort vint te prendre,
" T'emporter dans ses bras osseux,
" L'Espoir ne voulut pas avec elle descendre
" Dans mon palais mystérieux.

" Si cette fleur du ciel qu'on nomme l'Espérance
" Sur les tombeaux peut se cueillir,
" Jamais dans le séjour de l'éternel silence
" On n'entend ses feuilles frémir.

" Non, cette goutte d'eau, ce n'est pas une larme
" Que verse l'amour maternel,
" Et qui vient soulever avec un divin charme
" Le voile qui cache le ciel.

" Non, cette goutte d'eau, ce n'est pas cette aumône
" Qu'on donne à ceux qui vont mourir,
" Ni cet élan du cœur qui tresse une couronne
" Avec les fleurs du souvenir.

" Ce n'est qu'un allié que la terre m'envoie
" Pour hâter ta destruction,
" La terre qui partage avec moi chaque proie
" Et qui prend la part du lion.

" Quand tu voyais encor le ciel dont les étoiles
" Te jetaient leur douce clarté,
" La terre à tes regards se découvrait sans voiles
" Dans sa splendeur et sa bonté.

" Egoïste et cruel, ta main insoucieuse
" Cueillait tous les fruits de son sein,
" Sans même remercier la mère généreuse
" Qui te donnait l'air et le pain.

" Aujourd'hui c'est son tour ; ta sombre créancière
" T'enserrant dans ses bras profonds,
" Où tu dors enchaîné dans cette fosse amère,
" Va te reprendre tous ses dons.

" Ta chair, qui retenait ton âme prisonnière
" Et voilait ce divin flambeau,
" Ta chair dont elle fut l'origine première,
" Ta chair, ta honte et ton fardeau ;

" Oui, ta chair maintenant sans force et sans défense
" Et pleine de corruptions,
" Elle en fera bientôt la nouvelle semence
" Qui doit féconder ses sillons.

" Sur le champ du repos, quand la brise sereine
" Vient souffler dans l'ombre des nuits,
" Elle emporte en passant cette poussière humaine
" Qui doit se transformer en fruits.

" Quand au pied de l'autel, la douce fiancée
" Vient courber son front virginal,
" C'est peut être du cœur de sa sœur trépassée
" Qu'est fait son bouquet nuptial.

" La terre par la mort sans cesse rajeunie
" Voit passer fleurs et nations,
" Ainsi Dieu l'a voulu ; de la mort naît la vie,
" Comme l'épi sort des sillons.

" Et moi-même, le Ver, oui, moi-même, le Maître,
" Devant qui tremble toute chair,
" La mort me saisira, puis elle fera naître
" De mon cadavre un nouveau ver."

LE MORT.

" Comme moi tu mourras ! Quoi ! la Mort, notre reine,
" Aussi t'écrasera sous sa main souveraine
" Comme le fruit sous le pressoir !
" Qui nous dira jamais, dans ce morne royaume,
" Du cadavre du ver, ou de celui de l'homme,
" Lequel est plus horrible à voir ?

" Eh bien ! poursuis ton œuvre, ô Ver ! et que ta bou- [che,
" En torturant ma chair de sa lèvre farouche,
" Mette bientôt mes os à nu.
" Oui, dévore ma chair sans trêve et sans relâche,
" Et pour hâter la fin de ton affreuse tâche
" Cherche et trouve un aide inconnu.

" J'aspire maintenant à devenir poussière,
" Et je veux échanger les ombres de ma bière
" Contre le jour et sa splendeur ;
" Et porté par le vent dans cette humble vallée
" Où pleure chaque jour ma mère désolée,
" Je veux devenir une fleur.

" Pensant toujours à moi, quand sous le vert feuillage
" Où sa main conduisait les pas de mon jeune âge,
" Ma mère reviendra s'asseoir,
" La pauvre fleur qui fut l'objet de sa tendresse,
" En sentant son regard, frémira d'allégresse
" Comme les bois aux chants du soir.

" Et sa pieuse main, sur ma tige posée,
" En sentant sous ses doigts les gouttes de rosée
" Frémir d'amour et de bonheur,
" M'ajoutera peut-être aux lys, aux immortelles
" Qui forment ce bouquet qu'aux fêtes solennelles
" Elle offre à l'Autel du Seigneur.

" L'autel où j'apportai l'innocence bénie
" De mon cœur jeune et pur, cette fleur de ma vie
" Alors sans tâche et sans remord,
" Où les anges chantaient les hymnes de l'aurore,
" Oui, cet autel verra ma pauvre mère encore
" Offrir cette fleur de ma mort."

LE VER.

" Et que m'importe à moi que ta froide poussière
" Frémissante au souffle du vent,
" Se transformant en fleur aille aux pieds de ta mère
" Porter son parfum odorant ?

" Ton cadavre est mon bien, ton cadavre est ma vie,
" C'est mon orgueil et ton tourment ;
" C'est la fleur de la mort, la fleur épanouie,
" Qui doit me servir d'aliment.

" Irai-je en un instant, comme un homme prodigue,
" Briser l'objet de mon amour,
" Et pour te contenter me donner la fatigue
" De te dévorer en un jour ?

" Oh ! je sais mieux jouir des biens que Dieu m'envoie ;
" J'aime à déguster mon bonheur.
" Je prendrai chaque jour une part de ma proie
" Pour mieux en goûter la saveur.

" J'aime à te voir souffrir quand ma bouche cruelle
" Torture et dévore ton flanc,
" Comme le tigre fauve aime à voir la gazelle
" Trembler sous son regard sanglant.

" Le cri de ta douleur est doux à mon oreille.
" J'aime tes grincements de dents,
" Comme aux beaux jours de mai, la forêt qui s'éveille
" Aime les hymnes du printemps.

" Dans ce sombre royaume
" Dont moi seul suis le roi,
" Cette chair qui fut l'homme
" Est toute entière à moi.

" C'est mon bien, ma conquête !
" A moi son œil de feu,
" A moi sa noble tête,
" Ce chef d'œuvre de Dieu !

" A moi son corps superbe,
" Son corps aux bras nerveux
" Qui cueillaient le brin d'herbe
" Et mesuraient les cieux.

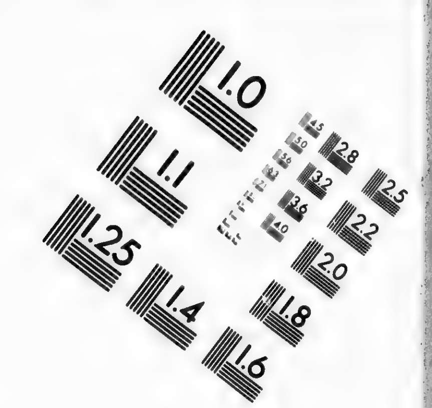
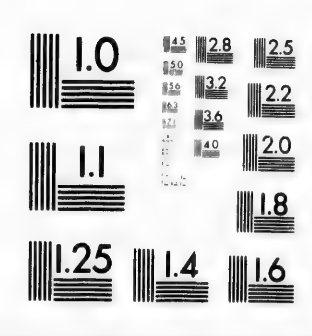


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



" A moi sa lèvre fière !
" A moi son cœur profond,
" Dont les biens de la terre
" Ne trouvaient pas le fond.

" Oh ! l'homme me méprise,
" Moi, l'humble vermisseau,
" Et pourtant je le brise
" Comme un faible roseau.

" L'homme toujours oublie
" L'inexorable loi
" Qui veut, après la vie,
" Que le Ver soit son Roi.

" Trop longtemps, sur la terre,
" Il sème sous ses pas
" Un sillon de misère
" Qu'il ne soupçonne pas.

" Pour chasser de son âme
" Un remord trop cuisant,
" Pour ranimer la flamme
" D'un amour expirant,

" Souvent ses mains funestes
" Brisent ces deux bonheurs,
" Ces deux rayons célestes,
" Les oiseaux et les fleurs.

" Douces fleurs embaumées
" Souriant au ciel bleu !
" O fleurs ! ô fleurs formées
" D'un sourire de Dieu !

" Oiseaux, troupe bénie,
" Orchestre éblouissant,
" De la lyre infinie
" Echo pur et charmant ;

" Voix qui semblez descendre
" Du palais d'Ariel,
" L'ange pour vous entendre
" Se penche au bord du ciel ;

" Voix de la haute sphère,
" Oiseaux harmonieux,
" Qui portez à la terre
" Un souvenir des cieux ;

" Fraîches fleurs où l'abeille
" Vient cueillir sa moisson,
" Dont l'aurore vermeille,
" Répète la chanson ;

" O créatures frêles,
" O vous que ce tyran
" Dans ses serres cruelles
" Etouffait en riant.

" Moi, dans ce monde étrange
" Qu'on nomme le tombeau,
" Seul, aujourd'hui je venge
" Et la fleur et l'oiseau.

" Cet homme dont le crime
" Fut le premier berceau,
" Est ici ma victime
" Et je suis son bourreau.

" Sombres voix de la terre,
" Clairons du désespoir,
" Cris plaintifs de la bière,
" Spectres mornes du soir ;

" Fanfares infernales
" Des damnés rugissants,
" Qui montez en spirales
" Du fond des lacs brûlants ;

" Lyres de la vengeance,
" Orchestre de l'enfer,
" Célébrez l'alliance
" Du cadavre et du Ver."

LE MORT.

" Spectres !... Enfer !... Damnés !... Rêve-t-on dans la
" Est-ce un cri du vautour dévorant la colombe [tombe ?
" Qu'il vient d'arracher à son nid ?
" L'œil de Satan semblait étinceler dans l'ombre
" Quand s'élevait ce chant inénarrable et sombre
" Comme un cauchemar infini.

" O Ver ! d'où viens-tu donc ? Quelle mère impossible
" Pour la première fois a vu ton œil horrible
" S'ouvrir aux ombres de l'horreur ?
" Sentinelle placée au seuil de la souffrance,
" As-tu pour mission de chasser l'espérance
" Et de me garder la douleur ?

" Es-tu né seulement pour semer l'épouvante,
" Les angoisses sans nom dans la fosse béante
" Qui nous reçoit après la mort ?
" Montes-tu de l'enfer ? descends-tu de la terre,
" O maître souverain de ce lieu de misère,
" Où jamais la douleur ne dort ?"

LE VER.

" Avec ton premier crime, ô Mort ! je pris naissance,
" Je suis presque anssi vieux que toi ;
" Tu m'appelais remords, ou bien la conscience,
" Et maintenant je suis le Roi !

" O mort ! quand tu vivais je n'étais qu'une idée
" Sommeillant au fond de ton cœur ;
" Cette idée aujourd'hui par la mort fécondée
" A pris un corps dans ta douleur.

" Dans ce concert étrange où les chants de la vie
" Te semblaient des cris de bonheur,
" Tu n'entendais jamais de ma voix affaiblie
" Vibrer le reproche vengeur.

" Ces cris des passions, d'amour ou de vengeance
" Sont étouffés sous ton linceul ;
" Ma voix s'élève ici dans toute sa puissance,
" Car aujourd'hui je parle seul.

" L'amour, ce mot sonore aussi trompeur qu'un songe,
" La gloire, ce beau rêve d'or,
" L'amitié des humains, cet imprudent mensonge,
" La fortune, ce vain trésor ;

" Toutes ces voix d'en haut où ta pauvre existence
" Chercherait une fausse clarté,
" Oui, ces voix garderont pour toujours le silence
" Devant ma fauve majesté.

" Aux rêves qui chantaient dans ton âme ravie,
" Dis donc un éternel adieu ;
" Car la mort a donné ces deux parts de ta vie,
" Ton corps, au Ver, ton âme, à Dieu.

" Et ton corps je le prends ; aujourd'hui c'est ma fête,
" Le jour de rétribution,
" Car recevant enfin le prix de ma conquête.
" J'en viens prendre possession."

LE MORT.

" Soumis comme un esclave à ta toute puissance,
" Pourquoi me frappes-tu, quand seul et sans défense
" Je ne suis plus bon qu'à souffrir ?
" Quel mal t'ai-je donc fait, pour que toujours ta haine
" Me torture le cœur ?... Et pour briser ma chaîne
" Je ne peux plus même mourir !"

LE VER.

" Que t'avait fait l'oiseau, cette lyre qui chante
" Un hymne doux et solennel ?
" Que t'avait fait la fleur, la fleur frêle et charmante
" Reflétant les splendeurs du ciel ?

" Pourtant tu les brisais dans ta course insensée
" Comme un enfant brise un jouet,
" Et tu foulais aux pieds la pauvre délaissée.
" Sans lui donner même un regret.

" Courbé par le malheur, isolé, sans défense,
" Quand tu marchais silencieux
" Et cherchais en pleurant, pour calmer ta souffrance,
" Un rayon d'espoir dans les cieux,

" Que faisaient tes amis, tes amis de la terre,
" Qu'autrefois nourrissait ta main ?
" De leurs traits acérés augmentant ta misère,
" Ils te frappaient de leur dédain.

" En torturant ton corps, moi le Ver, moi le Maître,
" Ton corps qui fut mon ennemi,
" En rendant au néant cette part de ton être,
" O mort je suis bien ton ami !

" Car cette mort du mort, de cette chair flétrie,
" Que ton âme vient de quitter,
" C'est le dernier rayon du soleil de la vie,
" Puisque souffrir c'est exister."

Mais ici du vieux mort la voix faible, indécise,
Se tut ; puis on le vit, frissonnant sous la brise,
Rajuster son linceul déchiré par le vent ;
Sur sa main décharnée il appuya sa tête
Comme pour reposer sa pensée inquiète ;
Puis il reprit bientôt son récit émouvant.

" Ils parlèrent encor les deux causeurs funèbres,
" Ils parlèrent longtemps, et l'écho des ténèbres
" Aux tombeaux apporta les notes de leur chant.
" Mais bientôt cependant un solennel silence
" Remplaça ce duo d'angoisse et de vengeance,
" Puis le cri seul du Ver s'éleva triomphant.

" Horrible fut ce cri. Se levant dans ma bière
" Tous mes vers réveillés à ce cri de leur frère
" Répondirent soudain en torturant ma chair,
" Et de tous les tombeaux, une clameur immense
" De douleur et d'effroi, d'horreur et de souffrance,
" S'éléva comme un chant qui monte de l'enfer."

Et le vieux mort se tut. Phébé, la reine pâle,
Illuminant le ciel de ses rayons d'opale
Eclairait les trois morts de ses douces clartés.
Le chemin Saint Louis était désert et morne ;
Un corbeau noir perché sur le haut d'une borne
Saluait les passants de ses cris attristés.

Montmorency roulant ses vagues mugissantes,
Les bruits mystérieux des forêts ondoyantes,
Semblaient le chant lointain d'une immense douleur ;
Et les chantres des bois cachés dans le feuillage
Avaient pour ce soir là changé leur doux ramage
Pour le cri fauve et dur qu'inspire la terreur.

Les trois morts s'en allaient continuant leur voie ;
Attiré par leur chair, seul, un oiseau de proie
Les suivait en cherchant l'instant de les saisir ;
Les arrêtant soudain dans leur marche tremblante
La voix du jeune mort s'éleva frémissante,
Faible comme un écho, triste comme un soupir :

" Ce cadavre flétri, rebut de la nature,
" Boue infecte où le Ver trouve sa nourriture,
" Ce mort auquel le Ver disait : je suis le Roi !
" Ce foyer dégoutant de honte et de misère,
" Ce pauvre enfant qui crut aux larmes de sa mère,
" Compagnons du tombeau, ce cadavre, c'est moi !

" L'océan de douleurs que l'on nomme la tombe,
" L'impénétrable nuit, la nuit lourde qui tombe
" Sur nos os décharnés comme un manteau de plomb ;
" Les formidables voix qui montent de l'abîme,
" Le ver, ce Roi-Bourreau, qui vit de sa victime ;
" Tout ce je ne sais quoi, qui n'a pas même un nom,

" Me faisaient moins de mal que cette voix stridente
" Du Ver qui déchirait de sa bouche écumante
" Ce souvenir sacré, dernier reste du cœur !
" Douter si l'être pur à qui l'on doit la vie
" Sur son fils verse comme une larme bénie !
" Quel tourment de l'enfer égale cette horreur ?

" Ah ! qui donc dois-je croire, effroyable mystère,
" La parole du Ver ou l'amour de ma mère ?......
" Venez, la neuvième heure a déjà retenti.
" Allons frapper encore au seuil de ces demeures,
" Où coulèrent hélas ! nos plus charmantes heures,
" Et nous saurons bientôt si le Ver a menti."

***

EMIGRATION.

(1853)

Loin de vos vieux parents, phalange dispersée,
O jeunes Canadiens, qu'une fièvre insensée
Entraîne loin de nous aux régions de l'or,
Avez-vous bien compris ce grand mot : la patrie ?
Ce ciel que vous quittez pour une folle envie,
Ce ciel du Canada, le verrez-vous encor ?

Oh ! pourquoi donc, quittant le pays de vos pères,
Aller semer vos jours aux rives étrangères ?
Leur ciel est-il plus pur, leur avenir plus beau ?..
Et peut-être, ô douleur ! ces lointaines contrées,
Dans vos illusions tant de fois désirées,
Ne vous donneront pas l'aumône d'un tombeau !

Quand vous auriez de l'or les faveurs adorées,
Ces biens rempliraient-ils vos âmes altérées ?
Car l'homme ne vit pas seulement d'un vil pain ;
C'est un Dieu qui l'a dit. Cette sainte parole
Dans les maux d'ici-bas nous calme et nous console,
Et d'un séjour plus pur nous montre le chemin.

Il nous faut quelque chose, en cette triste vie,
Qui nous parlant de Dieu, d'art et de poésie,
Nous élève au-dessus de la réalité ;
Quelques sons plus touchants dont la douce harmonie,
Echo pur et lointain de la lyre infinie,
Transporte notre esprit dans l'idéalité.

Or, ces sons plus touchants et cet écho sublime
Qui sait de notre cœur le sanctuaire intime,
C'est le ciel du pays, le village natal ;
Le fleuve au bord duquel notre heureuse jeunesse
Coula dans les transports d'une pure allégresse ;
Le sentier verdoyant où, chasseur matinal,

Nous aimons à cueillir la rose et l'aubépine ;
Le clocher du vieux temple et sa voix argentine ;
Le vent de la forêt, glissant sur les talus,
Qui passe en effleurant les tombeaux de nos pères,
Et nous jette au milieu de nos tristes misères
Le parfum consolant de leurs nobles vertus.

Loin de son lieu natal, l'insensé qui s'exile
Traîne son existence à lui-même inutile,
Son cœur est sans amour, sa vie est sans plaisirs :
Jamais pour consoler sa morne rêverie,
Il n'a devant les yeux le ciel de la patrie,
Et le sol sous ses pas n'a point de souvenirs,

Au nom de vos aïeux, qui moururent pour elle,
Au nom de votre Dieu, qui pour vous la fit belle,
Restez dans la patrie où vous prîtes le jour :
Gardez pour ses combats votre ardeur enivrante,
Gardez pour ses besoins votre force puissante,
Pour ses saintes beautés gardez tout votre amour !

Aimez ce beau pays, où la vie est si pure,
Où du vice hideux fuyant la joie impure,
Des austères vertus on respecte la loi ;
Où, trouvant le bonheur, notre âme recueillie,
Des plaisirs insensés méprisant la folie,
Respire un doux parfum d'espérance et de foi.

Salut ô ma belle patrie !
Salut, ô bords du Saint-Laurent !
Terre que l'étranger envie,
Et qu'il regrette en la quittant.
Heureux qui peut passer sa vie
Toujours fidèle à te servir,
Et dans tes bras, mère chérie,
Peut rendre son dernier soupir !

J'ai vu le ciel de l'Italie,
Rome et ses palais enchantés,
J'ai vu notre mère-patrie,
La noble France et ses beautés ;
En saluant chaque contrée
Je me disais au fond du cœur :
Chez nous la vie est moins dorée,
Mais on y trouve le bonheur.

O Canada ! quand sur ta rive
Ton heureux fils est de retour,
Rempli d'une ivresse plus vive,
Son cœur répète avec amour :
Heureux qui peut passer sa vie
Toujours fidèle à te servir,
Et dans tes bras, mère chérie,
Peut rendre son dernier soupir !

***

LA PAIX.

Adieu, chants de combats, adieu, cris de victoire,
Récits éblouissants d'une héroïque histoire,
Que les âges futurs nommeront fabuleux.
Adieu, bouches de feu vomissant la mitraille,
Glaives, qui rayonnez quand gronde la bataille,
Comme des éclairs lumineux.

Hier, on entendait la trompette d'alarmes,
La plainte des blessés, le cliquetis des armes,
Le clairon du Zouave et le cri des spahis !
Hier, comme un héros d'une antique épopée,
Brillait du fier pacha la formidable épée,
Etincelante de rubis.

Hier, les lourds canons épouvantant la terre,
Retentissaient au loin comme un glas funéraire,
Qui couvre l'agonie et l'adieu des mourants ;
Hier, les nations muettes, dans l'attente,
Regardaient en tremblant cette arène sanglante
Où se mesuraient trois géants.

Mais aujourd'hui la paix, divinité sereine,
Découvrant de ses biens la source toujours pleine,
Aux regards du vaincu, comme à ceux du vainqueur,
Vient offrir les douceurs, chères à leur mémoire,
De la patrie absente. Hier c'était la gloire,
Mais aujourd'hui c'est le bonheur.

C'est le jour des héros, qui, repliant leur tente,
S'éloignent en vainqueurs de la scène éclatante,
Où leurs noms ont brillé dans un drame immortel.
Ils s'en vont radieux, conduits par l'espérance,
Suspendre les lauriers conquis par leur vaillance
Au toit du foyer paternel.

Comme le naufragé, sauvé de la tempête,
Les fils de Mahomet, en ce grand jour de fête,
Aux vivats des chrétiens viennent mêler leurs chants,
Et les nobles accents de cette voix sonore
S'élèvent solennels des rives du Bosphore
Aux sommets glacés des Balkans :

CHANT DES MUSULMANS.

« Allah ! Dieu seul est grand et gloire à son prophète !
« Il exauce toujours, au fort de la tempête,
« La prière du vrai croyant.
« Des fils de Mahomet il protége la race,
« Et, du haut de son trône, il abaisse l'audace
« Du Giaour de l'Orient.

« Comme aux jours de Sélim, l'éclatant cimeterre
« Ne savait plus courber les peuples de la terre
« Devant la splendeur du Croissant.
« Contre le Russe impur, le Sultan magnanime
« Pour défense n'avait que sa douleur sublime
« Et son désespoir impuissant.

" Comme le voyageur, égaré dans la plaine,
" Qu'au milieu de la nuit l'ardent simoun entraîne,
" Nous avons crié vers le Ciel,
" Et la source qui coule au pied des térébinthes,
" Aux échos du désert a murmuré les plaintes
" De tous les enfants d'Ismaël.

" De ses fils menacés écoutant la prière,
" Le Seigneur a prêté sa force et son tonnerre,
" Aux nobles guerriers d'Occident ;
" Ils sont venus vers nous, ces soldats intrépides,
" Les fils de ces héros qui sur les pyramides
" Ont gravé leur nom triomphant.

" Du grand Bounaberdi, dont les Kalmouks nos frères
" Virent étinceler les armes meurtrières
" Dans les déserts égyptiens,
" De ce Sultan du feu la race glorieuse
" A fait briller pour nous dans sa main radieuse
" Le glaive vainqueur des chrétiens.

" L'aigle et le léopard qui, sur les mers lointaines,
" Promène en padisha ses voiles souveraines,
" Pour nous ont marché de concert ;
" Remplis à leur aspect d'une frayeur mortelle,
" Les Cosaques ont fui comme fuit la gazelle
" Devant le lion du désert.

" Apportant le tribut de ses ondes rapides,
" Quand le Nil a versé sur les plaines arides
" La sève et la vie en passant,
" Retrouvant sa vigueur l'antique sycomore
" Sous le ciel africain voit reverdir encore
" Son feuillage resplendissant.

" Telle Stamboul la sainte, après les jours d'orage,
" Dans le sang ennemi retrempant son courage,
" Fait briller son nom rayonnant ;
" Et forte désormais de l'appui de Dieu même,
" Son front porte toujours l'immortel diadème
" De la reine de l'Orient.

" Allah ! Dieu seul est grand et gloire à son prophète !"
" Il exauce toujours au fort de la tempête
" La prière du vrai croyant.
" Des fils de Mahomet il protége la race
" Et du haut de son trône il abaisse l'audace
" Du Giaour de l'Orient."

***

Et découvrant au loin les horizons splendides
Qui s'ouvrent devant eux, aux luttes fratricides
Les peuples dès ce jour renonçant pour jamais,
Voguent vers l'avenir en prenant pour boussole,
Ces deux astres bénis et leur douce auréole :
L'INDUSTRIE ET LA PAIX.

De la foi, de l'idée ardente pionnière,
Aux rivages lointains apportant la lumière
La France a su donner son génie et son sang ;
Ecrivant ses exploits aux pages de l'histoire
Elle a laissé partout, de son nom, de sa gloire,
Quelque chose en passant.

Mais sous nul autre ciel cette héroïque race,
N'a laissé derrière elle une plus forte trace,
Un plus grand souvenir qu'au bord du Saint-Laurent.
Comme un phare éclairant la vague qui l'inonde,
Son astre jette encore au ciel du nouveau monde
Son éclat rayonnant.

Pour conserver intact le grand nom de la France
Puissent toujours la paix et sa douce influence
Dominer parmi nous, ô Canadiens-Français !
Et jaloux d'accomplir cette tâche si belle,
Puissent nos rangs garder l'union fraternelle
Si féconde en bienfaits.

Et fiers de conserver sur le sol d'Amérique
Des souvenirs français le trésor magnifique,
Renonçant pour jamais aux luttes d'autrefois,
Sachons garder toujours ce brillant héritage
Transmis par nos aïeux malgré les jours d'orage :
NOTRE LANGUE ET NOS LOIS !

LE DRAPEAU DE CARILLON.

Pensez-vous quelquefois à ces temps glorieux
Où seuls, abandonnés par la France, leur mère,
Nos aïeux défendaient son nom victorieux
Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère ?
Regrettez-vous encor ces jours de Carillon,
Où, sur le drapeau blanc attachant la victoire,
Nos pères se couvraient d'un immortel renom,
Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire ?

Regrettez-vous ces jours où lâchement vendus
Par le faible Bourbon, qui régnait sur la France,
Les héros canadiens, trahis, mais non vaincus,
Contre un joug ennemi se trouvaient sans défense ?
D'une grande épopée, ô triste et dernier chant !
Où la voix de Lévis retentissait sonore.
Plein de hautes leçons, ton souvenir touchant
Dans nos cœurs oublieux sait-il règner encore ?

Montcalm était tombé comme tombe un héros,
Enveloppant sa mort dans un rayon de gloire,
Au lieu même où le chef des conquérants nouveaux,
Wolfe, avait rencontré la mort et la victoire.
Dans un effort suprême, en vain nos vieux soldats
Cueillaient sous nos remparts des lauriers inutiles ;
Car un roi sans honneur avait livré leurs bras,
Sans donner un regret à leurs plaintes stériles.

De nos bords s'élevaient de longs gémissements,
Comme ceux d'un enfant qu'on arrache à sa mère ;
Et le peuple attendait plein de frémissements,
En implorant le ciel dans sa douleur amère,
Le jour où pour la France et son nom triomphant,
Il donnerait encore et son sang et sa vie ;
Car privé des rayons de ce soleil ardent,
Il était exilé dans sa propre patrie.

Comme au doux souvenir de la sainte Sion,
Israël en exil avait brisé sa lyre,
Et du maître étranger souffrant l'oppression,
Jetait au ciel le cri d'un impuissant délire,

Tous nos fiers paysans de leurs joyeuses voix
N'éveillaient plus l'écho qui dormait sur nos rives ;
Regrettant et pleurant les beaux jours d'autrefois,
Leurs chants ne trouvaient plus que des notes plaintives.

L'intrépide guerrier, que l'on vit des lys d'or
Porter à Carillon l'éclatante bannière,
Vivait au milieu d'eux. Il conservait encor
Ce fier drapeau qu'aux jours de la lutte dernière,
On voyait dans sa main briller au premier rang.
Ce glorieux témoin de ses nombreux faits d'armes,
Qu'il avait tant de fois arrosé de son sang,
Il venait chaque soir l'arroser de ses larmes.

Et le dimanche, après qu'aux voûtes du saint lieu
Avaient cessé les chants et l'ardente prière
Que les vieux Canadiens faisaient monter vers Dieu,
On les voyait se rendre à la pauvre chaumière
Où fidèle gardien, l'héroïque soldat
Cachait comme un trésor cette relique sainte.
Là, des héros tombés dans le dernier combat
On pouvait un instant s'entretenir sans crainte.

De Lévis, de Montcalm on disait les exploits,
On répétait encor leur dernière parole ;
Et quand l'émotion, faisant taire les voix,
Posait sur chaque front une douce auréole,
Le soldat déployait à leurs yeux attendris,
L'éclatante blancheur du drapeau de la France.
Puis chacun retournait à son humble logis,
Emportant dans son cœur la joie et l'espérance.

Un soir que réunis autour de ce foyer,
Ces hôtes assidus écoutaient en silence
Les longs récits empreints de cet esprit guerrier
Qui seul adoucissait leur amère souffrance ;
Ces récits qui semblaient à leurs cœurs désolés
Plus purs que l'aloès, plus doux que le cinname,
Le soldat rappelant les beaux jours envolés
Découvrit le projet que nourrissait son âme :

" O mes vieux compagnons de gloire et de malheur,
" Vous qu'un même désir autour de moi rassemble,
" Ma bouche, répondant au vœu de votre cœur,
" Vous dit, comme autrefois, nous saurons vaincre en-[semble.
" A ce grand roi pour qui nous avons combattu,
" Racontant les douleurs de notre sacrifice,
" J'oserai demander le secours attendu
" Qu'à ses fils malheureux doit sa main protectrice.

" Emportant avec moi ce drapeau glorieux
" J'irai, pauvre soldat, jusqu'au pied de son trône,
" Et lui montrant ici ce joyau radieux
" Qu'il a laissé tomber de sa noble couronne,
" Ces enfants qui vers Dieu se tournant chaque soir,
" Mêlent toujours son nom à leur prière ardente,
" Je trouverai peut-être un cri de désespoir
"Pour toucher son grand cœur et combler votre attente."

A quelque temps de là, se confiant aux flots,
Le soldat s'éloignait des rives du grand fleuve,
Et dans son cœur bercé des rêves les plus beaux,
Chantait l'illusion dont tout espoir s'abreuve.

De Saint-Mâlo bientôt il saluait les tours
Que cherche le marin au milieu de l'orage,
Et retrouvant l'ardeur de ses premiers beaux jours,
De la vieille patrie il touchait le rivage.

Comme aux jours du Grand Roi, la France n'était plus
Du monde européen la reine et la maîtresse,
Et du vieux sang Bourbon les héritiers déchus,
L'abaissaient chaque jour par leur lâche faiblesse.
Louis-Quinze, recherchant des voluptés nouvelles,
N'avait pas entendu dans sa torpeur étrange,
Deux voix qui s'élevaient plaintives, solennelles,
L'une du Canada, l'autre des bords du Gange.

Sous ce ciel toujours pur où fleurit le lotus,
Où s'élèvent les murs de la riche Golconde,
Dupleix, portant son nom jusqu'aux bords de l'Indus,
A l'étendard français avait conquis un monde.
Le roi n'avait pas d'or pour aider ce héros,
Quand il en trouvait tant pour ses honteuses fêtes,
Abandonné, Dupleix, aux mains de ses rivaux
Vit tomber en un jour le fruit de ses conquêtes.

De tout ce que le cœur regarde comme cher,
Des vertus dont le ciel fit le parfum de l'âme,
Voltaire alors riait de son rire d'enfer ;
Et d'un feu destructeur semant partout la flamme,
Menaçant à la fois et le trône et l'autel,
Il ébranlait le monde en son délire impie ;
Et la cour avec lui, riant de l'Eternel,
N'avait plus d'autre Dieu que le dieu de l'orgie.

Quand le pauvre soldat avec son vieux drapeau,
Essaya de franchir les portes de Versailles,
Les lâches courtisans à cet hôte nouveau
Qui parlait de *nos gens*, de gloire, de batailles,
D'enfants abandonnés, des nobles sentiments
Que notre cœur bénit et que le ciel protège,
Demandaient, en riant de ses tristes accents,
Ce qu'importaient au roi *quelques arpents de neige ?*

Qu'importaient, en effet, à ce prince avili,
Ces neiges où pleuraient, sur des plages lointaines,
De fidèles enfants qu'il vouait à l'oubli !......
La Dubarry règnait. De ses honteuses chaînes
Le vieux roi subissait l'ineffaçable affront ;
Lui livrant les secrets de son âme indécise,
Il voyait, sans rougir, rejaillir sur son front
Les éclats de la boue où sa main l'avait prise.

Après de vains efforts, ne pouvant voir son roi,
Le pauvre Canadien perdit toute espérance.
Seuls, quelques vieux soldats des jours de Fontenoi,
En pleurant avec lui consolaient sa souffrance.
Ayant bu jusqu'au fond la coupe de douleur,
Enfin il s'éloigna de la France adorée.
Trompé dans son espoir, brisé par le malheur,
Qui dira les tourments de son âme navrée ?

Du soldat poursuivi par un destin fatal,
Le navire sombrait dans la mer en furie,
Au moment où ses yeux voyaient le ciel natal.
Mais, comme à Carillon, risquant encor sa vie,

Il arrachait aux flots son drapeau vénéré,
Et bientôt retournant à sa demeure agreste,
Pleurant, il déposait cet étendard sacré,
De son espoir déçu, touchant et dernier reste.

A ces vieux compagnons cachant son désespoir,
Refoulant les sanglots dont son âme était pleine,
Il disait que bientôt leurs yeux allaient revoir
Les soldats des Bourbons mettre un terme à leur peine.
De sa propre douleur il voulut souffrir seul ;
Pour conserver intact le culte de la France,
Jamais sa main n'osa soulever le linceul
Où dormait pour toujours sa dernière espérance.

Pendant que ses amis ranimés par sa voix,
Pour ce jour préparaient leurs armes en silence
Et retrouvaient encor la valeur d'autrefois,
Dans leurs cœurs altérés de gloire et de vengeance,
Disant à son foyer un éternel adieu,
Le soldat disparut emportant sa bannière ;
Et vers lui, revenant au sortir du saint lieu,
Ils frappèrent en vain au seuil de sa chaumière.

Sur les champs refroidis, jetant son manteau blanc,
Décembre était venu. Voyageur solitaire,
Un homme s'avançait d'un pas faible et tremblant
Aux bords du Lac Champlain. Sur sa figure austère,
Une immense douleur avait posé sa main.
Gravissant lentement la route qui s'incline,
De Carillon bientôt il prenait le chemin,
Puis enfin s'arrêtait sur la haute colline.

Là dans le sol glacé, fixant un étendard,
Il déroulait au vent les couleurs de la France.
Planant sur l'horizon, son triste et long regard
Semblait trouver des lieux chéris de son enfance.
Sombre et silencieux il pleura bien longtemps,
Comme on pleure au tombeau d'une mère adorée,
Puis à l'écho sonore envoyant ses accents,
Sa voix jeta le cri de son âme éplorée :

" O Carillon, je te revois encore,
Non plus, hélas ! comme en ces jours bénis
Où dans tes murs la trompette sonore
Pour te sauver nous avait réunis.
Je viens à toi, quand mon âme succombe
Et sent déjà son courage faiblir.
Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

" Mes compagnons, d'une vaine espérance,
Berçant encor leurs cœurs toujours français,
Les yeux tournés du côté de la France,
Diront souvent : reviendront-ils jamais ?
L'illusion consolera leur vie ;
Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
Et sans entendre une parole amie,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

" Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
Naguère, hélas ! je déployais en vain,

Je le remets aux champs où de ta gloire
Vivra toujours l'immortel souvenir,
Et dans ma tombe emportant ta mémoire,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

" Qu'ils sont heureux ceux qui dans la mêlée
Près de Lévis moururent en soldats !
En expirant, leur âme consolée,
Voyait la gloire adoucir leur trépas.
Vous qui dormez dans votre froide bière,
Vous que j'implore à mon dernier soupir,
Réveillez-vous ! Apportant ma bannière,
Sur vos tombeaux, je viens ici mourir."

A quelques jours de là, passant sur la colline,
A l'heure où le soleil à l'horizon s'incline,
Des paysans trouvaient un cadavre glacé,
Couvert d'un drapeau blanc. Dans sa dernière étreinte
Il pressait sur son cœur cette relique sainte,
Qui nous redit encor la gloire du passé.

O noble et vieux drapeau, dans ce grand jour de fête,
Où, marchant avec toi, tout un peuple s'apprête
A célébrer la France, à nos cœurs attendris
Quand tu viens raconter la valeur de nos pères,
Nos regards savent lire en brillants caractères,
L'héroïque poème enfermé dans tes plis.

Quand tu passes ainsi comme un rayon de flamme,
Ton aspect vénéré fait briller, dans notre âme,
Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.
Leurs grands jours de combats, leurs immortels faits-
[d'armes,
Leurs efforts surhumains, leurs malheurs et leurs larmes,
Dans un rêve entrevus, passent devant nos yeux.

O radieux débris d'une grande épopée !
Héroïque bannière au naufrage échappée !
Tu restes sur nos bords comme un témoin vivant
Des glorieux exploits d'une race guerrière ;
Et sur les jours passés répandant la lumière,
Tu viens rendre à son nom un hommage éclatant.

Ah ! bientôt puissions-nous, ô drapeau de nos pères !
Voir tous les Canadiens unis, comme des frères,
Comme au jour du combat se serrer près de toi !
Puisse des souvenirs la tradition sainte
En régnant dans leur cœur, garder de toute atteinte,
Et leur langue et leur foi !

LE CANADA.

Il est sous le soleil une terre bénie,
Où le ciel a versé ses dons les plus brillants,
Où, répandant ses biens la nature agrandie,
A ses vastes forêts mêle ses lacs géants.

Sur ces bords enchantés, notre mère, la France,
A laissé de sa gloire un immortel sillon,
Précipitant ses flots vers l'océan immense,
Le noble Saint-Laurent redit encor son nom.

Heureux qui la connait, plus heureux qui l'habite,
Et, ne quittant jamais pour chercher d'autres cieux
Les rives du grand fleuve où le bonheur l'invite,
Sait vivre et sait mourir où dorment ses aïeux.

L'ALOUETTE.

> Voici le jour ; n'entends-tu pas
> le chant de l'alouette qui s'élève
> sur la rive ?
>
> SHAKSPEARE.

Alouette
Gentillette,
Ta voix jette
Chaque matin un chant si radieux,
Si sonore
Que l'aurore
Doute encore
S'il naît sur terre ou s'il descend des cieux.

Dans le bois solitaire
D'un chant mélodieux
Le rossignol, ton frère,
Jette ses sons joyeux.
Toi, sur la rive humide
Où s'arrêtent les flots,
Ta voix douce et rapide
Vient consoler nos maux.

C'est pour toi que l'aurore
Vient dissiper la nuit ;
Pour toi le soleil dore
Chaque fleur, chaque fruit,
C'est pour toi que la rose,
Ouvrant ses yeux pourprés,
Répand, à peine éclose,
Ses parfums dans les prés.

Car ta voix matinale
Saluant le soleil,
Et la fleur virginale,
A son premier réveil,
Répand dans la nature
Tous ses brillants accords,
Et se mêle au murmure
Des vagues sur nos bords.

Quand la nuit de son voile
Assombrit l'horizon,
A la première étoile
Tu redis ta chanson ;
Ainsi, douce alouette,
Ta voix chante toujours,
Et la mort seule arrête
Tes chants et tes amours.

Au matin de nos jours, quand l'avenir en fleurs
Déroule devant nous ses riantes couleurs,
Nous trouvons dans notre âme,
Pour saluer la vie, un chant pur et joyeux,
Car le bonheur alors vient briller à nos yeux,
Comme un rayon de flamme.

Mais comme l'alouette, à l'approche du soir,
Brisés par la douleur, trompés dans leur espoir,
Nos cœurs pleins de tristesse
Ne trouvent plus, hélas ! leurs accents du matin,
Car ils ont vu se perdre, aux ronces du chemin,
Les chants et les vertus qui charmaient leur jeunesse.

LE PRINTEMPS.

O Primavera ; Gioventu dell' anno !
O Gioventu, primavera della vita !

Salut, ô doux printemps !
La voix fraîche et sonore
De l'oiseau dans les champs
Au lever de l'aurore
Annonce ton retour.
Tu parais, et la terre,
Dans un long cri d'amour
Te chante et te vénère.

De parfums et d'accords
Parsemant ton passage,
Tu reviens sur nos bords
Montrer ton frais visage.
Enfin se réveillant
L'immortelle nature
Retrouve, en te voyant,
Ses fruits et sa verdure.

O printemps, d'où viens-tu,
Dans des flots de lumière
Lorsque, l'hiver vaincu,
Tu pares ta bannière
De verdoyantes fleurs ?
Sous quel ciel sont cueillies
Les riantes couleurs
De tes roses fleuries.

Les parfums enivrants
Que la brise attiédie
Nous jette avec tes chants
Dans des flots d'harmonie,
Viennent-ils du ciel pur
De Médinah la sainte ?
Où de la mer d'azur
Où se mire Corinthe.

Qu'importe d'où tu viens,
Jeunesse de l'année !
La source de nos biens
Par toi nous est donnée ;
Comme tout ce qui vit
Ta vue est consolante,
Notre cœur te bénit
Et notre voix te chante.

Beaux jours de la jeunesse ! ô printemps de la vie !
O charmante saison à notre amour ravie,
Ne reviendrez-vous pas ?
Pour consoler un peu nos longs jours de tristesse,
N'avez-vous pas encor quelques fleurs d'allégresse
A semer sous nos pas ?

Plus heureuse que nous, la terre rajeunie
Peut boire chaque année à la coupe bénie
De ses jeunes amours.
Retrouvant le bonheur, sa voix toujours sonore
En montant vers le ciel sait retrouver encore
Ses chants des premiers jours.

Printemps ! quand tu reviens, ces rayonnantes flammes
Qui brillaient autrefois dans le fond de nos âmes
D'espoirs éblouissants, ineffable trésor
Qui vibrait dans nos cœurs comme une harpe d'or,
Saintes affections, illusions perdues,
Comme tes fleurs, hélas ! ne nous sont pas rendues.

AUX CANADIENS-FRANCAIS.

Qu'ils étaient beaux ces jours où tous les Canadiens,
Pour conquérir leurs droits, unis comme des frères,
Aux bords du Saint-Laurent,comme autrefois leurs pè-
Savaient donner encore et leur vie et leurs biens ; [res,

Ces jours où, défendant Albion qui tombait,
Ils savaient oublier sa haine meurtrière,
Et, valeureux soldats, couraient à la frontière,
Sauver à Chateauguay la main qui les frappait.

Qui nous rendra ces jours de lutte et de grandeur,
Où toujours réunis sous la même bannière,
Ils bravaient les efforts d'une race étrangère,
Et gardaient fièrement leurs droits et leur honneur ?

Forts de cette union, ces cœurs vraiment français,
Pendant un demi-siècle, ont soutenu la guerre ;
Avec tout son pouvoir la main de l'Angleterre
A pu les opprimer, les asservir, jamais !

Héroïques aïeux, aujourd'hui vos enfants
Ont recueilli le fruit d'un si noble courage.
On les voit s'avancer, sans redouter l'orage,
Sous l'étendard anglais, libres et triomphants.

Ah ! si levant soudain le voile des tombeaux,
Vous pouviez un instant contempler votre race,
Vous diriez, la voyant si grande et si vivace :
Nous ne regrettons pas nos larmes et nos maux.

Mais, hélas ! vous verriez aussi vos descendants,
Etalant au grand jour leurs jalouses querelles,
Ne savoir plus trouver, dans nos luttes nouvelles,
La force et la grandeur des cœurs indépendants.

De vos saintes vertus perdant le souvenir,
Vous les verriez briser l'union fraternelle,
Et se faisant entre eux une guerre mortelle,
Oublieux du passé, perdre leur avenir.

De vos tristes enfants ces indignes combats
Trouveraient dans vos cœurs des larmes trop amères.
Ah ! pour votre bonheur, dans vos funèbres bières,
Mânes de nos aïeux, ne vous éveillez pas !

Ne reviendront-ils plus ces jours trois fois bénis,
Où nous chantions en chœur la gloire de nos pères ?
Ces doux chants d'union des fêtes populaires
Ne les savez-vous plus, échos de mon pays ?

Salut, ô ciel de ma patrie !
Salut, ô noble Saint-Laurent !
Ton nom dans mon âme attendrie
Répand un parfum enivrant.
O Canada, fils de la France
Qui te couvrit de ses bienfaits,
Toi, notre amour, notre espérance,
Qui pourra t'oublier jamais ?

Sur les plages du nouveau monde,
Pareil au phare radieux
Qui guide sur la mer profonde
Le nautonnier aventureux,
Tu fais rayonner la lumière
De tes souvenirs glorieux,
Et tu racontes à la terre
Les grands exploits de nos aïeux.

Dans tes verdoyantes campagnes,
Où séjourne le vrai bonheur,
Le canadien a pour compagnes
Les plus saintes vertus du cœur ;
Fidèle au culte de ses pères,
De leur exemple il suit la loi,
Et fuyant les mœurs étrangères,
Il garde sa langue et sa foi.

Ah ! puisse cette union sainte
Qui fit nos ancêtres si grands,
Ne recevoir jamais d'atteinte
Par les crimes de tes enfants.

Et si jamais pour te défendre
Sonnait le grand jour du combat,
Comme autrefois qu'iis sachent prendre
Le glaive vainqueur du soldat.

Heureux qui, dévouant sa vie
A la gloire de te servir,
Sous ton beau ciel, ô ma patrie !
Peut dire à son dernier soupir :
O Canada, fils de la France,
Toi, qui me couvris de bienfaits,
Toi, mon amour, mon espérance,
Qui pourra t'oublier jamais !

Comme un soleil brillant, parcourant sa carrière,
La France à l'univers apportant la lumière,
L'éblouit chaque jour par des rayons nouveaux.
Aux bords du Saint-Laurent promenant sa puissance,
Un jour elle a mêlé dans la forêt immense,
Au sang de ses martyrs celui de ses héros.

Fécondé par son sang, défendu par son glaive,
Canada, c'est à toi, dont l'étoile se lève
Splendide et rayonnante au ciel américain,
De conserver intact, malgré les temps d'épreuve,
Le trésor glorieux qu'aux rives du grand fleuve
Elle a laissé tomber de sa prodigue main.

Et ce trésor acquis au prix de tant de larmes,
D'une lutte incessante et d'immortels faits d'armes,
Pourrait nous échapper par nos dissensions !
Quoi ! ce dépôt sacré, ce brillant héritage
Conservé jusqu'à nous pur de tout alliage,
A d'ignobles objets nous le sacrifîrions !

Réveillons nous enfin, le devoir nous appelle ;
Au firmament encor notre étoile étincelle :
Demain, demain peut-être, il ne serait plus temps.
Oubliant pour jamais nos futiles querelles,
Dans ce jour d'union, d'amitié fraternelles,
De la douce patrie écoutons les accents.

Les grandes voix sortant des tombeaux de nos pères,
Ce sol couvert du sang de leurs luttes dernières,
Le temple du village où dans leurs chants pieux
Ils venaient au Seigneur demander la victoire,
Où leurs mains apportant les gages de leur gloire
Les déposaient aux pieds de la Reine des Cieux ;

Le vent de la forêt, l'écho de nos montagnes
Qui chantent nos aïeux dans nos vertes campagnes,
Les flots du Saint-Laurent disant leurs noms bénis ;
Des souvenirs sacrés l'indestructible empire
Dans nos cœurs attendris vibrant comme une lyre,
Tout nous redit : Soyez unis !

***

LE RETOUR DE "L'ABEILLE." (1)

Me reconnaissez-vous ? Aux rivages lointains,
Pauvre abeille, j'osai chercher d'autres destins
Et je voulus aussi connaître et voir le monde.
Inconstante, trouvant, en touchant chaque fleur,
Rarement le plaisir, bien souvent la douleur,
J'ai promené longtemps ma course vagabonde.

Sous les cieux étrangers mon bonheur s'envola,
Car malgré leurs beautés mon cœur n'était pas là.
Voyez, d'un manteau blanc mes ailes sont couvertes.
Ah! pour vous voir encor j'ai bravé les frimas,
Heureuse de quitter ces radieux climats
Au ciel toujours serein, aux feuilles toujours vertes.

Comme l'enfant prodigue implorant mon pardon
Honteuse, je reviens. Ah ! votre cœur est bon
Et vos bras recevront la pauvre fugitive.
Sous ce toit vous avez guidé mes premiers pas ;
Car je suis votre enfant, et vous ne pouvez pas
Plus longtemps repousser ma voix faible et plaintive.

---

(1) Cette pièce de vers a été composée lors de la réapparition de l'*Abeille*, charmante petite feuille rédigée par les élèves du séminaire de Québec.

Donc j'ai votre pardon. Oh ! j'ai bien voyagé !
Voyez, de sucs nouveaux mon bagage est chargé.
Puis, le soir, réunis dans notre vieille salle,
Je vous dirai comment, pour composer mon miel,
A Ceylan j'ai cueilli la feuille du bétel,
La violette en Chine et la rose au Bengale,

Sur les bords italiens la fleur de l'amandier,
Sous le ciel espagnol celle du grenadier.
Précipitant plus loin ma course aventureuse
Et ramenant mon vol sur les bords de l'Indus,
J'ai surpris ton secret, mystérieux lotus,
Entr'ouvrant au soleil ta corolle frileuse.

Et, dans tous ces parfums, faisant un nouveau miel,
Quand viendra du Jeudi le retour solennel,
Peut-être mes récits charmeront votre oreille.
Je travaillerai tant pour remplir vos loisirs,
Que retrouvant bientôt tous vos vieux souvenirs,
Comme aux jours d'autrefois, vous aimerez *l'Abeille.*

Et maintenant, amis, que notre accord est fait,
Recevez un conseil sous forme de souhait.
De vivre et de mourir où vécurent vos pères
Vous faisant pour toujours un sublime devoir,
N'allez pas comme moi, remplis d'un fol espoir,
Perdre vos plus beaux jours aux rives étrangères.

UN SOLDAT DE L'EMPIRE. (1)

Qu'ils étaient grands ces jours où l'Europe tremblante
Devant l'invincible guerrier,
Qui passait sur le monde en semant l'épouvante
Sous les pas de son fier coursier,
Comme devant un dieu se courbait en silence
Au nom seul de Napoléon,
Et, malgré tous ses rois, subissait la puissance
De cet indomptable lion.

---

(1) Cette pièce est dédiée à la mémoire de M. Evanturel, vieux soldat de Napoléon, émigré au Canada.

Né à Beaucaire, en Provence, M. Evanturel vit les noyades du Rhône, et l'installation de la Déesse Raison dans l'église de sa ville natale.

Appelé par la conscription sous les drapeaux de l'Europe, il fit les campagnes d'Espagne et de Portugal. Poursuivi dans la forêt par les brigands espagnols, fait prisonnier par eux, il fut livré aux anglais qui l'envoyèrent en garnison à Démérara. Il vint en Canada avec le 6e carabiniers.

Admirateur enthousiaste de l'Empereur, il conserva toute sa vie le culte du héros, et ce fut un bonheur suprême pour lui d'apprendre de la bouche de son fils, quelques instants avant sa mort, l'avènement de Napoléon III, au trône impérial.

S'il eut vécu encore quelques années, il eut reçu comme notre concitoyen, M. Blanc, la médaille de Sainte-Hélène, à laquelle il avait droit, comme soldat de l'armée d'Espagne.

Enterré à Sainte Foye, M. Evanturel fut porté à sa dernière demeure par ses vieux camarades de la guerre de la Péninsule.

C'est là que le poète le fait se réveiller, quand le commandant Belvèze vint, avec les marins de la *Capricieuse*, assister à la pose de la première pierre du monument élevé aux héros de la bataille de Sainte-Foye.

Ainsi pendant vingt ans promenant la victoire
Sur les pas de ses escadrons,
L'immortel Empereur sut obliger la gloire
A lui donner tous ses rayons ;
Et sa puissante main sema cette auréole,
Des champs sablonneux d'Aboukir
Aux murs de l'Alhambra, des rivages d'Arcole
Aux bords du vieux Guadalquivir.

Pourtant un jour il vit, sur la rive étrangère,
La victoire l'abandonner ;
Il voulut la forcer, mais la gloire, sa mère,
N'avait plus rien à lui donner ;
Car pour orner son front du brillant diadème,
Qui rayonne comme un saphir,
Elle avait épuisé, dans cet amour suprême,
Tous les lauriers de l'avenir.

Quand de la trahison et de l'ingratitude
Il eut bu le calice amer,
Il s'en fut demander asile et solitude
A l'immensité de la mer.
C'est là qu'il s'éteignit sur le roc solitaire,
Dans sa gloire et dans son malheur,
Et les nains couronnés qu'il foudroyait naguère,
Jetèrent un cri de bonheur.

Puis quand il disparut de cette haute cime,
Où lui seul ait jamais atteint,
Bien des vaillants acteurs de ce drame sublime
Dont le soleil était éteint,

Pour calmer la douleur de leur âme accablée
Cherchèrent un monde nouveau ;
Et, pleurant son enfant, la Gloire désolée
Alla veiller sur son tombeau.

Quand le fier paladin des jours de Charlemagne
Enfin eut succombé sur la haute montagne,
Léguant à Roncevaux un nom respendissant,
Tous les preux échappés au sanglant cimeterre
Se firent troubadours pour redire à la terre
La gloire et la mort de Roland.

Ainsi quand fut tombé le géant des armées,
Dédaignant de servir sous les tristes pigmées
Qu'à la France imposaient les Cosaques du Don,
Des soldats d'Austerlitz, vieillis par la victoire,
Sous les cieux étrangers furent chanter la gloire
Et la mort de Napoléon.

Sur les bords Africains, dans les jungles de l'Inde,
Sous le ciel radieux où combattit Clorinde,
Dans les climats glacés où règne encore Odin,
Laissant sur l'univers une trace profonde,
Ils ont gravé ce nom qui brille sur le monde
Comme l'étoile du matin.

Aux bords du Saint-Laurent jetés par la tempête,
D'héroïques débris de ces jours de conquête,
Ont chanté parmi nous le culte du Héros.
En trouvant sous le ciel de la Nouvelle-France
Les mêmes souvenirs et la même espérance,
Ils semblaient oublier leurs maux,

***

Québec a conservé la touchante mémoire
Du vieux soldat français dont l'humble et noble histoire
Occupera longtemps les récits du foyer.
Souvent on redira les bienfaits populaires,
L'honneur, la modestie et les vertus austères,
Du soldat et du jardinier.

Le sombre Escurial et l'alcazar Mauresque
L'avaient vu prendre part au drame gigantesque
Que le soleil d'Espagne éclaira de ses feux ;
Sous le ciel canadien trouvant une patrie,
Aux travaux des jardins, il consacra sa vie
Dont les jours s'écoulaient heureux.

Que de fois appuyé sur sa bêche immobile,
Fixant sur l'horizon son œil doux et tranquille,
Il semblait contempler tout un monde idéal.
Oh ! sa jeunesse alors avec sa sève ardente,
Déroulant les anneaux de cette vie errante,
Lui montrait le pays natal.

Les souvenirs charmants des beaux jours de sa vie,
Eu passant tour à tour dans son âme ravie,
Apportaient avec eux les parfums du printemps.
Le ciel éblouissant de sa douce Provence,
Rajeunissant son cœur comme l'eau de Jouvence,
Lui ramenait ses premiers ans.

O rivages du Rhône ! ô bords de la Durance !
Beaucaire où s'écoulaient les jours de son enfance,
Donjon du roi Réné s'élançant vers le ciel,
O mistral soulevant les ondes fugitives,
A l'heure où chaque soir, s'élève sur les rives
Le chœur de l'hymne universel ;

O champs toujours couverts de fruits et de verdure,
Etalant au soleil votre fraîche parure,
Forêt où s'élançait la meute des chasseurs ;
En vous voyant revivre en ce rêve sublime
Son âme s'emplissait de cette joie intime
Et ses yeux se mouillaient de pleurs.

Sur ce riant tableau, bientôt passait une ombre ;
Il voyait s'avancer un géant à l'œil sombre,
La terreur conduisait ses hideux bataillons ;
Mêlant les flots du Rhône au sang de ses victimes
Elle portait la mort sur les plus hautes cimes,
Et dans les plus humbles vallons.

Puis, dans le temple saint, tout un peuple en délire
Amenait en triomphe, aux accents de la lyre
Se joignant sous la voûte aux accords du clairon,
Et plaçait sur l'autel, que son aspect profane,
Une femme flétrie, impure courtisane :
C'était la Déesse Raison !

Jetant sur ces horreurs le manteau de sa gloire,
Bonaparte venait, conduit par la victoire,
Ecrire avec son glaive un drame de géant ;
Son front illuminé de ces rayons splendides,
Qu'on nomme Marengo, Lodi, les Pyramides,
Brillait comme un phare éclatant.

Du sceptre impérial armant sa main puissante,
Le héros apprenait à la terre tremblante
Que Charlemagne enfin avait un successeur ;
Déployant aux regards la pourpre triomphale,
A l'univers muet la vieille cathédrale
Montrait le Pape et l'Empereur.

Puis il était acteur dans ce poëme immense ;
Fils unique, il allait combattre pour la France,
Et disait à sa mère un éternel adieu.
A la gloire il offrait la fleur de ses années,
Et des enfants du Cid, au pied des Pyrénées,
Il affrontait le premier feu.

Ses yeux te revoyaient, beau pays des Espagnes,
Avec ton ciel ardent et tes hautes montagnes,
Tes doux chants que l'écho répète chaque soir,
Et tes fiers hidalgos de Léon, de Castille,
Tes senoras faisant briller, sous leur mantille
Un œil étincelant et noir.

Puis il suivait le cours de sa propre épopée ;
La victoire à Burgos guidait sa jeune épée.
Rodrigo, Badajoz, Figueras, Almeida,
Salamanque, où Marmont, entre tous grand et brave,
Vit tourner le destin jusque-là son esclave ;
Ronda, Margalef, Lérida,

Siége de Saragosse, ô funèbre prodige,
Dont le souvenir seul nous donne le vertige,
Avec ses morts sans nombre et ses fleuves de sang ;
Vous passiez devant lui toujours aussi vivaces
Qu'aux jours où, de ses chefs suivant les nobles traces,
Il combattait au premier rang.

Suchet, Ney, qui deux fois lui conserva la vie,
Victor et Masséna, le duc de Dalmatie,
Lui jetaient, en passant, un glorieux rayon ;
Son œil suivait toujours, dans sa course rapide,
Brillant comme un soleil dans ce groupe splendide,
L'image de Napoléon.

Il vous voyait encore, ô longs jours de souffrance,
Où l'Espagnol, sans cesse altéré de vengance,
Les frappait isolés, sans appui, sans secours.
Quelquefois la victoire, au fort de la bataille,
Fuyait loin de leurs rangs dans des flots de mitraille,
Mais la gloire y restait toujours.

De la captivité les angoisses sans nombre,
Chaînes brisant le corps et cachot toujours sombre,
Avec ses compagnons, la douleur et la faim,
Où jamais le sommeil ne fermait sa paupière,
Où le ciel refusait souvent à sa prière,
Une onde pure, un peu de pain ;

Epouvantables nuits dans la forêt passées,
Où des hordes sans frein, sur sa trace empressées,
Le poursuivaient toujours de leur glaive vengeur ;
De tous ces mauvais jours le souvenir terrible,
Dont son cœur conservait la trace inextinguible,
Le glaçait encor d'horreur.

Bientôt apparaissaient du nouvel hémisphère
Les rivages baignés dans des flots de lumière ;
Alors Démerary s'offrait à son regard.
Transporté sur ces bords des rives hispaniques,
Le malheur le faisait, sous le ciel des tropiques,
Le défenseur du Léopard.

Démerary passait ; une terre nouvelle.....
Mais ce long rêve ici, miroir toujours fidèle,
Se fondait tout à coup dans la réalité.
Ce ciel pur et serein, ces splendides montagnes,
Ce fleuve grandiose et ces vertes campagnes
Fières de leur fécondité,

Montmorency roulant sa vague mugissante,
La cloche dans le ciel jetant sa voix vibrante,
(Du français, du chrétien, ô souvenirs pieux !)
Etaient là comme au jour, où saluant des frères,
Il trouvait sur nos bords et la foi de ses pères,
Et la langue de ses aïeux.

Des glorieux combats où passa sa jeunesse
Ainsi le rêve encor lui redonnait l'ivresse,
Et de ses premiers jours rallumant le flambeau,
En versant dans so[illegible] une pure allégresse,
Venait illuminer son n[illegible]euse vieillesse
Des feux plus doux de son berceau.

Rêve ! baume divin, voix d'en haut, bien céleste !
Du bonheur de l'Eden touchant et dernier reste !
Quand Adam, en péchant, se fut fermé les cieux,
Dieu, pour le consoler, Dieu lui donna le rêve,
Rayon cent fois plus pur que l'astre qui se lève
Au sein des grands horizons bleus.

Puis, quand venait le soir, à sa jeune famille
Qui se groupait autour de l'âtre qui pétille,
Souvent il racontait ses jours aventureux.
Plein de ses souvenirs, d'une voix forte encore,
Des vieux chants provençaux qui berçaient son aurore,
Il répétait les sons joyeux.

Un jour pourtant la mort, qu'au sein de la mêlée
Il avait quelquefois vainement appelée,
D'elle-même s'en vint s'asseoir à son chevet ;
Soldat toujours vaillant, chrétien toujours fidèle,
Il sut voir, sans pâlir, sa main froide et cruelle
Lui montrer le tombeau muet.

A cet instant suprême où déjà l'agonie
Des ombres de la mort enveloppe la vie,
De bonheur dans ses yeux on vit naître un rayon.
Près du soldat mourant, plus douce qu'une lyre,
Une voix murmurait le grand nom de l'Empire
Et celui de Napoléon.

Porté dans son tombeau par ses compagnons d'armes,
Il dort, le vieux soldat, et le canon d'alarmes
Ne réveillera plus son courage endormi.
Il dort, sans avoir eu l'héroïque médaille
Qu'il mérita cent fois sur le champ de bataille,
Devant le feu de l'ennemi.

Ecoutez ! un grand bruit se fait sur le rivage ;
Les vieux chênes joyeux inclinent leur feuillage
Pour fêter le retour des maîtres d'autrefois,
Dont le fier étendard dans les airs se déploie.
Le rossignol pour eux chante un hymne de joie,
Et les salue au fond des bois.

Aux champs de Sainte-Foy reparaissant encore,
La France voit flotter son drapeau tricolore
Où, vainqueurs, sont tombés ses derniers défenseurs.
De ce fait immortel consacrant la mémoire,
Deux grands peuples rivaux, fils aînés de la gloire,
Mêlent en ce jour leurs couleurs.

Et pendant que la foule immense, rayonnante,
A la voix du canon mêle sa voix bruyante,
Un huzza solennel s'élève d'un tombeau.
Réveillé par l'écho de la salve guerrière,
C'est le soldat français qui, du fond de sa bière,
Salue aussi son vieux drapeau.

ENVOI.

Madame, ce soldat, à l'existence austère,
Ce débris des grands jours, c'était votre vieux père.
D'une époque héroïque il conserva le feu,
Et divisant sa vie en deux parts magnifiques,
Il sut toujours donner, homme des temps antiques,
L'une à l'honneur et l'autre à Dieu.

Jamais, quand il reçut les dons de la fortune,
La voix de l'indigent ne lui fut importune ;
Son cœur, en l'écoutant, sentait se ranimer
Le souvenir amer de ses propres détresses,
Et sa main, d'où coulaient d'innombrables largesses,
Savait toujours s'ouvrir, ne jamais se fermer.

Des Français malheureux il fut la providence,
Et combien d'exilés, brisés par la souffrance,
Durent à ses bienfaits un instant de bonheur.
D'un nom pur et sans tache il laissa l'auréole,
Et ce nom parmi nous reste comme un symbole
De la charité, de l'honneur.

Et quand, à vos enfants, heureuse et tendre mère,
Sur la carte indiquant ces sillons de la guerre
Qu'on nomme Higueras, Burgos, Talavera,
Vous leur raconterez cette histoire sublime,
Alors, le cœur rempli d'un orgueil légitime,
Vous leur direz : Enfants, votre aïeul était là !

DEUX-CENTIEME ANNIVERSAIRE

DE L'ARRIVEE DE

Mgr. de Montmorency-Laval, au Canada.

O Canada, plus beau qu'un rayon de l'aurore,
Te souvient-il des jours où tout couvert encore
Du manteau verdoyant de tes vieilles forêts,
Tu gardais pour toi seul ton fleuve gigantesque,
Tes lacs plus grands que ceux du poème dantesque
Et tes monts dont le ciel couronne les sommets ?

Te souvient-il des jours où, mirant dans les ondes
Le feuillage orgueilleux de leurs branches fécondes,
Tes immenses sapins saluaient ton réveil ?
Où déployant les dons de la grande nature,
Tu montrais, reposant sur un lit de verdure,
Ta sauvage grandeur aux rayons du soleil ?

Te souvient-il des jours où l'écho des montagnes
Chantait, comme un clairon, au milieu des campagnes,
L'hymne de l'Iroquois scalpant ses ennemis ?
Où tes vieux héros morts, assemblés sur les grèves,
Venaient, pendant la nuit, illuminer les rêves
De tes sombres guerriers sur la rive endormis ?

Te souvient-il des jours où passant dans l'orage,
Les dieux de tes forêts portés sur un nuage,
De leurs longs cris de guerre enivrant tes enfants,
Leur montraient dans la mort une vie immortelle,
Où leur âme suivrait une chasse éternelle
D'énormes caribous et d'orignaux géants ?

Un jour, troublant le cours de tes ondes limpides,
Des hommes étrangers, sur leurs vaisseaux rapides,
Vinrent poser leur tente au sein de tes grands bois.
Ils pliaient les genoux en touchant ton rivage ;
Puis, au maître du ciel, adressant leur hommage,
Plantaient un drapeau blanc à côté d'une croix.

Et prenant ce drapeau, ces hommes au teint pâle,
Portèrent les rayons de sa couleur d'opale
Jusqu'aux bords sablonneux du vieux Meschacébé ;
Et devant cette croix, qui brillait dans tes ombres,
Tu vis tes dieux vaincus pleurer sur les décombres
Amoncelés autour de leur autel tombé !

Te souvient-il des jours où, prêtres et victimes,
Les fils de Loyola, missionnaires sublimes,
Fécondant de leur sang ton sol régénéré,
Rappelaient de la croix les splendeurs primitives ;
Et d'un martyre affreux sanctifiant tes rives
Laissaient à tes enfants leur souvenir sacré ?

Pourquoi donc tous ces cris de bonheur et de fête ?
Tes guerriers, apportant les fruits de la conquête,
Rentrent-ils dans tes murs, jeune Stadacona ?
L'Iroquois terrassé par la valeur huronne
A-t-il laissé tomber la terrible couronne
Qu'au sein de la bataille Areskoui lui donna ?

L'Iroquois n'a pas vu de sa main affaiblie
Tomber le tomahawk ; dans son âme remplie
Des farouches instincts légués par ses aïeux,
La peur n'a pas encor pu trouver une place.
De l'étendard français il brave la menace
Et garde fièrement et sa gloire et ses dieux.

Ce n'est pas un héros illustre dans l'histoire,
Qui vient tout rayonnant des feux de la victoire,
Déposer à Québec son glaive triomphant,
Celui vers qui s'élève, en ce jour d'allégresse,
Ce concert solennel de joie et de tendresse,
Est un homme encor jeune, au regard bienveillant ;

Le signe rédempteur brillant sur sa poitrine
Annonce à tous les yeux sa mission divine.
Il s'en vient commander les combats du Seigneur
Dans les vastes forêts où domine la France ;
Et sans craindre jamais l'obstacle ou la souffrance,
Il s'avance où l'appelle une pieuse ardeur.

De cet amour divin qui dévore son âme
Partout il fait briller la bienfaisante flamme ;
Sa sainte voix, troublant le silence éternel
Des grands bois canadiens, fait surgir dans les nues
Ces clochers rayonnants dont les flèches aïgues
Au sauvage étonné montrent du doigt le Ciel.

Affrontant les dangers des vagues mugissantes,
On le voit ranimer les églises naissantes
Qui s'élèvent aux bords du Saguenay lointain ;
Comme un soleil ardent répandant sa lumière,
En passant il console, et la pauvre chaumière,
Et le grand chef huron pleurant sur son destin.

Quand Mésy, d'Avaugour, abusant de leur force,
Osent donner appui, sous la hutte d'écorce,
Au trafic infamant de la liqueur de feu,
Intrépide gardien de la morale austère,
Il sait faire gronder, sans craindre leur colère,
Sur leurs coupables fronts les foudres de son Dieu.

Des bords Gaspésiens au lac des Deux-Montagnes,
Quand il a fait briller ces trois saintes compagnes,
La douce Charité, l'Espérance et la Foi,
Comme un vainqueur chargé des dépouilles opimes,
Il montre cent tribus, ô conquêtes sublimes !
Qui des leçons du Christ reconnaissent la loi.

Mais bientôt s'arrêtant au milieu de sa course,
Des saints enseignements il vient ouvrir la source,
Et fonde la maison, ce foyer immortel,
Qui verse encore sur nous ses torrents de lumière ;
Où des saintes vertus suivant la règle austère,
On apprend à servir la patrie et l'autel.

Ce fruit de ses travaux, cet objet de sa joie,
Deux fois un feu cruel le saisit pour sa proie.
Ce malheur qui le frappe au plus profond du cœur,
Ne peut faire fléchir son courage indomptable :
De ces débris fumants, un monument durable
S'élève sous sa main, rayonnant de splendeur.

Deux siècles sont passés sur cet illustre asile,
Deux siècles sont passés, et toujours immobile
Comme un roc au milieu des vagues en fureur,
Il a vu s'élever, grandissant sous son ombre,
Ces temples du vrai Dieu, ces collèges sans nombre
Qui sont de la patrie et la force et l'honneur.

Mais déjà ce héros voit sa force tarie,
Dans ses nombreux combats où s'épuise sa vie.
Donnant à Saint-Vallier son glorieux fardeau,
Il s'en va reposer les jours de sa vieillesse,
Dans ce paisible asile, objet de sa tendresse,
Où son cœur se prépare à la paix du tombeau.

Et quand la mort parut au sein de sa retraite,
Elle n'eut qu'à cueillir cette fleur toute prête,
Pour les jardins bénis du séjour éternel.
Et sur les bords heureux où son nom brille encore,
Les chênes attristés, dans la forêt sonore,
Chantèrent ses vertus aux archanges du ciel.

ENVOI

A Messieurs du Séminaire de Québec.

Ce grand homme, Messieurs, cette gloire sereine,
Fut le premier anneau de cette noble chaîne,
Que vous continuez aux bords du Saint-Laurent.
Gardant comme un trésor, loin de toutes atteintes,
De l'immortel Laval les traditions saintes,
Vous êtes, parmi nous, un soleil bienfaisant.

Du peu que nous savons vous êtes l'origine.
Si nous pouvons encore à la source divine,
D'où s'échappe à grands flots l'enseignement humain,
Approcher quelquefois nos lèvres altérées,
Nous le devons à vous, dont les mains vénèrées
Nous ont de la science aplani le chemin.

Si nous avons gardé, pur de tout alliage,
Des pionniers français l'héroïque héritage,
Notre religion, notre langue et nos lois ;
Si, dans les mauvais jours de notre jeune histoire,
Nous avons, avec nous, vu marcher la victoire,
Nous vous devons encor ces glorieux exploits.

Car fécondant toujours le sol de la patrie,
Des grandeurs de la foi, des éclairs du génie,
Vous gardiez ce dépôt, source de tous les biens,
Où puisant les leçons des histoires antiques
Nos pères ont appris ces vertus héroïques
Qui font les nobles cœurs et les grands citoyens.

Si, du séjour céleste, où son âme immortelle
S'enivre des clartés de la vie éternelle,
Laval peut contempler ces murs resplendissants,
Où, lançant tous ses feux, l'intelligence humaine,
Des travaux de l'esprit embrassant le domaine,
Fait briller des rayons sans cesse renaissants ;

S'il a vu comme nous vos nobles sacrifices,
Les arts encouragés par vos mains bienfaitrices ;
S'il entend aujourd'hui ces hymnes triomphants
Qui chantent votre nom dans ce concert immense
Que fait monter au ciel notre reconnaissance,
Il doit dire de vous : Ils sont bien mes enfants !

CHANT POUR LA FETE DE MGR. DE LAVAL.

1859.

Connaissez-vous sous le soleil
Un fleuve à nul autre pareil,
Dont les rivages enchantés
Encadrent les flots argentés ;
Sous ce ciel brillant et serein,
Fils de Laval et de Champlain,
Le canadien de ses aïeux
Garde le souvenir pieux,

Protégé par la croix
Brillant sur nos montagnes,
Dans nos vertes campagnes,
Il conserve ses droits ;
Et fier de son destin
Français et catholique,
Il montre à l'Amérique
Deux noms, Laval, Champlain.

Ouvrant tes portes immortelles,
Gloire, couronne ces héros,
Et que tes pages éternelles
Gardent à jamais leurs travaux.
Soleil, qui vis sur nos parages
Mourir ces deux héros français,
Tu vois aujourd'hui nos rivages
Couverts des fruits de leurs bienfaits.

Et de la croix et de l'épée
Ces deux champions glorieux,
Font briller dans notre épopée
L'éclair de leurs noms radieux,
Sur les bords de la jeune France,
O Laval ! ton nom respecté
S'élève comme un phare immense
Rayonnant d'immortalité.

Vive à jamais Laval ! Que notre voix sonore
Sache redire encore
La gloire et les bienfaits
Des deux héros français.
Amis, chantons :
Vive, vive Laval,
Vive Champlain, vive Laval !

FETE NATIONALE.

Jour de Saint Jean-Baptiste, ô fête glorieuse !
Tu portes avec toi la trace radieuse
De nos vieux souvenirs français ;
Rappelant à nos cœurs les vertus de nos pères,
Tu montres, rayonnant de feux et de lumières,
Leur gloire et leurs nobles bienfaits,

Douce et fraîche oasis, par le Seigneur donnée,
Tu vois les Canadiens revenir chaque année,
A l'ombre de tes verts rameaux,

S'abreuver à long traits à ta source bénie,
En chantant à la fois l'hymne de la patrie
Et les grands noms de ses héros.

Il est sur le sol d'Amérique
Un doux pays chéri des cieux,
Où la nature magnifique
Prodigue ses dons merveilleux.
Ce sol fécondé par la France
Qui régna sur ses bords fleuris,
C'est notre amour, notre espérance,
Canadiens, c'est notre pays.

Pour conserver cet héritage
Que nous ont légué nos aïeux,
Malgré les vents, malgré l'orage,
Soyons toujours unis comme eux.
Marchant sur leur brillante trace,
De leurs vertus suivons la loi,
Ne souffrons pas que rien efface
Et notre langue et notre foi.

O ! de l'union fraternelle,
Jour triomphant et radieux,
Ah ! puisse ta flamme immortelle
Remplir notre cœur de ses feux :
Oui, puisse cette union sainte,
Qui fit nos ancêtres si grands,
Garder toujours de toute atteinte
L'avenir de leurs descendants.

Les vieux chênes de la montagne
Où combattirent nos aïeux ;
Le sol de la verte campagne
Où coula leur sang généreux ;
Le flot qui chante à la prairie
La splendeur de leurs noms bénis,
La grande voix de la patrie,
Tout nous redit : soyez unis.

O Canadiens-Français, dans ce jour solennel
Marchons donc fièrement sous la vieille bannière
Qui vit de Carillon le combat immortel.
Nous sommes les enfants de la race guerrière
Qui fait briller partout son nom resplendissant.
En martyrs, en héros, race toujours féconde,
Elle tire aujourd'hui ce glaive étincelant
Dont les larges rayons illuminent le monde.

Entendez-vous au loin, sous les murs des Sforza,
Retentir dans les airs l'hymne de la victoire ?
Voyez-vous ces héros, vainqueurs de Magenta,
Se couronner encor des palmes de la gloire,
Aux champs de Marignan, illustrés par Bayard ?
Soyons fiers aujourd'hui du beau nom de nos pères,
Soyons fiers de marcher sous leur vieil étendard,
Car ces guerriers vainqueurs, ces héros sont nos frères.

***

A LA MEMOIRE DE M. DE FENOUILLET. (1)

Loin des lieux enchantés où coula votre enfance,
Et sans avoir revu votre douce Provence,
Sur les bords canadiens pour toujours endormi,
Vous avez achevé votre sombre voyage.
Sans craindre désormais la foudre ni l'orage,
Dormez en paix, mon vieil ami !

Dormez sous cette terre, où l'amitié fidèle,
Cet odorant parfum que notre âme recèle,
Gravera votre nom dans notre souvenir.
Dormez sous cette terre où la mort froide et pâle
A brisé de sa main, dans une heure fatale,
Tous vos projets de l'avenir.

---

(1) M. de Fenouillet naquit à Hyères, département du Var, en France, fit son droit, à Aix, et après une courte résidence à Montpellier, alla séjourner à Paris, où il eut quelque rapport avec l'*Epoque* dont il était un des actionnaires. Plus tard, il voyagea sur le Rhin et demeura trois ans à Bonn, comme Professeur de l'Université. C'est de là qu'il fournissait à l'*Univers* une correspondance sur l'Allemagne. Dans l'été de 1854, il s'embarqua pour l'Amérique, et arriva à Québec à la fin d'octobre ; il fut pendant deux ans attaché à la rédaction du *Journal de Québec*, de 1854 à 1856 ; il devint plus tard professeur d'histoire et de littérature à l'école normale Laval.

M. de Fenouillet avait cinquante-trois ans lorsque la mort est venue le frapper au milieu de tous les secours et de toutes les consolations de la religion, au mois de juin de l'année 1859.

Homme instruit, honorable et bon, il a emporté avec lui le respect et les regrets de tous ceux qui l'ont connu.

Sous le ciel radieux de la vieille patrie,
Ah ! vous aviez rêvé la vieillesse embellie,
Par tous les souvenirs de votre doux printemps.
Vous espèriez dormir aux bords de la Durance
Votre dernier sommeil, et donner à la France
Ce qui restait de vos vieux ans.

Comme le voyageur dont la force succombe,
Avant la fin du jour vous trouvez votre tombe ;
Dans la coupe de vie, aux bords couverts de fiel,
Où vous vous abreuviez sans murmure et sans plainte,
La mort vous a laissé boire toute l'absinthe,
Sans vous laisser goûter au miel.

On eût dit, en voyant, plein de sombres pensées,
Votre front refléter bien des douleurs passées,
Que jamais le bonheur ne vous avait souri !
Une douleur secrète avait brisé votre âme ;
Nulle main n'a donc pu verser un pur dictame,
Sur votre cœur endolori !

Aviez-vous éprouvé la malice des hommes ?
Ou plutôt, trouviez-vous qu'ici-bas nous ne sommes
Qu'un jouet d'un instant dans les mains du malheur ?
Aviez-vous donc appris que l'existence avide,
Hélas ! ne pouvait pas combler l'immense vide,
Dans ce gouffre sans fond que l'on nomme le cœur ?

Venus bien après vous dans cette sombre arène,
Où partout la douleur domine en souveraine,
Nous avons moins vécu, nous avons moins souffert.
Déjà l'illusion à notre espoir ravie,
A fui loin de nos cœurs, et nous trouvons la vie
Plus aride que le désert.

Vous laissez parmi nous une trace durable.
Fidèle à vos amis, aux pauvres secourable,
Des plus nobles vertus vous suivîtes la loi.
Le ciel des plus beaux dons avait orné votre âme,
Dont vous saviez toujours entretenir la flamme,
Aux éclairs du génie, aux rayons de la foi.

Votre esprit s'élevait à la hauteur sereine,
Où planent tous les rois de la pensée humaine ;
Et Dante, Bossuet, Goëthe, Chateaubriand,
Etaient la source vive où votre intelligence,
S'enivrait chaque jour de force et de silence,
Et goûtait les splendeurs de ce concert géant.

Esclave du devoir, votre parole ardente
Voulut user trop tôt sa sève fécondante ;
Comme un soldat debout qui meurt l'arme à la main,
Vous luttiez corps à corps avec la maladie.
Vous disiez, ranimant votre force affaiblie :
Aujourd'hui le travail et le repos demain !

Demain, c'était la tombe où la mort dure et sombre,
Vous donnait ce repos plein de silence et d'ombre,
Où nous irons un jour dormir à vos côtés ;
Demain, c'était la mort sur la terre étrangère,
Loin du beau ciel natal où mourut votre mère,
Où dorment vos aïeux sur des bords enchantés.

Vous êtes maintenant dans le royaume morne,
Où, plaisir ou douleur, toute chose est sans borne.
Mais, au seuil du tombeau, dans votre cœur pieux
Vous reçûtes le pain de l'éternelle vie ;
Sous ce divin soleil votre âme épanouie
Sur l'aile de la foi s'est envolée aux cieux !

LA FIANCEE DU MARIN.

LEGENDE CANADIENNE

I

C'était un pâle soir d'automne ;
Sur la vague qu'elle talonne,
Comme un coursier,
Une barque, svelte et légère,
Glissait, suivant l'étoile chère
Au nautonnier.

A la nef, d'une voix plaintive,
Deux femmes, pleurant sur la rive,
Dirent adieu ;
Quittant la plage solitaire
Elles vinrent à leur chaumière
En priant Dieu

Quand le soleil au flot limpide
Vint montrer, se levant splendide,
Son disque d'or,
La nef poursuivait son voyage
Et les deux femmes du rivage
Priaient encor.

"—O mon Dieu, disait la plus vieille,
" Sur tous ses jours que votre œil veille,
" C'est mon seul fils !
" Son frère un jour quitta sa mère ;
" Hélas ! sur la rive étrangère
" Je le perdis.

" Dans les misères de ma vie,
" Il est de ma force affaiblie
" Le seul soutien !
" Faites, Seigneur, que dans son âme,
" Il conserve la sainte flamme
" Du vrai chrétien."

"—Mère de Dieu, ma protectrice,
" Au matelot Vierge propice,
" Disait tout bas
" Une voix fraîche et gémissante,
" Sur les flots, dans sa course errante,
" Guidez ses pas

" C'est mon fiancé, c'est mon frère,
" Et pour moi, pour elle, sa mère,
" Gardez-le nous ;
" Pour nous, par la douleur glacées,
" Qui prions, pauvres délaissées,
" A vos genoux."

Or, cette voix fraîche et sonore
Qui mêlait au chant de l'aurore,
Ses purs accents,
C'était une pauvre orpheline,
Trouvée au pied de la colline,
Sur les brisants.

Un soir, après un jour d'orage,
On entendit sur le rivage
De faibles cris ;
La mer, roulant comme une lave,
Avait apporté cette épave
Dans ses débris.

Sous le toit de la pauvre femme,
Qui près d'elle exhalait son âme
En longs sanglots,
Elle avait passé son enfance,
Auprès du marin dont l'absence
Causait ses maux.

Aux premiers jours de sa jeunesse,
Dès rêves d'or de la tendresse
Son cœur bercé,
Répondant aux vœux de sa mère,
Lui montra bientôt dans son frère
Un fiancé.

A cet amour toujours fidèle,
Elle était douce, elle était belle,
Comme Lia ;
Et comme toi parant sa tête,
Elle semblait pour le ciel prête,
Ophélia.

Quand elle allait dans les prairies,
A l'heure où des roses fleuries
Luit la splendeur,
Devant cette pure auréole
Le lys, inclinant sa corolle,
Disait : Ma sœur !

Quand elle allait au champ agreste,
Seule avec son gardien céleste,
Divin appui,
Du ciel l'immortelle phalange
Se demandait quel était l'ange,
D'elle ou de lui.

La vertu dans ce cœur candide
Coulait comme le flot limpide
D'un lac d'azur
Et le mal, qui partout s'attache,
Ne put jamais mettre une tache
Sur son front pur.

Car cette âme chaste et sereine
Ne ressentit jamais la peine
D'un seul remords ;
Au souffle de Dieu qui l'inspire,
Son cœur rendait, comme une lyre,
De doux accords.

II

Avril était venu ; la terre
Chantait sa chanson printanière,
Dans les grands bois,
Le rossignol, dans la verdure,
Mêlait au chant de la nature
Sa douce voix.

Le front rayonnant d'espérance,
Vers un navire qui s'avance
Sur les flots bleus,
Les deux femmes, sur cette rive
Où s'éleva leur voix plaintive,
Jetaient leurs yeux.

Touchant au but de son voyage,
L'équipage sur le rivage
Portait ses pas ;
Mais dans la foule qui se presse,
Celui que cherchait leur tendresse
Ne parut pas.

Hélas ! comme son pauvre frère,
Les flots d'une mère étrangère,
Brisant ses jours,
L'avaient jeté loin de la rive
Qui vit sa jeunesse naïve
Et ses amours.

A quelque temps de là, sa mère
Trouvait aussi dans l'onde amère,
Un froid cercueil ;
La jeune fille anéantie
Vit s'affaisser dans la folie
Son âme en deuil.

III

C'est encor par un soir d'automne ;
La lune pâle qui rayonne
Aux champs déserts,
Dessine, comme une arabesque,
La silhouette gigantesque,
Des sapins verts.

La rive est triste et solitaire ;
Les flots apportent à la terre
Des bruits confus ;
Sortant de la forêt immense,
Le vent du soir glisse en silence
Sur les talus,

Une forme blanche, indécise,
Pareille aux vapeurs que la brise
Chasse en passant,
Paraît sur un rocher sauvage
Qui s'élève sur le rivage
Comme un géant.

Ainsi que les brunes almées,
Elle a paré de fleurs aimées
Son front charmant ;
Elle jette un regard avide,
Et semble cnercher dans le vide
Un être absent,

Bientôt la pâle fiancée,
Dont la poitrine est oppressée
Par les sanglots,
S'arrête au-dessus de la grève
Où sa mourante voix s'élève,
Et dit ces mots :

" Au fond des vagues murmurantes
" Là-bas dans les algues mouvantes
" M'entendez-vous,
" Objets bénis de ma tendresse,
" Vous qui remplissiez d'allégresse
" Mes jours si doux ?

" M'oubliez-vous, pauvre isolée,
" Que personne n'a consolée
" Dans ses douleurs ?
" Car je suis seule sur la terre,
" Seule et mêlant à l'onde amère
" Mes tristes pleurs.

" Chaque soir ma voix gémissante
" Vient répéter à l'onde errante
" Vos noms chéris,
" Nul ne répond à ma prière,
" Et l'écho seul de la rivière
" Redit mes cris.

" Puisque sans vous je ne puis vivre,
" Ah ! je saurai du moins vous suivre
" Au sein des flots.
" Si vous saviez comme je souffre !...
" Mais des chants s'élèvent du gouffre,
" Du fond des eaux !

" Est-ce votre voix qui m'appelle,
" Mère, ma compagne fidèle ?
" Est-ce donc toi,
" Que j'entends là-bas, ô mon frère ?
" J'y vais. Ah ! dans vos bras, ma mère,
" Recevez-moi !"

—

On dit que le soir, sous les ormes,
On voit errer trois blanches formes,
Spectres mouvants,
Et qu'on entend trois voix plaintives
Se mêler souvent sur les rives
Au bruit des vents.

GUERRE D'ITALIE

Italie, en combats terre toujours féconde,
Toi, dont l'antique gloire illumine le monde ;
Foyer resplendissant de génie et de foi,
Toi, dont le front serein domina les orages
Et qui toujours as vu dans l'histoire des âges,
Les siècles qui passaient s'incliner devant toi ;

Du divin Raphaël immortelle patrie,
Toi, dont le nom suave est une mélodie,
Et dont le ciel est plein d'harmonieuses voix
Qui remplissent d'accords ta rive enchanteresse ;
O toi, des nations constamment la maîtresse,
Autrefois par le glaive, aujourd'hui par la croix ;

Italie, entends-tu mugir dans tes campagnes,
Ainsi qu'un fier torrent qui descend des montagnes,
La formidable voix du fer et de l'airain ?
Entends-tu s'élever les grands cris de bataille,
Le canon vomissant la mort dans la mitraille,
Grondant comme l'écho d'un tonnerre lointain ?

Est-ce pour le drapeau de la vieille Allemagne
Que tonnent ces obus ? Un nouveau Charlemagne
Vient-il devant Pavie asservir les Lombards ?
Petit fils de Sigurd, un guerrier scandinave
Vient-il, chassant tes rois que son audace brave,
Déchirer de sa main la pourpre des Césars ?

Déployant dans les airs sa splendeur tricolore,
C'est l'étendard français qui, pour toi, vient encore
Ecrire ces deux mots : Patrie et Liberté !
Sur ce fier étendard attachant la victoire,
La France fait briller, dans un monde de gloire,
Du soleil d'Austerlitz l'immortelle clarté.

Magenta ! Marignan ! Où trouver une lyre
Pour oser célébrer le généreux délire
Des glorieux vainqueurs, de ces combats géants ?
Jour de Solferino ! seul, le divin Homère
Pourrait dire ta gloire, ô lutte meurtrière !
Car lui seul peut chanter les combats des Titans.

Ainsi qu'un chant lointain entendu dans un rêve,
Aux champs de Marengo la voix des morts s'élève ;
Aux cris de la victoire, immenses, triomphants,
Quand l'astre de Hapsbourg devant l'aigle succombe,
Les soldats de Desaix s'éveillent dans leur tombe,
Et la brise du soir apporte leurs accents :

" D'où s'élève ce bruit, cette clameur immense,
" Qui vient nous arracher à l'éternel silence ?
    " Qui passe ainsi sur nos tombeaux ?
" Sont-ils donc revenus ces jours remplis de gloire,
" Ces jours où chaque lutte était une victoire,
    " Et chaque soldat un héros.

" Ecoutons ! Mais au loin c'est le canon qui gronde ?
" Vengeresse du droit et maîtresse du monde,
" La noble France a-t-elle encor
" Sur son front radieux l'auréole invincible,
" Qui la fit autrefois si belle et si terrible
" Dans les grands jours de Messidor ?

" Est-ce encor l'Autrichien, au fort de la mêlée,
" Qui fait vibrer sa voix, là-bas, dans la vallée ?
" Mélas est-il donc revenu ?
" Chassant ses bataillons dans notre course ardente,
" Pourtant nous l'avons vu pâlissant d'épouvante,
" Devant nous s'enfuir éperdu ?

" Mais les bruits ont cessé ; seul, l'écho de la rive
" Apporte à notre oreille une note plaintive
" De pleurs et de soupirs mêlés.
" Qui donc est le vainqueur ? Ah ! Seigneur, si la
" En ce jour a perdu sa gloire et sa puissance, [France
" Pourquoi nous avoir réveillés ?

" On dirait que là-bas tout un peuple s'assemble ;
" S'élevant vers le ciel, cent mille voix ensemble,
" Prononcent le nom du vainqueur.
" Napoléon ! La France ! Ah ! la vieille patrie
" N'a donc pas encor vu sa puissance obscurcie,
" Ni s'affaiblir son bras vengeur.

" Il vit toujours celui, qu'au pied des Pyramides,
" Les Mameloucks, fuyant sur leurs coursiers numides,
" Avaient nommé Sultan de Feu.
" La mort n'a pas osé mettre sa main de glace
" Sur cet homme géant, dont le regard terrasse,
" Et que nous pensions être un dieu !

" Car lui seul peut ainsi marcher à la conquête
" De la fière Italie, et couronner sa tête
" Des palmes de Solferino.
" Et qui donc, entre tous les héros de la terre,
" Pouvait, si ce n'est lui, réveiller dans leur bière
" Les vieux soldats de Marengo ?

" Seigneur, soyez béni ! Dans nos demeures sombres,
" La France a fait entendre, au milieu de nos ombres,
" L'écho de ses cris triomphants ;
" Douce mère qui sait, au sein de la victoire,
" Faire toujours briller un rayon de sa gloire
" Sur les tombeaux de ses enfants."

France, doux pays de nos pères,
Comme ton nom est radieux,
Sur les nations étrangères,
Tu verses l'éclat de tes feux.
Tu parles, l'Europe tremblante
Au seul bruit de ta grande voix,
Se tait, muette d'épouvante,
En voyant pâlir tous ses rois.

Pour tes étendards, la victoire
Semble garder tous ses lauriers,
Et tous les fastes de l'histoire
Sont pleins des noms de tes guerriers,
Tu fais surgir avec ton glaive,
Qui voit s'enfuir l'aigle autrichien,
Un nouveau monde qui se lève
Sur les débris d'un monde ancien.

Dans les plaines de l'Italie
Chassant l'ennemi devant toi,
Aux yeux de la terre éblouie.
Tu viens encor dicter ta loi !
Tu déchires, dans ta puissance,
Tous ces vieux traités vermoulus,
Qu'autrefois la Sainte Alliance
Imposait aux peuples vaincus.

Comme l'astre qui sur le monde
Répand à grands flots ses rayons,
Ta pensée ardente féconde
L'univers comblé de tes dons.
Dans le malheur, c'est toi qu'implore
La voix des peuples opprimés,
Comme soupire après l'aurore
Le chantre des bois embaumés.

Sur les plages les plus lointaines
Tes marins vont porter ta loi ;
Déjà les tribus africaines
Devant ton nom tremblent d'effroi.
Ton drapeau, sur le fleuve Jaune,
En vengeant tes droits méconnus,
Verra bientôt trembler le trône
Du sectateur de Mencius.

Ainsi, toujours puissante et fière,
Tu t'avances comme un géant,
Et tous les grands cœurs de la terre
Bénissent ton nom bienfaisant.
Tu vas, sans craindre les années,
Rayonnant comme un saphir,
Vers les sublimes destinées
Que Dieu garde à ton avenir.

Dans ce siècle d'argent où l'impure matière
Domine en souveraine, où l'homme, sur la terre,
A tout ce qui fut grand semble avoir dit adieu ;
Où d'un temps héroïque on méprise l'histoire,
Où, toujours prosternés devant une bouilloire,
Les peuples vont criant : la Machine, c'est Dieu !

Dans ce siècle d'argent, où même le génie
Veud aussi pour de l'or sa puissance et sa vie,
N'est-ce pas qu'il est bon d'entendre dans les airs
Retentir, comme un chant d'une immense épopée,
Les accents du clairon et ces grands coups d'épée
Qui brillent à nos yeux ainsi que des éclairs ?

Guerriers des temps anciens, Paladins magnifiques,
Héros éblouissants des poèmes épiques.
Dont les récits charmaient nos rêves de quinze ans,
Quand la fièvre de l'or, comme un torrent, l'inonde,
Vous êtes revenus pour consoler le monde
En montrant à ses yeux vos exploits éclatants.

De ce foyer de foi, d'art et de poésie,
Qui sauvait autrefois l'autel et la patrie,
Et brillait comme un glaive au milieu du combat,
Deux rayons sont restés pour le bonheur de l'homme
Rayons que Dieu bénit et que l'univers nomme :
Le Prêtre et le Soldat !

***

QU'IL FAIT BON D'ETRE CANADIEN.

Composé par le Club Dramatique des Typographes.

O Canada ! douce patrie,
Toi, dont les flots du Saint-Laurent
Disent à la rive fleurie
Le nom sonore et bienfaisant,
En voyant ta grande nature,
Pour nous la source de tout bien,
Notre cœur doucement murmure :
Qu'il fait bon d'être Canadien !

La grande voix de nos montages
Qui vibre au milieu des sapins,
Et que l'écho de nos campagnes
Répète aux rivages lointains ;
La fleur de la verte prairie
Pareille à celles de l'Eden,
Tout chante à notre âme attendrie :
Qu'il fait bon d'être Canadien.

Quand,sur les tombeaux de nos pères,
La brise du soir, en passant,
De leurs vertus calmes et fières
Cueille le parfum odorant,
Elle répand, comme un dictame,
Les souvenirs du temps ancien,
Et chante, elle aussi, dans notre âme;
Qu'il fait bon d'être Canadien !

Là-bas, quand le tonnerre gronde
Sur les rives de nos aïeux,
Loin des orages du vieux monde,
Sur nos bords nous vivons heureux ;
Et quand nous voyons la tempête
Briser monarque et citoyens,
Avec bonheur chacun répète :
Qu'il fait bon d'être Canadien !

—

AU PUBLIC.

Pour nous, les enfants de la Presse,
Qui venons montrer à vos yeux,
La grandeur d'âme et la noblesse
D'un cœur fidèle et généreux,
De la beauté de notre rôle,
Nous croirons n'avoir omis rien,
Si vous dites cette parole :
Ils ont bien le cœur Canadien !

*
* *

LES MILLE ILES.

Si j'étais la douce hirondelle
Qui vole en chantant dans les airs,
Quand viendrait engourdir mon aile
Le vent glacé de nos hivers ;

Fuyant ces plages refroidies
Où la neige tombe à flocons,
Sur des rives plus attiédies
J'irais redire mes chansons.

J'irais au pays des Espagnes,
Là-bas où fleurit l'amandier,
Cueillir dans les vertes campagnes
La fleur rouge du grenadier.

J'irais, me posant sur le dôme,
Le dôme d'or de l'Alcazar,
Voir la perle du beau royaume
Où régnait le Calife Omar.

Cordoue et la vieille Castille,
Léon et ses Portes d'airain,
Et Séville dont la tour brille
Comme un rubis dans un écrin ;

L'Escurial immense et sombre
Comme un remords au fond du cœur,
Et l'Alhambra qui fait dans l'ombre
Etinceler son front vainqueur,

Me verraient sur ces douces rives,
Trouvant un bonheur sans pareil,
M'abreuver à leurs sources vives
De fleurs, de parfums, de soleil.

J'irais dans la fière Vénise,
La ville de Faliero,
Me plaçant sur la tête grise
Des vieux lions de San Marco,

Ecouter dans les sérénades,
La voix des amours infinis,
Se mêlant dans les mascarades
Aux rires des *fantoccinis*.

J'irais sur la rive sonore
Où le divin Tasso mourant,
Rêvant toujours d'Eléonore,
Fit entendre son dernier chant.

J'irais, ô plage de Sorrente !
Demander à tes doux échos,
Demander à ta vague errante
Le triste récit de ses maux.

Milan, dont le dôme splendide
Fait monter le regard au ciel,
Como, qui dans son lac limpide
Reflète un printemps éternel ;

Gênes, la cité de porphyre,
La ville aux palais radieux,
Où l'homme à chaque pas croit lire
L'histoire d'un peuple de dieux ;

O Florence, ingrate patrie
De Dante, le vieux Gibelin,
Toi qui brilles sur l'Ausonie
Comme l'étoile du matin ;

Rome, deux fois reine du monde,
Qui toujours tend les bras vers toi,
Rome, source sainte et féconde
De l'héroïsme et de la foi ;

Naples, toujours riante et belle,
Toi qui t'endors au double chant
Qui vient de ta mer immortelle
Et qui descend de ton volcan ;

Vous toutes, reines d'Italie,
Oui, vous me verriez sur vos bords,
Nageant dans des flots d'harmonie,
M'enivrer de vos doux accords.

Et dans mes courses vagabondes
Saluant les Enfants d'Allah,
J'irais me mirer dans les ondes,
Où se baigne Sétiniah.

J'irais à l'ombre des platanes,
Que bordent la fraîche oasis,
Voir passer les fières sultanes
Aux yeux noirs comme des houris.

Puis j'irais voir, quand la nuit sombre
Descend au ciel des Osmanlis,
Le doux vallon perdu dans l'ombre
Où dansent les blanches Péris.

Sur les bords enchantés du Gange
D'Allahabad jusqu'à Delhi,
J'irais voir tout ce monde étrange
Où soupire le bengali.

J'irais dans la jungle mouvante,
A l'heure où vers le Kailaça,
Monte la fumée odorante
Des parfums offerts à Siva.

J'irais dans Bénarès la Sainte
Quand vient le Pélerin Hindou
Franchir la redoutable enceinte
Du temple sacré de Vichnou.

J'irais mesurer la grande ombre
Que fait le vieux Sphynx de granit,
Et compter les îles sans nombre
Où l'ibis blanc pose son nid.

Oui, j'irais sur ces vieilles rives
De Pharaon, de Sésostris,
Suivre les ondes fugitives
Qui portaient la conque d'Isis.

Mais quand dans les flots de lumière,
Viendrait le printemps embaumé
Etendre, en chantant, sur la terre
Son manteau vert et parfumé,

Avec les chansons printanières,
Avec le soleil matinal,
Avec les fraîches primevères
Je reviendrais au ciel natal.

Quand Eve à l'arbre de la vie
De sa main eut cueilli la mort,
Sur la terre à jamais flétrie
On vit paraître le remord.

Puis Adam s'en fut sur la terre,
Qui déjà pleurait avec lui,
S'abreuver à la source amère
Où nous allons boire aujourd'hui.

Et les Archanges sur leurs ailes,
Prenant l'Eden silencieux,
Au haut des sphères éternelles
Le déposèrent dans les cieux ;

Mais, en s'élançant dans l'espace,
Ils laissèrent sur leur chemin
Tomber, pour indiquer leur trace,
Quelques fleurs du jardin divin.

Et ces fleurs aux couleurs mobiles,
Tombant dans le fleuve géant,
Firent éclore les Mille-Iles,
Ce paradis du Saint-Laurent.

Au retour de mon long voyage,
Saluant le ciel Canadien,
Je viendrais là, dans le feuillage,
Batir mon nid aérien.

La douce voix de la patrie
Chantant au milieu des sapins,
Bercerait mon âme attendrie
Au bruit de ses accords divins.

J'écouterais, quand du rivage
Mille voix s'élèvent en chœur,
Ce que la fleur dit au nuage,
Ce que le flot dit à la fleur,

Ce que dit la rose embaumée,
Quand, aux premiers rayons du jour,
La brise fraîche et parfumée,
Vient tout bas lui parler d'amour.

Mille Iles, collier magnifique
De diamant et de saphir,
Qu'eût préféré le monde antique
A l'or le plus brillant d'Ophir ;

O belle et sublime couronne
Que pose sur son large front
Le Saint-Laurent, quand sur le trône
Que ses lacs immenses lui font,

Il vient, en montrant à la terre
Son arc-en-ciel éblouissant,
Faire retentir le tonnerre
Du Niagara bondissant.

Mille Iles ! riante merveille,
Oasis sur les flots dormant,
Que l'on prendrait pour la corbeille
Qu'apporte la main d'un amant.

Dans vos pittoresques asiles,
Trouvant la paix et le bonheur,
Je coulerais des jours tranquilles
En chantant au fond de mon cœur :

Ni l'orgueilleuse Andalousie,
Ni les rivages de Cadix,
Ni le royaume de Murcie
Étincelant comme un rubis ;

Ni cette rive poétique
Où brillent Florence et Milan,
Ni Rome et sa splendeur antique,
Ni Naples avec son volcan ;

Ni cette mer enchanteresse
Où Stamboul élève ses tours :
Ni ces vallons pleins de tristesse
Où passent des fiers Giaours ;

Ni l'Inde et sa riche nature
Où resplendit Para-Brahma,
Ni ces océans de verdure
Que célébrait Kalidasa ;

Ni la terre des pyramides,
Ni tous les trésors de Memphis,
Ni le Nil et ses flots rapides
Où vient se mirer Osiris,

Ne sauraient jamais me redire
Ce que me disent vos échos,
Ce que soupire cette lyre
Qui chante au milieu des roseaux.

O patrie ! ô rive natale
Pleine d'harmonieuses voix !
Chants étranges que la rafale
Nous apporte du fond des bois

O souvenirs de la jeunesse,
Frais comme un rayon du printemps!
O fleuve, témoin de l'ivresse
De nos jeunes cœurs de vingt ans !

O vieilles forêts ondoyantes
Teintes du sang de nos aïeux !
O lacs ! ô plaines odorantes
Dont le parfum s'élève aux cieux !

Bords, où les tombeaux de nos pères
Nous racontent le temps ancien,
Vous seuls possédez ces voix chères
Qui font battre un cœur canadien !

CASTELFIDARDO.

Prenant pour Dieu l'argent, et pour guide le doute,
Des antiques vertus abandonnant la route
En foulant à leurs pieds les droits les plus sacrés,
Quand les peuples,courbés sous le vent de leurs crimes,
S'arrêtent frémissants au bord des noirs abîmes
Et jettent vers le ciel leurs regards effarés,

Alors, pour ranimer la vertu qui chancelle,
De grands cœurs, dévorés de la flamme éternelle
Qui donnait aux martyrs les ardeurs de son feu,
Pour l'honneur et le droit sacrifiant leur vie,
Montrent qu'il est encore, à la terre éblouie,
Ici-bas, des héros, et dans le ciel, un Dieu.

Dans les sombres forêts de la vieille Armorique,
Au milieu des dolmens du monde druidique,
Avez-vous vu briller le vieux glaive breton ?
Avez-vous entendu l'héroïque Vendée,
Terre par les martyrs tant de fois fécondée,
A l'appel de ses fils bondir comme un lion ?

Triste comme Israël exilé de Solyme,
Quand Rome a fait entendre une plainte sublime,
A ces récits navrants dont leur âme s'émeut,
Ces enfants des Croisés, comme autrefois leurs pères
Allant des Sarrazins braver les cimeterres,
Prennent leur forte épée en criant : Dieu le veut !

La trompette a sonné l'heure de la bataille.
Au bruit des lourds canons vomissant la mitraille ;
Comme ces paladins que célébrait Tasso,
Ils font étinceler leur glaive formidable,
Et pendant tout un jour leur ardeur indomptable
A fait trembler le sol de Castelfidardo.

Enveloppant leur mort dans un linceul de gloire,
Ils tombent en léguant leurs grands noms à l'histoire,
Comme tombait Roland aux champs Roncevaux.
La victoire, en pleurant, délaisse leurs bannières ;
Car la gloire, fidèle à ces âmes guerrières,
Refuse de la suivre et garde leurs tombeaux !

Pimodan ! ô héros digne d'une épopée !
Homme des temps anciens, dont la puissante épée
Pour ceux que l'on opprime a toujours combattu ;
Toi, que Rome païenne eût mis au Capitole,
Les siècles salûront l'immortelle auréole,
Qui couronne ton front, ô glorieux vaincu !

Fille des chevaliers, ô vieille et forte race,
Comme aux jours de Bayard, sans reproche et sans
Tu gardes fièrement le drapeau de l'honneur, [peur,
Sans craindre les clameurs de la foule qui passe.

Dans cette sombre nuit qui pèse sur nos têtes,
Toi seule a retrouvé l'éclat des anciens jours ;
Dans les cieux assombris ton nom brille toujours,
Aussi grand, aussi pur qu'au temps de tes conquêtes.

Tu n'as pas oublié les leçons immortelles
Que te donnaient les preux aux grands jours des com-
Ni les saintes vertus qui marchaient sur leurs pas,[bats.
Belles comme la gloire, et comme elle éternelles.

Non, tu n'as pas appris ces funestes doctrines.
Qui faussent les esprits et flétrissent le cœur,
Et qui sèment partout le doute et la douleur
Pour moissonner la mort au milieu des ruines.

Ah ! qu'il nous soit permis de chanter votre gloire,
O vous, dont les aïeux, en répandant leur sang
Pour le nom de la France aux bords duSaint-Laurent,
Ont fait les plus grands jours de notre jeune histoire.

Car ce vieux drapeau blanc, aux splendeurs séculaires,
Qui vit tant de combats et brava tant de feux,
A gardé, confondu dans ses plis glorieux,
Le sang de vos aïeux et celui de nos pères.

Ces enfants des Normands et ces fils des Bretons,
Que la France a laissés aux rives canadiennes,
En chantant les grandeurs de leurs luttes anciennes,
Diront avec orgueil vos exploits et vos noms.

O dix-neuvième siècle, époque de merveilles !
Ton génie a créé des forces sans pareilles ;
Tu prends la foudre au ciel et la tiens dans ta main ,
Prompte comme l'éclair, la vapeur condensée,
Emporte dans ses bras une foule pressée,
Et détruit pour jamais les longueurs du chemin.

La matière, ton Dieu, t'a donné sa puissance,
Les trésors de son sein et toute sa science ;
Les éléments vaincus s'inclinent devant toi ;
Tes marins ont sondé la mer et ses abîmes,
Sous tes poids dévorants les monts n'ont plus de cimes,
Et, glorieux, tu dis : l'avenir est à moi.

Eh bien ! dans l'avenir, ce qui fera ta gloire
Ce n'est pas ce progrès que l'on a peine à croire,
Ni tes chemins de fer, ni leurs réseaux de feu ;
Ce sera la légende, immortelle et bénie,
De ces cœurs pleins de foi qui donnèrent leur vie
Pour le droit et pour Dieu.

Dans vos asiles solitaires,
Vous qui priez, vous qui pleurez,
Offrant l'encens de vos prières,
A l'ombre des parvis sacrés,
Consolez-vous, bientôt le monde
Qui vient [illegible] ces héros,
Reverra [illegible] profonde
Resplendi[illegible] flambeaux.

Foyer de force et de science,
O vieille et sainte papauté,
Qui brille comme un phare immense
De gloire et d'immortalité ;
Malgré les fureurs de la haine,
Malgré les peuples ameutés,
Toujours ta majesté sereine
Domine les flots irrités.

Bien souvent les rois en délire
Frappant la main qui les bénit,
Ont voulu briser ton empire
Plus solide que le granit.
Ils s'écriaient dans leur démence :
Renversons ce faible vieillard
Qui n'a, contre notre puissance,
Que sa faiblesse pour rempart.

Mais rendus au pied de ce trône
Qui brille d'un éclat divin,
Quand ils eurent sur ta couronne
Porté leur sacrilége main,
Ces fiers souverains de la terre
Eperdus, s'arrêtèrent là :
Derrière la chaire de Pierre
Ils venaient de voir Jéhova.

Et quand le vieux monde en ruines
Sombrait dans les gouffres ouverts,
Debout sur les saintes collines
Ta voix bénissait l'univers.
Et dans cette nuit sans aurore
Que feront les soleils mourants,
Seule tu resteras encore
Pour fermer les portes du Temps.

LE CHANT DES VOYAGEURS.

A nous les bois et leurs mystères,
Qui pour nous n'ont plus de secrets,
A nous le fleuve aux ondes claires
Où se reflète la forêt ;
A nous l'existence sauvage
Pleine d'attraits et de douleurs,
A nous les sapins dont l'ombrage
Nous rafraîchit dans nos labeurs.
 Dans la forêt et sur la cage
 Nous sommes trente voyageurs.

Bravant la foudre et les tempêtes
Avec leur aspect solennel,
Qu'ils sont beaux ces pins dont les têtes
Semblent les colonnes du ciel ;
Lorsque privés de leur feuillage
Ils tombent sous nos coups vainqueurs,
On dirait que dans le nuage
L'esprit des bois verse des pleurs.
 Dans la forêt et sur la cage
 Nous sommes trente voyageurs.

Quand la nuit de ses voiles sombres
Couvre nos cabanes de bois,
Nous regardons passer les ombres
Des Algonquins, des Iroquois.

Ils viennent ces rois d'un autre âge,
Conter leurs antiques grandeurs
A ces vieux chênes que l'orage
N'a pu briser dans ses fureurs.
        Dans la forêt et sur la cage
        Nous sommes trente voyageurs.

Puis sur la cage qui s'avance
Avec les flots du Saint-Laurent,
Nous rappelons de notre enfance
Le souvenir doux et charmant.
La blonde laissée au village,
Nos mères et nos jeunes sœurs
Qui nous attendent au rivage,
Tour à tour font battre nos cœurs.
        Dans la forêt et sur la cage
        Nous sommes trente voyageurs.

Quand viendra la triste vieillesse
Affaiblir nos bras et nos voix,
Nous conterons à la jeunesse
Nos aventures d'autrefois.
Quand enfin pour ce grand voyage,
Où tous les hommes sont rameurs,
La mort viendra nous crier " nage,"
Nous dirons bravant ses terreurs :
        Dans la forêt et sur la cage
        Nous étions trente voyageurs.

OCTAVE CRÉMAZIE.

CHAUVEAU

DONNACONA.

1861.

I

Stadaconé dormait sur son fier promontoire ;
Ormes et pins, forêt silencieuse et noire,
        Protégeaient son sommeil.
Le roi Donnacona dans son palais d'écorce
Attendait, méditant sur sa gloire et sa force,
        Le retour du soleil.

La guerre avait cessé d'affliger ses domaines ;
Il venait de soumettre à ses lois souveraines
        Douze errantes tribus.
Ses sujets poursuivaient en paix, dans les savanes,
Le lièvre ou la perdrix ; autour de leurs cabanes
        Les ours ne rôdaient plus.

Cependant il avait la menace à la bouche.
Il se tournait fiévreux sur sa brûlante couche
        Le roi Donnacona !
Dans un demi-sommeil, péniblement écloses,
Voici, toute la nuit, les fastidiques choses,
        Que le vieux roi parla :

II

« Que veut-il l'étranger à la barbe touffue ?
Quels esprits ont guidé cette race velue
En deçà du grand lac ?
Pour le savoir, hélas ! dans leurs fureurs divines,
Nos jongleurs ont brûlé toutes les médecines
Que renfermait leur sac !

« Cudoagny se tait : les âmes des ancêtres
Ne parlent plus la nuit ; car nos bois ont pour maîtres
Les dieux de l'étranger ;
Chaque jour verra-t-il s'augmenter leur puissance ?
J'aurais pu cependant, avec plus de vaillance,
Conjurer ce danger.

« J'aurais pu repousser, loin, bien loin du rivage
Le chef et son escorte, et châtier l'outrage
Par leur audace offert,
Mais de Cahir-coubat ils ont toute la grève,
Et déjà l'on y voit un poteau qui s'élève,
D'étranges fleurs couvert.

Ils ont dû tressaillir dans la forêt sacrée
Les os de nos aïeux ! Ma poussière exécrée
N'y reposera pas.
Les fils de nos enfants, bien loin d'ici peut-être,
Dispersés, malheureux, maudiront un roi traitre,
Qu'on nommera tout bas.

" Taiguragny l'a dit : l'étranger est perfide,
Ses présents sont trompeurs, et la main est avide
Qui nous donne aujourd'hui :
Elle prendra demain mille fois davantage,
Mon peuple n'aura plus, bientôt, sur ce rivage,
Une forêt à lui.

" Taiguragny l'a dit : de ses riches demeures,
Où, dans les voluptés, il voit couler ses heures,
Leur roi n'est pas content.
Il lui faudrait encore et mes bosquets d'érables,
Et l'or qu'il veut trouver caché parmi les sables
De mon fleuve géant.

" Jeunes gens, levez-vous et déterrez la hache,
La hache des combats ! Que nulle peur n'arrache
A vos cœurs un soupir !
Comme un troupeau d'élans ou de chevreuils timides,
Tous ces fiers étrangers, sous vos flèches rapides,
Vous les verrez courir.

" Mais inutile espoir ! Leur magie est plus forte,
Et son pouvoir partout sur le nôtre l'emporte ;
Leur Dieu, c'est un Dieu fort !
Quand il fut homme, un jour, dans un bien long sup-
De ceux dont il venait expier la malice [plice,
Ce Dieu reçut la mort.

" Domagaya l'a dit : les tribus de l'aurore
Ni celles du couchant, plus savantes encore,
N'ont jamais inventé
De tourments plus cruels ; mais, chef plein de vaillance,
Le Dieu des étrangers a souffert en silence,
Puis au ciel est monté."

III.

Ainsi parlait le roi dans son âme ingénue ;
Et lui-même bientôt sur la flotte inconnue,
Il partait entraîné,
Ses femmes, ses sujets hurlèrent sur la rive,
Criant Agouhanna ! De leur clamenr plaintive
Cartier fut étonné.

Et prenant en pitié leur bruyante infortune,
Le marin leur promit qu'à la douzième lune
Ils reverraient leur roi.
Des colliers d'ésurgni scellèrent la promesse,
Cartier les accepta ; puis ils firent liesse,
Car il jura sa foi.

Douze lunes et vingt, et bien plus se passèrent,
Cinq hivers, cinq étés lentement s'écoulèrent ;
Le chef ne revint pas.
L'étranger, de retour au sein de la bourgade,
Du roi que chérissait la naïve peuplade,
Raconta le trépas.

IV.

Vieille Stadaconé ! sur ton fier promontoire,
Il n'est plus de forêt silencieuse et noire ;
Le fer a tout détruit.
Mais sur les hauts clochers, sur les blanches murailles,
Sur le roc escarpé, témoin de cent batailles,
Plane une Ombre la nuit.

Elle vient de bien loin, d'un vieux château de France,
A moitié démoli, grand par la souvenance
Du roi François premier.
Elle crut au Dieu fort qui souffrit en silence,
Au grand chef dont le cœur fut percé d'une lance,
Elle crut au guerrier !

Donnacona ramène au pays des ancêtres
Domagaya lassé de servir d'autres maîtres,
Aussi Taiguragni.
Les vieux chefs tout parés laissent leur sépulture,
On entend cliqueter partout comme une armure,
Les colliers d'ésurgni.

Puis ce sont dans les airs mille clameurs joyeuses.
Des voix chantent en chœur sur nos rives heureuses,
Comme un long hosanna.
Et l'on voit voltiger des spectres diaphanes,
Et l'écho sur les monts, dans les bois, les savanes,
Répète : Agouhanna !

*
* *

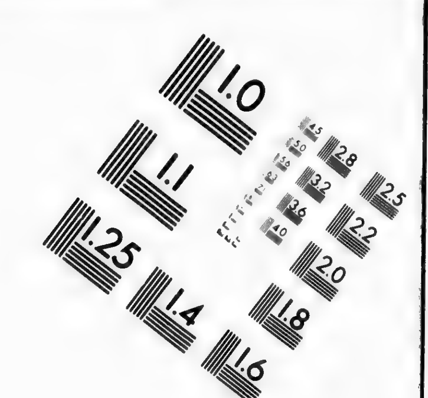
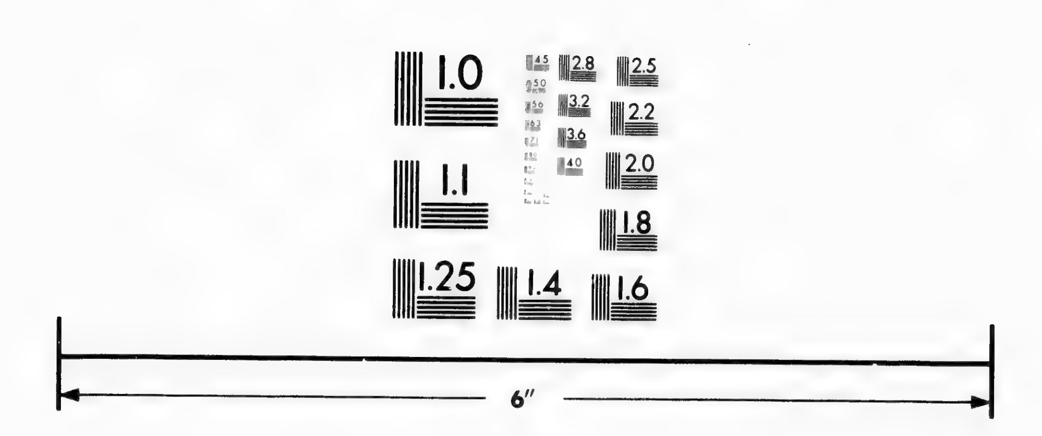


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



EPITRE A M. A. DE PUIBUSQUE.

Vous demandez un mot, un mot qui vous rappelle,
Dans votre vieux Paris, notre France nouvelle,
Qui vous fasse rêver, dans l'ardente cité,
Au paisible bonheur de notre obscurité,
Qui vous redise enfin, le nom de notre ville,
Ses héros oubliés, Frontenac, Iberville,
Juchereau, de Lévis, Bourlamarque, Vaudreuil,
Ses murs qui de vos lys portent encor le deuil,
Et les plaines où Wolfe et l'imprudent Montcalme,
Se disputaient de Mars, l'insaisissable palme.

A ce pieux désir d'un voyageur français,
Je dois me rendre et faire, avec ou sans succès,
A ma muse infidèle une vive supplique.
Les soins fastidieux de la chose publique,
Les vieux livres jaunis, les ennuyeux papiers,
Les clameurs du palais, les clients, les huissiers,
Ont chassé loin de moi cette vierge craintive
Dont l'inspiration n'est que rare et furtive.

Que j'aime votre sort et le préfère au mien !
Vous suivez votre goût, vous ne gênez en rien
Vos penchants favoris, l'étude et les voyages.
Votre vie est le fleuve aux fertiles rivages,
Qui parcourt à sa guise un pays enchanteur,
Reçoit maint tributaire en roi triomphateur,
Et semble avoir lui-même improvisé sa course.
La mienne est le ruisseau détourné, dès sa source,
De ses bords tout couverts de gazons, de roseaux,
Encaissé sans pitié dans d'ignobles dalleaux,
Et forcé d'accomplir un destin prosaïque.

Vous avez parcouru toute notre Amerique,
Visité tour à tour tous ses climats divers,
De la riche Cuba, la merveille des mers,
Au Canada glacé, Thulé du nouveau monde ;
Le vieux Meschacébé vous a vu sur son onde ;
Du noble Saint-Laurent vous avez admiré,
Le cours majestueux, le cristal azuré.

Vous avez vu français, anglais yankis, créoles,
Ici nos Algonquins, là bas les Séminoles,
Vous pouvez comparer l'ancien monde au nouveau !
Eh bien ! qu'en pensez-vous ? Tout est-il aussi beau,
Au pays de Franklin, qu'on vous l'a dit en France ?
New-York a-t-il ou non trompé votre espérance ?
Nos fabuleux voisins vous ont-ils étonné ?
Voyez- quelque borne à leur prospérité ?
Du Nord avec le Sud, l'éternelle querelle,
Quels malheurs selon vous en germe couve-t-elle ?
Leurs conquêtes sans fin sur d'antiques forêts,
La nature chassée au loin par le progrès,
Leurs *railways,* leurs canaux, leur incroyable audace,
Voyez-vous tout cela sous une même face ?
Admirez-vous beaucoup leur *guess* républicain ?
Et comment aimez-vous leur *Sabbath* puritain ?
Etendront-ils bientôt de l'un à l'autre pôle
Leur drapeau constellé ? Fils de la vieille Gaule,
Quel sort annoncez-vous aux enfants exilés
De la mère commune ? Irons-nous, dépouillés
Des mœurs de nos aïeux, comme une indigne race,
Disparaître sans même avoir laissé de trace ?
De quel côté nous vient le plus grave danger,
De notre propre sol ou du sol étranger ?

Mais à ces questions, il faudrait un volume,
Aussi je compte bien que votre habile plume,
Au retour du voyage en écrira plus d'un.
Parmi vos Parisiens, il n'est pas très commun,
De trouver un auteur, qui revient de la Chine,
Ou bien du Canada...... c'est tout un j'imagine!
Sur nous, vous le savez, on a dit de tout temps,
Les rêves les plus fous, les plus gros contresens,
De nous défigurer, il faudra qu'on s'arrête.
Lorsque vous ferez voir au savant Philarète
Qu'il a trop ménagé l'insolent Warburton,
Dont les pointes parfois sont d'assez mauvais ton,
Qu'un critique pourrait sans trop se compromettre,
Etudier la carte afin de ne pas mettre,
Dans les Etats-Unis Bytown ni Toronto,
Que Montréal n'est pas voisin de Tampico,
De New-York à Boston que les *Indiens* sont rares,
(Ici même nos bois s'en montrent très avares)
Que la terre du Sud n'eut jamais l'Yucatan,
Pour son extrémité, car c'est de Magellan,
Le détroit qu'il faut dire. Avec ces variantes,
Les critiques seront bien moins hilariantes.

A vos amis, surtout, dites bien
Qu'on n'est point tatoué pour être Canadien,
Que le dernier Huron est vivant à Lorette, (1)
Qu'il a peint son portrait et que chacun l'achète,

(1) Notre habile artiste, M. Plamondon, a peint un excellent portrait de Vincent Ta-ri-o-lin, le dernier Huron pur sang du village de Lorette. Ce fut ce portrait qui inspira à M. Garneau sa belle poésie, "Le dernier Huron" Ta-ri-o-lin s'est fait enseigner la peinture et a fait lui-même quantité de copies de son portrait qu'il a vendues aux étrangers.

Que nous serons ici bientôt un million
De français oubliés sous la main d'Albion,
Que l'on parle à Québec un assez bon langage
Semblable en bien des points au français d'un autre âge,
Que tout français, chez nous, est à peu près chez lui,
(A moins que du théâtre il n'éprouve l'ennui)
Que de revoir *nos gens*, on se fait grande fête,
Aujourd'hui comme au jour qui suivit la Conquête,
Que pour vous plaire usant tous ses talents divers,
Chacun fait ce qu'il peut... même de mauvais vers !

P. J. O. CHAUVEAU.

***

FRECHETTE

DECOUVERTE DU MISSISSIPI.

I

Le grand fleuve dormait couché dans la savane.
Dans les lointains brumeux passaient en caravane
De farouches troupeaux d'élans et de bisons.
Drapé dans les rayons de l'aube matinale,
Le désert déployait sa splendeur virginale
Sur d'insondables horizons.

Juin brillait. Sur les eaux, dans l'herbe des pelouses,
Sur les sommets, au fond des profondeurs jalouses,
L'Eté fécond chantait ses sauvages amours.
Du Sud à l'Aquilon, du Couchant à l'Aurore,
Toute l'immensité semblait garder encore
La majesté des premiers jours.

Travail mystérieux ! Les rochers aux fronts chauves,
Les pampas, les bayous, les bois, les antres fauves,
Tout semblait tressaillir sous un souffle effréné ;
On sentait palpiter les solitudes mornes,
Comme au jour où vibra, dans l'espace sans bornes,
L'hymne du monde nouveau-né.

L'inconnu trônait là dans sa grandeur première.
Splendide, et tacheté d'ombres et de lumière,
Comme un reptile immense au soleil engourdi,
Le vieux Meschacébé, vierge encor de servage,
Dépliait ses anneaux de rivage en rivage
Jusques aux golfes du Midi.

Echarpe de Titan sur le globe enroulée,
Le grand fleuve épanchait sa nappe immaculée
Des régions de l'Ourse aux plages d'Orion,
Baignant la steppe aride et les bosquets d'orange,
Et mariant ainsi, dans un hymen étrange,
L'Equateur au Septentrion.

Fier de sa liberté, fier de ses flots sans nombre,
Fier du grand pin touffu qui lui verse son ombre,
Le Roi-des-Eaux n'avait encore, en aucun lieu
Où l'avait promené sa course vagabonde,
Déposé le tribut de sa vague profonde,
Que devant le soleil et Dieu !......

***

II

Jolliet ! Jolliet ! quel spectacle féérique
Dut frapper ton regard, quand ta nef historique
Bondit sur les flots d'or du grand fleuve inconnu !
Quel sourire d'orgueil dut effleurer ta lèvre !
Quel éclair triomphant, à cet instant de fièvre,
Dut resplendir sur ton front nu !

Le voyez-vous, là-bas, debout comme un prophète,
Le regard rayonnant d'audace satisfaite,
La main tendue au loin vers l'Occident bronzé,
Prendre possession de ce domaine immense,
Au nom du Dieu vivant, au nom du roi de France,
Et du monde civilisé !

Puis, bercé par la houle, et bercé par ses rêves,
L'oreille ouverte aux bruits harmonieux des grèves,
Humant l'âcre parfum des grands bois odorants,
Rasant les îlots verts et les dunes d'opale,
De méandre en méandre, au fil de l'onde pâle,
Suivre le cours des flots errants !

A son aspect, du sein des flottantes ramures
Montait comme un concert de chants et de murmures ;
Des vols d'oiseaux marins s'élevaient des roseaux,
Et, pour montrer la route à la pirogue frêle,
S'enfuyaient en avant, traînant leur ombre grêle
Dans le pli lumineux des eaux.

Et, pendant qu'il allait voguant à la dérive,
L'on aurait dit qu'au loin les arbres de la rive,
En arceaux parfumés penchés sur son chemin,
Saluaient le héros dont l'énergique audace
Venait d'inscrire encor le nom de notre race
Aux fastes de l'esprit humain !

III

O grand Meschacébé !—voyageur taciturne,
Bien des fois, au rayon de l'étoile nocturne,
Sur tes bords endormis je suis venu m'asseoir ;
Et là, seul et rêveur, perdu sous les grands ormes,
J'ai souvent, du regard, suivi d'étranges formes
Glissant daus les brumes du soir.

Tantôt je croyais voir, sous les vertes arcades,
Du fatal De Soto passer les cavalcades,
En jetant au désert un défi solennel !
Tantôt c'était Marquette errant dans la prairie,
Impatient d'offrir un monde à sa patrie
Et des âmes à l'Eternel,

Parfois, sous les taillis, ma prunelle trompée
Croyait voir de La Salle étinceler l'épée ;
Et parfois, groupe informe allant je ne sais où,
Devant une humble croix,—ô puissance magique !—
De farouches guerriers à l'œil sombre et tragique
Passer en pliant le genou !

Et puis, berçant mon âme aux rêves des poètes,
J'entrevoyais aussi de blanches silhouettes,
Doux fantômes flottant dans le vague des nuits,
Atala, Gabriel, Chactas, Evangeline,
Et l'ombre de René, debout sur la colline,
Pleurant ses immortels ennuis.

Et j'endormais ainsi mes souvenirs moroses......
Mais de ces visions poétiques et roses
Celle qui plus souvent venait frapper mon œil,
C'était, passant au loin dans un reflet de gloire,
Ce hardi pionnier dont notre jeune histoire
Redit le nom avec orgueil.

IV

Jolliet ! Jolliet ! deux siècles de conquêtes,
Deux siècles sans rivaux ont passé sur nos têtes,
Depuis l'heure sublime où, de ta propre main,
Tu jetas d'un seul trait sur la carte du monde
Ces vastes régions, zone immense et féconde,
Futur grenier du genre humain !

Deux siècles sont passés depuis que ton génie
Nous fraya le chemin de la terre bénie
Que Dieu fit avec tant de prodigalité
Qu'elle garde toujours dans les plis de sa robe,
Pour les déshérités de tous les coins du globe,
Du pain avec la liberté !

Oui, deux siècles ont fui. La solitude vierge
N'est plus là ! Du progrès le flot montant submerge
Les vestiges derniers d'un passé qui finit.
Où le désert dormait grandit la métropole ;
Et le fleuve asservi courbe sa large épaule
Sous l'arche aux piliers de granit !

Plus de forêts sans fin : la vapeur les sillonne !
L'astre des jours nouveaux sur tous les points rayonne ;
L'enfant de la nature est évangélisé ;
Le soc du laboureur fertilise la plaine ;
Et le surplus doré de sa gerbe trop pleine
Nourrit le vieux monde épuisé !

* * *

V

Des plus purs dévoûments merveilleuse semence !
Qui de vous eût jamais rêvé cette œuvre immense,
O Jolliet et vous apôtres ingénus,
Humbles soldats de Dieu,sans reproche et sans crainte,
Qui portiez le flambeau de la vérité sainte
Dans ces parages inconnus ?

Des volontés du ciel exécuteurs dociles,
Vous fûtes les jalons qui rendent plus faciles
Les durs sentiers où doit marcher l'humanité...
Gloire à vous tous ! du Temps franchissant les abîmes
Vos noms environnes d'auréoles sublimes,
Iront à l'immortalité !

Et toi, de ces héros généreuse patrie,
Sol canadien, que j'aime avec idolâtrie,—
Dans l'accomplissement de tous ces grands travaux,
Quand je pèse la part que le ciel t'a donnée,—
Les yeux sur l'avenir, terre prédestinée,
J'ai foi dans tes destins nouveaux !

***

LE MISSISSIPI.

A M. ALPHONSE LEDUC

Mon bon ami et compagnon de voyage.

Salut ! Père-des-Eaux, fécond Meschacébé,
Fleuve immense qui tiens tout un monde englobé
Dans tes méandres gigantesques !
Toi dont les flots sans fin, rapides ou dormants,
A des bords tout peuplés de souvenirs charmants
Chantent cent poëmes dantesques !

Comme l'antique Hercule, ô colosse indompté,
Tu t'en vas promenant ta fière majesté
De l'Equinoxe jusqu'à l'Ourse ;
Et ton onde répète aux tièdes océans
L'épithalame étrange et les concerts géants
Des glaciers où tu prends ta source.

Tu connais tous les cieux, parcours tous les climats.
La pirogue indienne et le pesant trois mâts
Te parlent de toutes les zones.
L'aigle ami des hivers, le pélican frileux
Le sombre pin du Nord, et le coton moelleux
Se mirent dans tes vagues jaunes.

Vois ! tandis qu'à tes pieds, sur ton cours attiédi,
L'oranger qui se berce aux brises du midi,
Verse ses parfums et son ombre,
A ton front les sapins, accroupis à fleur d'eau,
Te tressent, blancs de givre, un éternel bandeau
De leurs arabesques sans nombre.

Là, sur tes bords glacés où mugit l'aquilon,
Les chasseurs vont traquant l'ours du Septentrion
De leurs flèches et de leurs piques ;
Ici, dans les détours où dorment tes remous,
Les noirs alligators foulant tes sables mous,
Bâillent au soleil des tropiques.

Et puis, ô fleuve ! il semble, indécises rumeurs,
Que la voix du passé chante dans tes clameurs
Quand ton flot se frange d'écume ;
Et qu'au fond des grands bois sur la rive penchés,
On entrevoit, la nuit, l'ombre des vieux Natchez
Errer vaguement dans la brume.

O Chactas ! Atala ! c'est vous qui revenez,
A l'abri des vieux troncs par l'orage inclinés,
Voir passer les eaux murmurantes ;
Et toi, chantre immortel qui fis leurs noms si beaux,
Quittes-tu quelquefois la poudre des tombeaux,
Pour suivre leurs formes errantes ?

Oui, fantômes aimés, vous y venez souvent ;
Et voilà ce qui fait que, dans la voix du vent,
Soit qu'elle brame dans les landes,
Ou ronfle sur ta berge, ô vieux Meschacébé !
Le passant croit ouïr, quand le soir est tombé,
De mystérieuses légendes !

Beau fleuve ! emporte-moi dans ta course sans frein,
Souffle-moi tes senteurs, chante-moi ton refrain,
Endors-moi sur ta large lame ;
Que tes rayons dorés baignent mon front pâli !
Nouveau René, vers toi je viens chercher l'oubli :
Verse-moi ton amer dictame !

ALLELUIA.

I

Satan vient de s'enfuir au fond des noirs abîmes ;
L'immense sacrifice est enfin achevé :
Le monde a consommé le plus grand de ses crimes...
Et le monde est sauvé !

Une hymne a retenti sous les sacrés portiques,
Et les échos du ciel ont redit les cantiques
Que les anges chantaient sur leurs lyres de feu.
Des brûlants séraphins les augustes phalanges,
Les chœurs éblouissants des sublimes archanges
Entonnent l'hozanna de Dieu !

Hozanna ! hozanna ! du couchant à l'aurore !
De tous les jours créés ce jour est le plus beau !
Celui que l'homme immole et que le ciel adore
Est sorti du tombeau !

L'univers tout entier frissonnait d'épouvante :
Le Christ était mourant. Dans sa rage sanglante,
De vinaigre et de fiel un monstre l'abreuva.
Mais deux soleils à peine ont passé sur sa tombe,
Et l'Homme-Dieu s'élance, ainsi qu'une colombe,
Vers le trône de Jéhova.

Rugissant de courroux dans sa demeure immonde,
L'orgueilleux Lucifer a frémi de terreur ;
Et la mort, jusqu'ici la maîtresse du monde
A trouvé son vainqueur !

....

II

Pendant que de la nuit les profondes ténèbres
Couvraient le Golgotha de leurs voiles funèbres,
Une immense clarté dans les ombres a lui !
Le Christ sort du tombeau tout rayonnant de gloire ;
Tremblants, épouvantés, les gardes du prétoire
Tombent foudroyés devant lui !

Il vit ! Et du tombeau secouant la poussière,
Il apparaît ainsi qu'un astre radieux ;
Et soudain, dans des flots d'éclatante lumière,
On voit s'ouvrir les cieux !

Alors ! trois escadrons des célestes armées,
Ouvrant et secouant leurs ailes enflammées,
Au devant du Sauveur dirigent leur essor ;
Et les blonds chérubins aux vêtements de neige
D'un vol harmonieux précèdent le cortége,
Portés sur leurs six ailes d'or.

Enfin, le front caché sous leurs ailes brûlantes,
Ils adorent le fils du Monarque éternel ;
Et, sur ses pas divins, leurs cohortes brillantes
Remontent vers le ciel !

Comme ces globes d'or qui de leur blanche reine
Suivent pendant la nuit la course aérienne,
Tous ces princes d'en haut suivent le Roi des rois.
Dans l'espace semé de roses immortelles
Ils chantent ; et soudain les harpes éternelles
Ont frémi d'amour sous leurs doigts.

. . . .

III

Tressaillez d'allégresse, ô peuples de la terre !
Chantez avec l'aurore un sublime hozanna
Car Dieu vient d'opposer le pardon du Calvaire
Aux foudres du Sina !

Sion ! ferme à jamais tes augustes portiques ;
N'éveille plus l'écho de leurs lambris dorés ;
Plus d'agneaux égorgés dans tes parvis antiques,
Sur tes autels sacrés !

Sur tes trépieds éteints plus de flammes flottantes ;
De tes lourds encensoirs le nuage s'endort ;
Plus de fêtes la nuit aux lueurs éclatantes
De tes sept lampes d'or !

Ne verse plus à flots le nard et le dictame !
N'embaume plus les airs du parfum le plus pur !
Ne brûle plus l'encens, la myrrhe et le cinname
Dans tes urnes d'azur !

Suspendez vos accords, ô bardes de Solyme :
Les harpes d'Israël ont horreur de vos mains
Qui viennent d'immoler l'éternelle victime,
Le sauveur des humains !

Malheur à toi, Sion ! malheur aux déicides !
Bientôt tes ennemis cerneront tes remparts ;
Sur toi des légions de soldats intrépides
Fondront de toutes parts.

A son banquet ton Dieu t'appela la première ;
Mais, ingrate Sion, tu fus sourde à sa voix ;
Et voilà que son bras a réduit en poussière
Le sceptre de tes rois.

Il a lancé sur toi ses foudres vengeresses
Ton temple, tes autels sont détruits pour toujours ;
Il a frappé du pied tes hautes forteresses,
Tes orgueilleuses tours !

Quitte, Galiléen, ta retraite profonde ;
Va prêcher l'Eternel et ses nouvelles lois ;
Humble et pauvre pêcheur, va conquérir le monde :
Ton arme, c'est la croix !

Et vous qu'à son banquet le Tout-Puissant convie,
O race des Gentils ! ô fortunés mortels !
A celui dont la mort vous a donné la vie
Elevez des autels !

Tressaillez d'allégresse, ô peuples de la terre !
Chantez avec le ciel un sublime hozanna ;
Car Dieu vient d'opposer le pardon du Calvaire
Aux foudres du Sina !

IV

Leurs voix roulaient encor dans les champs de l'espace,
Et leur brillant essaim, comme un astre qui passe,
S'élançait par delà tous les mondes ravis.
Les cieux ont entendu leurs hymnes solennelles,
Et les demeures éternelles
Ouvrent leurs augustes parvis !

V

Fleuves, ruisseaux, fontaines
Filtrant sous le gazon,
Rochers, immenses plaines,
Montagnes dont les chaînes
Dentellent l'horizon !

Vagues, flots de la grève,
Ecume du torrent,
Rameaux bouillants de sève
Que la brise soulève
De son souffle odorant !

Bruits confus du rivage
Où s'endort le flot bleu,
Foudres qui dans l'orage
Déchirez le nuage
Par un sillon de feu !

Des forêts murmurantes
Orchestre aux mille voix,
Ouragans et tourmentes,
Cascades écumantes
Grondant au fond des bois !

Brillant concert des mondes,
Astres mystérieux,
Immensité des ondes,
Et vous, grottes profondes,
Chantez le Roi des cieux !...

VI

Chantez le Roi des cieux sur votre lyre immense !
Chantez le Roi des cieux dans un commun transport !
Il est ressuscité : pour chanter sa puissance,
Unissez de vos voix le grandiose accord !

Chantez, êtres créés, sur vos lyres sublimes !
Car le jour du Seigneur est enfin arrivé :
Le monde a consommé le plus grand de ses crimes,
Et le monde est sauvé !

***

SURSUM CORDA.

A MA FEMME.

I

Il faisait froid. J'errais dans la lande déserte,
Songeant, rêveur distrait, aux beaux jours envolés ;
De givre étincelant la route était couverte,
Et le vent secouait les arbres désolés.

Tout à coup, au détour du sentier, sous les branches
D'un buisson dépouillé, j'aperçus, entr'ouvert,
Un nid, débris informe où quelques plumes blanches
Tourbillonnaient encor sous la brise d'hiver.

Je m'en souvins :—c'était le nid d'une linotte
Que j'avais, un matin du mois de juin dernier,
Surprise, éparpillant sa merveilleuse note
Dans les airs tout remplis d'arome printanier.

Ce jour-là, tout riait ; la lande ensoleillée
S'enveloppait au loin de reflets radieux ;
Et, sous chaque arbrisseau, l'oreille émerveillée
Entendait bourdonner des bruit mélodieux.

Le soleil était chaud, la brise caressante ;
De feuilles et de fleurs les rameaux étaient lourds.....
La linotte chantait sa trille éblouissante
Près du berceau de mousse où dormaient ses amours.

Alors, au souvenir de ces jours clairs et roses,
Qu'a remplacés l'automne avec son ciel marbré,
Mon cœur,—j'ai quelquefois de ces heures moroses,—
Mon cœur s'émut devant ce vieux nid délabré.

Et je songeai longtemps à mes jeunes années,
Frêles fleurs dont l'orage a tué les parfums ;
A mes illusions que la vie a fanées,
Au pauvre nid brisé de mes bonheurs défunts !

Car quelle âme ici-bas n'eut sa flore nouvelle,
Son doux soleil d'avril et ses tièdes saisons ?
Epanouissement du cœur qui se révèle ?
Des naïves amours mystiques floraisons !

O jeunesse ! tu fuis comme un songe d'aurore......
Et que retrouve-t-on, quand ton rêve est fini ?
Quelques plumes, hélas ! qui frissonnent encore
Aux branches où le cœur avait bâti son nid.

II

Et je revins chez moi, ce soir-là, sombre et triste......
Mais quand la douce nuit m'eut versé son sommeil,
Dans un tourbillon d'or, de pourpre et d'améthyste,
Je vis renaître au loin le beau printemps vermeil.

Je vis, comme autrefois, la lande ranimée
Etaler au soleil son prisme aux cent couleurs ;
Des vents harmonieux jasaient dans la ramée,
Et des rayons dorés pleuvaient parmi les fleurs !

La nature avait mis sa robe des dimanches...
Et je vis deux pinsons, sous le feuillage vert,
Qui tapissaient leur nid avec ces plumes blanches
Dont les lambeaux flottaient naguère au vent d'hiver.

O Temps ! courant fatal où vont nos destinées,
De nos plus chers espoirs aveugle destructeur,
Sois béni ! car, par toi, nos amours moissonnées
Peuvent encor revivre, ô grand consolateur !

Dans l'épreuve, par toi, l'espérance nous reste....
Tu fais, après l'hiver, reverdir les sillons ;
Et tu verses toujours quelque baume céleste
Aux blessures que font tes cruels aiguillons.

Au découragement n'ouvrons jamais nos portes :
Après les jours de froid viennent le jours de mai ;
Et c'est souvent avec ses illusions mortes
Que le cœur se refait un nid plus parfumé !

*
* *

FLEURS FANEES.

—

Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles !
VICTOR HUGO.

Je passais......Dans les charmilles,
L'œil au guet,
Un duo de jeunes filles
Gazouillait.

Blonde et rêveuse était l'une ;
Je crus voir
De l'autre la tresse brune
Et l'œil noir.

Deux anges,...quelle voix douce
Ils avaient !
Les pervenches dans la mousse
En rêvaient.

On causait bals et toilettes,
Et troublé
S'ouvrait l'œil des violettes
Dans le blé !

On jasait, c'était merveille ;
Et je vis
Des oiseaux prêter l'oreille,
Tout ravis.

Moi, caché sous le feuillage,
Dans le thym,
J'écoutais leur babillage
Argentin.

Et du vent l'aile mutine,
Souffle pur,
Egrenait leur voix lutine
Dans l'azur.

....

J'y revins...C'était l'automne ;
Dans l'air froid
Vibrait le glas monotone
Du beffroi.

Des nuages aux flancs sombres
Et marbrés,
Projetaient leurs grises ombres
Sur les prés.

Des sanglots montaient des vagues
En courroux,
Se mêlant aux plaintes vagues
Des bois roux.

Plus de fleurs, plus de charmilles,
Verts réseaux ;
Plus de fraiches jeunes filles ;
Plus d'oiseaux.

La grille était entr'ouverte...
Du jardin
L'avenue était déserte...
Plus d'éden !

Où donc étaient les doux anges
Dont la voix
Ici charmaient les mésanges
Autrefois ?

Hélas ! sur ces frêles roses,
Tout glacé,
Le vent des douleurs moroses
A passé...

Telle on voit la fleur fauchée
Se flétrir,
L'une un beau soir s'est penchée
Pour mourir.

L'autre a, sous la froide étreinte
Du malheur,
Perdu l'illusion sainte
De son cœur.

L'une dort au cimetière
Pour toujours ;
L'autre a mis dans la prière
Ses amours.

LE LAC DE BELŒIL.

A MLLE CAROLINE D.

Qui n'aime à visiter ta montagne rustique,
O lac qui, suspendu sur vingt sommets hardis,
Dans ton lit d'algue verte, au soleil resplendis,
Comme un joyau tombé d'un écrin fantastique ?

Quel mystère se cache en tes flots engourdis ?
Ta vague a-t-elle éteint quelque cratère antique ?
Ou bien Dieu mit-il là ton urne poétique
Pour servir de miroir aux saints du paradis ?

Caché, comme un ermite, en ces monts solitaires,
Tu ressembles, ô lac ! à ces âmes austères
Qui vers tout idéal se tournent avec foi.

Comme elles, aux regards des hommes tu te voiles ;
Calme le jour,—le soir tu souris aux étoiles ;
Et puis il faut monter pour aller jusqu'à toi !

***

MON BOUQUET.

Je possède un bouquet de pauvres fleurs fanées,
Que je garde, jaloux, comme on garde un trésor ;
Car dans ce cher débris je crois trouver encor
Le parfum de la main qui me les a données.

Et quand mon souvenir remonte en son essor
De mes jours de bonheur les rives fortunées,
Sur ces roses, que seul le temps a profanées,
Un doux rayon d'amour sème des reflets d'or.

Pauvres fleurs !...bien souvent, inutiles rosées,
Les larmes de mes yeux vous auront arrosées,
Sans rien vous rendre, hélas ! de votre éclat vermeil.

N'importe, je vous aime, ô reliques bénies !
Restez là sur mon cœur ; et mes lèvres ternies
Vous presseront encor dans mon dernier sommeil !

***

LA LOUISIANAISE.

A MME. ALPHONSE LEDUC

De la Nouvelle-Orléans

Je sais une rive sereine
Qui, sur un frais lit de roseaux,
S'endort au chant de la sirène,
Et s'éveille au chant des oiseaux.
Pays de douce nonchalance,
Où toujours le hamac balance,
A l'ombre des verts bananiers,
Son heureuse indolence
Aux souffles printaniers !

Je sais une ville rieuse,
Aux enivrements infinis,
Qui, fantasque et mystérieuse,
Règne sur ces climats bénis ;
Ville où l'orange et la grenade
Parfument chaque promenade ;
Où tous les soirs, les amoureux
Chantent la sérénade
Sous des balcons heureux.

Je sais une femme divine,
Au teint pâle, aux yeux andalous,
Si belle que chacun devine
Que les astres en soient jaloux :
C'est la brune Louisianaise,
Dont la splendeur brille à son aise
Dans cet éternel messidor :
Toile de Véronèse
Dans un beau cadre d'or !



LEMAY.

LAISSEZ-MOI CHANTER.

I

O vous qui m'avez dit : " Ne laisse point ton chaume,
" Ni tes bois ni tes prés en fleurs :
" La gloire te sourit ; mais ce n'est qu'un fantôme
" Qui vend toujours cher ses faveurs ;
" Aux branches de l'ormeau suspend ta faible lyre
" Car nul ne voudra t'écouter ;
" Laisse chanter l'oiseau, l'homme souffre et soupire,
" L'homme n'est pas fait pour chanter ;"

—Non, vous ne savez pas que ce feu qui me ronge
Est une étincelle des cieux !
Que cette rêverie où mon âme se plonge
Est un travail mystérieux !
Non, vous ne savez pas qu'une amère souffrance
Pèse sur mon cœur sans pitié !
Que je ne veux du ciel que la douce espérance,
Et du monde que l'amitié !
Arrêtez dans son cours le frais ruisseau qui coule
En murmurant dans la forêt !
Empêchez les ébats du pétrel sur la houle
Ou du grillon sur le guéret !

Et mes cris de douleur, et mes chants d'allégresse
Ne monteront plus vers les cieux !......
Et ce luth frémissant sous ma main qui le presse
Demeurera silencieux !

Mais laissez moi chanter si ma voix a des charmes
Et peut distraire vos ennuis !
Recueillez, goutte à goutte, en m'oubliant, les larmes
Que mes yeux versent dans les nuits !
Recueillez, dans vos cœurs, mes accents de tristesse
Quand ma douleur s'éveille un peu,
Et les humbles accords, qu'en mes heures d'ivresse
J'ose moduler pour mon Dieu !

II

Rivage où je soupire
Courbant mon front rêveur,
Brise dont je respire
L'enivrante senteur,
Feuille qui tourbillonnes,
Dans la pourpre du soir,
Etoile qui rayonnes
Comme un riche ostensoir,

Vous publiez sans cesse,
Du Dieu qui vous a faits,
La suprême sagesse
Et les divins bienfaits !
Quand sa voix vous appelle
Vous savez l'écouter,
Et son nom que j'épelle
Vous savez le chanter !

Seigneur, dans la nature
Tout soupire pour toi !
Ton humble créature
Bénit ta sainte loi !
Seul l'homme dans la fange
Dont ta main l'a pétri,
Traîne sa face d'ange
Et son cœur tout flétri !

Avec le pré qui fume
Déchiré par le soc,
Et le flocon d'écume
Qui va blanchir le roc,
Et le nuage sombre
Que fendent les éclairs,
Les atômes sans nombre
Qui flottent dans les airs ;

Avec le vent qui pleure
En berçant le roseau ;
Avec l'arbre qu'effleure
Le gai petit oiseau ;
Avec le flot de moire
Qui murmure et s'en va,
Je veux dire ta gloire,
Eternel Jéhova !

Votre froideur m'étonne,
O mortels aveuglés !......
Soufflez, brises d'automne,
Sur nos plaines soufflez !
Si l'homme, dans ses fêtes,
Chante ses voluptés,
Sa gloire et ses conquêtes.........
Pour Dieu, brises, chantez !

III

Gronde, éclate, ô foudre,
Et réduis en poudre,
Le chêne orgueilleux !
Déchire la nue,
La montagne nue,
Le roc sourcilleux !
Que ta voix sublime,
Au profond abîme,
A l'altière cime,
Dise du Seigneur
La magnificence !
Chante en son honneur,
Chante sa puissance,
Grande voix des mers !
Que les flots amers,
Battus des orages,
Aux échos sauvages
Des lointains rivages
Content son amour !
Que l'airain sonore,
Dans les tours que dore
Le rayon d'aurore
Chante et vibre encore !
Que dans son séjour
De mousse et de feuille,
Dès le point du jour
L'oiseau se recueille,
Jette, radieux,
Ses notes limpides,
Ses trilles rapides,
Ses cris glorieux !

Que le vent qui passe
Trainant, dans l'espace,
La feuille des bois ;

Que l'insecte qui rase,
De son aile de gaze,
La coupe que je bois ;
Qu'une voix éternelle,
Immense, solennelle,
Retentisse en tout lieu ;
Qu'ici bas tout s'unisse,
Tout proclame et bénisse
Le nom sacré de Dieu !

IV

C'est ce nom ravissant que la vive alouette,
Voltigeant sur la grève d'or,
Redît aux flots d'azur, dans le cri qu'elle jette,
Suspend et recommence encor !
C'est ce nom ravissant que, dans la solitude
Des bois sans feuilles, sans oiseaux,
L'âme rêveuse entend, avec inquiétude,
Croyant ouïr le bruit des eaux !

C'est ce nom que l'écho, de colline en colline,
Va répètant avec amour,
Alors que, vers le soir, chaque rameau s'incline,
Comme lassé du poids du jour !
C'est encore ce nom que murmure et proclame
Le météore qui s'enfuit,
Secouant, dans le ciel, sa crinière de flamme,
Parmi les ombres de la nuit !

Et quand tout l'univers, dans un concert sublime,
Se plaît à bénir son auteur ;
Et quand, autour de lui, tout palpite et s'anime
D'amour au nom du créateur,
L'homme, plus insensible, et fier de la puissance
Dont il s'affuble en ce bas lieu,
L'homme reste sans voix et sans reconnaissance,
Lui, l'œuvre d'amour de son Dieu !

Mais, Seigneur, l'homme est faible, et jamais sa malice
Ne put égaler ta bonté.
Souvent sa main tremblante, en prenant le calice,
Sans ton secours avait compté ;
Souvent ses pas perdus dans les sentiers du monde
Ne suivent point la vérité,
Et sa bouche, au hasard, jette un blasphême immonde
Que son cœur n'a point médité.

....

Mais quelle mélodie, enivrante, inconnue,
Flotte mollement dans les airs ?
Quel son plus ravissant vint jamais de la nue
Sur l'aile du vent des déserts !
Est-ce un écho du ciel que tour à tour répètent
Le val ombreux et le coteau ?
Ou le chant matinal des oiseaux qui s'apprêtent
A saluer un jour nouveau ?........

....

....

Là-bas, sur le sentier qui monte la colline,
Une veuve prie en marchant ;
Là-bas, dans le lieu saint, une pauvre orpheline
Mêle des larmes à son chant ;
Et de son chapelet un pieux solitaire
Dévide les vieux grains bénis......
Tous les anges du ciel aux anges de la terre,
Pour louer Dieu sont réunis !

CHANT DU MATIN.

Les vapeurs du matin, légères et limpides,
Ondulent mollement, le long des Laurentides,
Comme des nuages d'encens.
Au murmure des flots caressant le rivage,
Les oiseaux matineux, cachés dans le feuillage,
Mêlent de suaves accents.

La nature, au réveil, chante une hymne plaintive,
Dont les accords touchants font retentir la rive
Du Saint-Laurent aux vagues d'or ;
Glissant, comme une feuille au souffle de l'automne,
Sur le flot qui module un refrain monotone,
Une barque rase le bord.

Vogue ! vogue ! faible nacelle !
Devant toi la mer étincelle
Des premiers feux du jour nouveau !
Berce ! berce ta voile blanche
Qui se relève et qui se penche,
Comme pour se mirer dans l'eau ;

Tandis que je reste au rivage,
Au pied du vieux chêne sauvage
Où je viens rêver si souvent !
Où, quand le monde me rejette,
L'écho fidèle au moins répète
Mes notes qu'emporte le vent.

Et que m'importe la louange
Des hommes dont l'amitié change,
Comme le feuillage des bois !
S'il faut chanter, ma lyre est prête,
Vers mon Dieu, si je suis poète,
J'élèverai ma faible voix.

C'est lui qui fait naître l'aurore !
C'est lui que la nature adore,
Dans son sublime chant d'amour !
Il nous sourit, et l'humble hommage,
Que lui présente le jeune âge,
Est toujours payé de retour.

C'est lui qui recueille nos larmes !
C'est lui qui dispense les charmes
Dont se revêtent les saisons !
C'est lui qui dit aux fleurs de naître,
Au brillant soleil de paraître,
Pour venir dorer nos moissons !

C'est lui qui donne aux nuits leurs voiles,
Ornés de brillantes étoiles
Qui tremblent dans le flot luisant ;
Qui verse les molles ondées,
Dans nos campagnes fécondées
Par les sueurs du paysan !

Il parle, et tout l'univers tremble,
Et les astres volent ensemble,
En se racontant sa grandeur !
Il parle, et le monde s'agite,
Et, saisi d'un ardeur subite,
Adore et frémit de bonheur !

Dans ma misère il me visite,
Quand tour à tour chacun m'évite,
M'abandonnant seul à l'ennui.
Quand m'échappe une plainte amère!
Il me dit : "Pauvre enfant, espère
C'est moi qui serai ton appui."

Quand l'amertume nous inonde,
Qu'il n'est plus d'amis en ce monde,
Seul il ne se retire pas.
Quand nous chancelons dans la voie,
Du haut du ciel il nous envoie
Un ange qui soutient nos pas.

***

LE CANTIQUE DU BON PAUVRE.

Quand la feuille d'ormeau tapisse la vallée,
Que l'enfant ne suit plus la solitaire allée
Pour prendre un papillon ;
Que les champs, sous la faux,ont vu tomber leurs ger-
Que l'insecte prudent trottine sous les herbes [bes ;
Et se cache au sillon ;

Seigneur, j'espère en toi, car l'heure qui s'avance,
Sur son aile glacée apporte la souffrance
Au seuil de l'indigent ;
Seigneur, j'espère en toi, car sur l'homme qui pleure
Tu reposes toujours de ta sainte demeure
Un regard indulgent.

Comme un champ que l'automne a noyé dans sa brume,
Mon cœur est, en ces jours, noyé dans l'amertume,
Mon cœur toujours soumis !
Après elle traînant sa lamentable escorte,
La misère, en haillons, s'est assise à ma porte ;
Je suis de ses amis ....

Que le riche demeure à l'abri des orages ;
Que la froide saison réserve ses outrages
Pour tous ceux qui n'ont rien ;
Que chaque heure qui tombe apporte à l'indigence
Un pénible regret, une amère souffrance :
Si Dieu le veut, c'est bien.

Quand la neige a jeté son manteau sur la plaine,
L'oiseau ne trouve plus ni le ver ni la graine
Qui devait le nourrir :
Cesse-t-il donc alors sa romance charmante ?
Vole-t-il, emporté sur son aile traînante,
A son nid pour mourir ?

La main du Créateur s'étend et le protége ;
Il s'envole au rivage où l'hiver et la neige
Ne vont jamais s'asseoir.
Et lorsque les beaux jours raniment la nature,
Que les bois et les champs reprennent leur parure,
Il revient nous revoir.

Celui dont le regard veille sur tous les êtres,
Qui nourrit l'araignée au coin de mes fenêtres,
Le grillon au foyer,
Pourrait-t-il, en voyant l'homme dans sa misère
Elever vers le ciel un cœur pur et sincère,
Ne pas s'apitoyer ?

Si la vie à mes yeux, n'offre guère de charmes,
Si je mange mon pain détrempé de mes larmes,
Mon âme est dans la paix.
Quand à mon crucifix mes regards se suspendent,
Des soucis dévorants, des douleurs qui m'attendent
Je ne crains plus le faix.

Chaque saison qui fuit, chaque nouvelle année,
Nous disent que bientôt l'on verra terminée
Notre course en ce lieu :
Et le riche et le pauvre attendront, en poussière,
Le redoutable jour où luira tout entière
La justice de Dieu.

PAMPHILE LEMAY.

SULTE.

SOUVENIR DE CHATEAUGUAY.

Un jour que l'ennemi traversait la frontière
Et plantait ses drapeaux dans nos humbles sillons,
Se ralluma soudain la vaillance guerrière
Des anciens Canadiens à l'appel des clairons.
Comme au temps de la Grèce héroïque et sublime,
On vit trois cents héros qui bravaient sa fureur,
Se dresser devant lui d'un élan magnanime
Et le vaincre en marchant au chemin de l'honneur.

Ce jour est immortel. Il brille dans l'histoire,
Il reste comme exemple à nos petits-enfants.
Il a clos noblement nos anciens jours de gloire.
Rien qu'à son souvenir nos cœurs sont triomphants !
Gardons avec amour, pour l'honneur de la race,
Du brillant Chateauguay le renom glorieux.
Que dans notre pays jamais il ne s'efface,
Que partout on ajoute aux exploits des aïeux !

Brave Salaberry, tes compagnons fidèles
Ne comptaient pas leur vie en face du danger.
Ils combattaient pour Dieu, le pays et les belles,
Et, tout naïvement, ils savaient s'illustrer.
Quel exemple pour nous que ce patriotisme !
Le dévouement du peuple aura toujours son prix.
Heureux si nous pouvons imiter l'héroïsme
Qu'il a su déployer en sauvant le pays.

RALLIONS-NOUS.

Saint-Jean-Baptiste ! un peuple se rassemble
Pour incliner vers toi son noble front.
L'enfant, la femme et le vieillard qui tremble
Suivent, joyeux, l'étendard du Patron.
Il est encore un peuple qui sait croire,
Qui sait aimer, chanter, se souvenir !

Des temps passés, nous qui gardons mémoire,
Ne craignons point d'aborder l'avenir.

Quand les héros qui furent nos ancêtres
Quittaient la France et son climat si doux,
Ils refusaient de se donner des maîtres
Sur le vieux sol que nous admirons tous.
Ce qu'ils voulaient ?—que la France et sa gloire
Par leurs enfants ici vinsent fleurir.

Des temps passés, nous qui gardons mémoire,
Avec ardeur marchons vers l'avenir !

Quel beau début ! quel frais rayon d'aurore !
Qu'ils étaient grands ces jours trop tôt finis !
Après un siècle, on sent vibrer encore
Au fond des cœurs des accents attendris.
Malgré le droit et malgré la victoire,
Nous avons vu nos plaines se flétrir—

Des temps passés, nous qui gardons mémoire,
Aimons toujours à parler d'avenir.

Le ciel propice a soumis à l'épreuve
Les descendants des laboureurs-soldats.
De leur berceau sur les bords du grand fleuve
La Foi s'étend par les deux Canadas.
La liberté leur doit des jours de gloire,
Ils l'aiment tant qu'elle a su les bénir.

Des temps passés, nous qui gardons mémoire,
Conservons bien ces dons pour l'avenir.

La place est large au soleil d'Amérique :
Le tentateur nous masque le péril ;
Ce siècle attire—et notre âge héroïque
Peut s'oublier dans les champs de l'exil.
Poursuivre au loin la fortune illusoire
Est une erreur dont il faut revenir.

Des temps passés, nous qui gardons mémoire,
Rallions-nous au cri de l'avenir.

Rallions-nous ! qu'un même espoir nous guide,
Qu'un même amour fasse battre nos cœurs,
Et que l'esprit de parti trop rigide
Tombe à jamais devant nos droits vainqueurs !
Sachons reprendre aux pages de l'histoire
Le rang marqué pour nous appartenir.

Des temps passés, nous qui gardons mémoire
Unis et fiers, songeons à l'avenir.

LES FONDATEURS.

L'idée est, parmi nous, une puissante mère
Qui dicte à [illegible] enfants la leçon du devoir.
Où le vulgaire passe et ne voit que chimère,
Elle dévoile un fait, une aurore, un espoir.

L'esprit des fondateurs est un bien—c'est le nôtre.
Heureux celui qui l'a, qui l'applique au pays !
Il ouvre une carrière, il se consacre apôtre,
Préparant l'avenir qui luira pour ses fils.

Depuis le jour célèbre où, franchissant les ondes,
Cartier vint proclamer ici le nom français,
Nous avons vu changer la face des deux mondes—
Mais notre dévouement a fait tous nos succès.

Il nous a fallu naître au milieu des alarmes,
Affronter la tempête, ignorer le repos,
Subir la trahison, vivre au fracas des armes,
Et de la gloire, enfin, n'avoir que les travaux.

Durant ce long espace où tout se renouvelle,
Rien n'altère, chez nous, les antiques vertus.
Pour les cœurs généreux la patrie est si belle,
Qu'ils regrettent toujours de ne pas faire plus.

Miracle permanent hier, aujourd'hui même,
Demain et par la suite, en dépit des autans,
Le Canadien cultive avec un soin extrême
La fleur patriotique à l'éternel printemps.

Il est né fondateur, ô filles de mémoires !
Mais travailleur obscur qui tombe sans fléchir,
Lorsque son œuvre éclate au grand jour de l'histoire,
On a le plus souvent perdu son souvenir.

LA CLOCHE.

Qui ne se souviendrait du temps de la jeunesse,
De ces jours où l'espoir attisait la gaîté,
Et quel est le passé qui jamais ne renaisse,
Pourvu qu'on ait le cœur placé du bon côté ?

Or, dans mes souvenirs, il en est un peut-être,
Que mes vieux compagnons ne méconnaîtront pas.
Il vient comme un oiseau vibrer à ma fenêtre,
Ou me joint dans la foule et s'attache à mes pas.

C'est le son de la cloche appelant à l'église
Tout ce peuple affairé que Dieu comble d'amour,
Et qui, simple, s'en va, dans sa plus belle mise,
Lui payer le tribut de son septième jour.

Ce chant ne frappe plus aujourd'hui mon oreille.
J'ai quitté les amis de mon temps d'autrefois.
Tout un monde nouveau m'environne et réveille
Tout ce monde lointain que j'ai vu tant de fois,

Mais dans votre village, en ce lieu solitaire,
Où mon pas voyageur semble dépaysé,
N'ai-je pas reconnu, dans son accent sévère,
La cloche qui sonna quand je fus baptisé !

Où donc avez-vous pris ce clairon qui m'appelle ?
C'est le timbre, la voix du cuivre de "chez nous."
Vous ne comprenez pas tout ce qu'il me rappelle,
Et combien j'aimerais à l'entendre à genoux !

Est-il vrai que le cœur se montre plus sensible
En raison de l'espace et du temps disparu,
Et que, plus on vieillit, plus la pente terrible
Nous rend cher le passé, ce chemin parcouru ?

Pourquoi faut-il vieillir ! s'en trouve-t-on plus sage ?
Nos traces ici-bas se comptent par regrets.
Puis la gaîté s'envole...oh ! les "glaces de l'âge"
Ne sont pas un vain mot dont on rira jamais.

L'homme existe si peu. Bienheureux s'il espère,
Heureux s'il se souvient et chérit le passé.
Sa vie est brusquement ramenée en arrière.
Par un mot, un objet, un son vite effacé.

***

LE NAVIRE PERDU.

(*Traduit de l'Anglais de Melle. M. McIver.*)

Un par un, les voilà qui rentrent dans le port,
Ces navires chers à nos grèves ;
Un seul ne revient pas : il vogue dans nos rêves,
Emportant le bonheur que déroba le sort.

Cependant pour l'attendre au foyer, l'Espérance
Poursuit sa veille nuit et jour ;
Et, bien souvent, des yeux de l'anxieux Amour,
Des larmes, vainement, jaillissent en silence.

Elle ne souffle pas et peut-être jamais
Elle ne soufflera la brise
Qui chasse des écueils où le marin se brise,
Cette voile, étrangère à nos bords désormais.

Ils reviennent de loin tous ces nobles navires,
Chargés de riches cargaisons ;
Un seul reste là-bas, aux sombres horizons—
Pourtant, ô triste cœur, c'est lui que tu désires !

A quoi bon les trésors qu'ils nous apportent tous ?
C'est une amère raillerie :
L'océan sans remords arrache à notre vie
Un bien plus précieux que l'or et les bijoux !

Ainsi nous apprenons toute humaine science
Par le froid désappointement !......
Que fait notre sagesse en ce cruel moment ?
Elle semble du temps n'avoir pas conscience.

Un par un, nos instants vont à l'éternité ;
L'homme s'attache à ce qui passe,
Et guette à travers l'orbe immense de l'espace
Le rêve qui jadis fut la réalité !

Un par un, dans le port rentre enfin d'heure en heure
Chaque galion attendu—
Pour ramener l'Amour depuis longtemps perdu,
Nul ne vient s'arrêter au seuil de ma demeure.

BENJAMIN SULTE.

***

ÇÀ ET LÀ.

IRLANDE

Keep on perhaps in after days,
They'll learn to love your name ;
When many a deed may make in praise
That long hath. Slept in blame
And when they tread tho ruin'd Isle
Where rest at length tho lord and'slave,
They'll wond'ring ask,how hands so vile
Could conquer hearts so brave ?

MOORE.

Te souvient-il encor, noble terre d'Irlande,
Quand, le front couronné d'une verte guirlande,
Le Ciel te fit sortir du sein de l'Océan ?
L'onde te salua fille de l'Atlantique,
Le barde te chanta sur sa harpe celtique,
Dans un sublime élan.

Il chanta ta verdure et tes rives fécondes,
Ta magique beauté se mirant dans les ondes,
Comme se mire au loin la cime du Morven.
Assise au sein des mers, tu flottais sur l'abîme :
On eut dit, à l'éclat de ton manteau sublime,
Quelque nouvel Eden.

Il chanta les beaux jours où tes vertes collines
Apprirent aux échos les nouvelles divines
Que Patrice apporta du rivage romain,—
Quand ton front se courbait sous les eaux du baptême,
Comme on vit autrefois se courber Dieu lui-même
Dans les flots du Jourdain.

Et tu n'entendis plus, sous tes chênes antiques,
Les étranges accents des druides mystiques,
Quand ils divinisaient les astres et les vents.
On n'interrogea plus les oiseaux de l'espace :
Le prêtre du soleil vit éteindre sa race
Et ses brasiers ardents.

Le peuple raconta les victoires des braves,
Les barbares combats des hordes scandinaves,
Quand au champ de Clontarf ils trouvèrent la mort ;
Où lorsque, pour s'enfuir de tes rives guerrières,
Ils tendaient en tremblant leurs voilures légères
Au noir souffle du nord.

On chanta la beauté des filles d'Hibernie,
Leur céleste candeur, que jamais n'a ternie
Le souffle empoisonné du perfide Saxon,
Quand la vertu naïve errait encore sans voile
Que son regard brillait, libre comme l'étoile,
Au bord de l'horizon.

——

Qui te rendra jamais ces siècles d'innocence
Où tu vivais tranquille au sein de l'abondance
Que ton fertile sol donnait à tes enfants ?
Où tes jeunes moissons et tes champs de verdure
Ondoyaient mollement dans leur riche parure,
Comme des flots mouvants ?

Rien ne troublait alors la paix de ton royaume ;
Le bonheur habitait sous l'humble toit de chaume
Et voyait sans terreur les hivers s'approcher.
Tes enfants vieillissaient à l'ombre de l'église ;
Ta foi parlait au loin, libre comme la brise,
Ferme comme un rocher.

Oh ! qu'ils étaient heureux ces jours de ton jeune âge,
Quand le tiède printemps abordait ton rivage
Où l'onde s'endormait aux baisers des zéphirs !
Quand son souffle embaumé caressait la prairie,
Et que les vents du soir venaient charmer la vie
De leurs tendres soupirs.

L'Océan jette au loin sa voix forte et sonore ;
Les brises du printemps te visitent encore,
Et soupirent la nuit au feuillage des bois.
L'oiseau, comme jadis, chante sous la ramure ;
Mais mon œil cherche en vain, dans toute la nature,
L'Irlande d'autrefois.

O noble verte Erin, que je pleure et que j'aime,
Tu n'es plus maintenant qu'une ombre de toi-même,
Flottant comme un cadavre à la cime des flots.
J'entends gémir au loin les vagues sur ta rive,
Et je mêle parfois une note plaintive
A leurs tristes échos.

Car un souffle plus froid qu'une brise d'automne,
Plus traître que le vent dont l'haleine empoisonne,
En son vol destructeur a passé sur tes bords :
C'est le souffle glacé que l'esclave respire
Mortel comme l'odeur que flaire le vampire,
Sur la tombe des morts.

Pauvre Ile de malheur ! dis-moi quel est ton crime,
Et pourquoi si longtemps, pourquoi, pauvre victime,
Ne devras-tu toujours qu'espérer et souffrir ?
Combien de fois encore, ô ma belle patrie !
Te faudra-t-il, hélas ! boire jusqu'à la lie
La coupe du martyr ?

O mon Dieu ! que c'est long, sept siècles d'agonie !
Et toujours respirer cet air de tyrannie
Qui couvre les pays de terreur et de deuil.
Qu'elle est noire, ô mon Dieu ! cette nuit sans étoiles
Qui porte plus d'horreurs et de plus sombres voiles
Que la nuit du cercueil !

Terre de mes aïeux ! berceau de mon enfance,
On a changé ton sol en un désert immense,
Où l'écho de ta voix ne se lève jamais !
On étouffe tes pleurs sous le vent de l'orage,
Et le silence affreux qui règne sur ta plage,
On le nomme........ la paix !.........

Les cruels ont flétri ta riante nature ;
Puis, ils ont déchiré ton manteau de verdure,
Après l'avoir rougi du plus pur de ton sang.
Ils ont brisé ta harpe en leur sombre colère,
Et tu n'as plus d'écho que la voix solitaire
De l'immense Océan.

Qu'ils sont longs et glacés, les anneaux de tes chaînes !
Qu'il est énorme et lourd le boulet que tu traînes !
Que ton ton joug est pesant, ô pauvre Verte-Erin !
S'arrête-t-il parfois le tyran qui les rive ?
Hésite-t-il, au moins, lorsque ta voix plaintive
A fait trembler sa main ?

Ecoute-t-il jamais la jeune et tendre mère
Demandant chaque soir, en son humble prière,
Le retour incertain d'un époux exilé ?
Entend-il l'orphelin qui gémit et qui pleure,
Et le faible vieillard qui n'a d'autre demeure
Que le ciel étoilé ?

Voit-il la vieille tour recouverte de mousse,
Inflexible témoin de l'affreuse secousse
Et des maux effrayants que l'Irlande endura ?
Son vieux front, qu'a noirci l'air de la servitude,
Contemple avec horreur la morne solitude
Dont l'exil l'entoura.

Monarques dont le sceptre a causé tant d'alarmes,
Tyrans dont la couronne a coûté tant de larmes
Aux pauvres nations dont vous mangez le pain,
Sentez-vous tout le poids de votre diadème,
Quand sur vos sombres fronts a passé l'anathème
De tout le genre humain ?

Quand la neige au printemps descend de la montagne,
Qu'il est terrible à suivre à travers la campagne
L'indomptable courroux du fleuve débordé !
Il s'élève, il écume, il roule avec furie,
Emportant le bosquet, inondant la prairie
Dont son cours est bordé.

Quand le noir ouragan se déchaîne avec rage,
Qu'il jette sans pitié les vagues sur la plage,
Et les brise à jamais sur le sombre rocher,
Aussitôt l'Océan écume de colère
Et menace de mort la barque téméraire
Et son brave nocher.

Les peuples sont les flots de l'océan du monde ;
L'esclavage est le vent qui mugit et qui gronde,
Et porte la terreur sous les trônes des rois.
Quand ce vent devient lourd et se change en tempête,
Le peuple malheureux dont il courbe la tête,
Enfin lève la voix.

JAMES DONNELLY.

OU VONT DONC NOS ANNEES ?

Encore un an de plus pour le séjour des ombres !
Nous voguons tristement vers les rivages sombres,
Au-delà du tombeau.
Dès le premier instant où commence la vie,
On nous la redemande, elle nous est ravie
Et nous fuit par lambeau.

Et l'on se dit : hélas ! où vont donc nos années,
Qu'on voit tomber ainsi que des feuilles fanées
Que dispersent les vents ?
Elles vont du passé former les grands fantômes,
Ou deviennent là-bas ces fragiles atômes
Qui s'échappent du temps.

La vague que l'on voit expirer sur la rive
Fait entendre en mourant sa grande voix plaintive
Dans son suprême élan ;
La vague qui la suit roule prendre sa place
Et s'efface à son tour, sans laisser plus de trace
Au bord de l'océan.

C'est ainsi que nos ans, lorsque l'heure est venue,
S'envolent à l'instant pour la rive inconnue
Qu'on nomme éternité !
Et vont nourrir les flots de cette mer sans borne,
Qui les couvre aussitôt de son silence morne
Par nul bruit agité.

Du passé, si notre œil pénétrait les ténèbres,
Et qu'on pût soulever de ses voiles funèbres,
Un mystérieux pli ;
Si l'on osait troubler ce séjour solitaire
Que recouvre à jamais, comme un vaste suaire,
La mousse de l'oubli ;

S'il nous était donné de sonder les abîmes
Où dorment confondus les grandeurs et les crimes
De tant d'âges passés ;
Si du monde et des temps on retraçait l'enfance,
Quel spectacle effrayant dans cette tombe immense
Des siècles entassés !

Mais pourquoi remonter au principe des mondes,
Alors que l'Eternel en soufflant sur les ondes
Fait naître l'univers ;
Que l'abîme enfanta les sphères infinies,
Dont l'espace entonna les grandes harmonies
Des sublimes concerts ?

Laissons dormir en paix les rois et les royaumes,
Les trônes écroulés, le sceptres que les hommes
Se disputaient jadis ;
Empires disparus, nations effacées,
Du temps vous n'êtes plus sur ces plages glacées
Que les tristes débris !

O grand fleuve des temps, que ton onde est perfide !
Tu portes sans retour dans ta course rapide,
Nos rêves et nos jours ;
Tu roules solennel : qu'importe la tempête
Qui gronde sur tes bords ? nul obstacle n'arrête
Ton inflexible cours.

Il est pourtant un lieu sans tristesse et sans ombre,
Que ne peut obscurcir aucun nuage sombre
Au-delà du tombeau !...
Sous son ciel toujours pur on trouve une autre vie,
Dont celle d'ici-bas, si promptement ravie,
N'est qu'un faible lambeau.

JAMES DONNELLY.

LE DERNIER HURON.

" Triomphe, Destinée ! Enfin, ton heure arrive,
O peuple, tu ne seras plus ;
Il n'erra plus, bientôt, de toi sur cette rive
Que des mânes inconnus.
En vain, le soir du haut de la montagne
J'appelle un nom, tout est silencieux.
O guerriers, levez vous ! couvrez cette campagne,
Ombres de mes aïeux ! "

Et la voix du Huron se perdait dans l'espace—
Hélas ! n'a-t-elle pas d'échos ?
Mais soudain, il entend comme une ombre qui passe
Et sous lui frémir des os.
Le sang indien s'embrase en sa poitrine ;
Ce bruit qui passe a fait vibrer son cœur.
Mais vaine illusion ! au pied de la colline
C'est l'acier du faucheur.

" De la fatalité, vois l'instrument funeste,
Le laboureur est triomphant.
Il convoite déjà du chêne qui me reste,
L'ombrage rafraîchissant.
Homme servile, il rampe sur la terre ;
Sa lâche main profane nos tombeaux ;
Il trouble, impur torrent, pour un gain la poussière
Du sage et du héros.

' Il triomphe, et semblable à son troupeau timide
Il redoutait l'œil du huron.
Et lorsqu'il entendait le bruit d'un pas rapide
Descendant vers le vallon,
L'effroi soudain s'emparait de son âme ;
Il croyait voir la mort devant ses yeux.
Pourquoi dès leur enfance et la hache et la flamme
N'ont-ils passé sur eux ! "

Et les yeux de Toska fixaient l'onde tranquille
Qui coule à l'ombre des pins ;
Il passait chaque flot : le guerrier immobile
Y lisait-il ses destins ?
Là, sur la terre, à bas gisent ses armes,
Charme rompu qui n'a plus de pouvoir ;
Il détourne les yeux d'où s'échappent des larmes
Car il n'a plus d'espoir.

Et dans ses mains son front en se cachant s'incline ;
En lui-même, il reste plongé.
Dernier souffle d'un peuple, orgueilleuse ruine,
En naissant il fut jugé.
Comme le chêne isolé dans la plaine.
D'une forêt noble et touchant débris,
Il est resté debout sur l'antique domaine
Par ses pères conquis.

Il est là seul au bord de la haute montagne
Qui domine le St. Laurent,
Son œil parcourt au loin la profonde campagne
D'où s'élève le toit blanc.
Plus de forêts ; plus d'ombres solitaires.
Le sol est nul, les airs sont sans oiseaux,
Au lieu de fiers guerriers, des tribus mercenaires
Profanent ces côteaux.

Oh ! que sont devenus ce peuple et sa puissance,
Et ces guerriers si redoutés,
Quand leurs cris de combat, et le choc de la lance
Des bois étaient répétés ?
Sur un sommet levant leurs têtes blanches
Ils suspendaient leurs armes à des pins ;
Et leurs regards de feu qui brillaient sous les branches
Redevenaient sereins.

Libres comme l'oiseau qui planaient sur leurs têtes,
Rien ne pouvait gêner leurs pas.
Leurs jours, étaient remplis et de joie et de fêtes,
De chasse et de combats.
S'ils préféraient le bord sableux des ondes,
Ils y portaient leurs tentes de bouleaux ;
Ou bien aimaient-ils mieux des retraites profondes,
Au bois combien d'ormeaux ?

Dans leurs canots légers sur les ondes limpides
Quel plaisir de voguer pour eux :
Comme des cignes blancs dans leurs courses rapides
Les esquifs semblaient joyeux.
Ils vont glissant sur le flot qui murmure
En bouillonnant sous l'agile aviron.
Ah ! fleuve St. Laurent, que ton onde était pure
Quand régnait le Huron.

Tantôt ils poursuivaient de leurs flèches sifflantes
La renne qui pleure en mourant ;
Et tantôt sous les coups de leurs haches sanglantes
L'ours tombait en mugissant.
Et les chasseurs célébraient leur victoire
Par des refrains qu'inspira la valeur.
Ah ! pourquoi rappeler aujourd'hui la mémoire
De ces jours de bonheur !

" Hélas ! puis-je comme eux en l'air brandir la lance
Et chanter aussi mes exploits ?
Ai-je bravé comme eux au jour de la vaillance
La hache des Iroquois ?
Non, je n'ai point, sentinelle furtive,
Jusqu'en leur camp surpris des ennemis,
Et je n'ai pas vengé la dépouille plaintive
Aux peuples de nos jours !"

" Tous ces preux descendus dans la tombe éternelle
Dorment partout sous ces guérêts ;
De leurs bords trop chéris la grandeur solennelle
Tombait avec les forêts.
Leur nom, leurs jeux, leurs fêtes, leur histoire
Sont avec eux enfouis pour toujours,
Et je suis resté seul pour dire leur mémoire
Aux peuples de nos jours !"

" Mais personne ne vient sur cette grande tombe
Payer son tribut de regret.
Un peuple de guerriers sous le destin succombe ;
Pourquoi ? qu'avait-ils donc fait ?
Chacun l'oublie ; on dirait que coupable
Il mérite de rentrer au néant,
Ah non ! c'est qu'il avait un sol inépuisable,
Un ciel fertilisant."

" Orgeuilleux aujourd'hui qu'ils ont mon héritage,
Ces peuples font rouler leurs chars
Où jadis s'assemblait, sous le sacré feuillage,
Le conseil de nos vieillards.
Parmi le bruit leur somptueux cortège
Avec éclat va profaner ces lieux !
Chaque jour on entend le rire sacrilège
Y monter jusqu'au cieux."

" Mais il viendra pour eux le jour de la vengeance,
Où l'on brisera leurs tombeaux.
Un autre peuple armé, fils de la providence,
Ravagera leurs coteaux.
Sur les débris de leurs cités pompeuses
Le pâtre assis alors ne saura pas
Dans ce vaste désert quelles cendres fameuses.
Jaillissent sous ses pas."

" Qui sait, peut-être alors renaîtront sur ces rives
L'Indien et ses sombres forêts.
Mes aïeux laisseront leurs ombres fugitives
Qui n'ont ni culte ni paix,
Et se levant comme après un long rêve
Ils reverront partout les mêmes lieux,
Les sapins descendant jusqu'aux flots sur la grève,
En haut les mêmes cieux."

Ainsi s'abandonnait à ses tristes pensées
Près des flots le jeune Toska,
Et son âme évoquait des tombes effacées
Tous les mânes qui sont là.
La nuit tombait qu'on le voyait encore
Comme un fantôme à la cime du mont,
Et souvent le passant aperçoit à l'aurore
Encor là le Huron.

F. X. GARNEAU.

A LA FRANCE.

O France, on a voulu démembrer ton empire
Et jeter dans ton sein où l'étranger conspire,
Le brasier dévorant des révolutions.
On a voulu briser ta royale couronne :
On a voulu ternir ta gloire qui rayonne
Sur les têtes des nations.

On a cru qu'à cette heure où la tempête éclate
Les projets odieux d'un traître diplomate
Détruiraient ton prestige, en écumant sur toi.
On a prophétisé le jour de ta ruine
Et l'on a fait, croyant que ton astre décline,
Sonner le lugubre beffroi.

Il est enfin venu ce jour de la vengeance,
Ce jour où les Prussiens jaloux de ta puissance
Vont joncher de leurs os tes côteaux dévastés.
Ils savaient bien pourtant que tes armes célèbres
Leur feraient expier par des revers funèbres
Tant d'outrages prémédités.

Ils ont médit de toi dans leur haîne farouche,
Mais tes mains poseront un baillon sur leur bouche
Et tu les fouetteras de tes verges d'airain.
Trop vite ils ont prôné leurs triomphes superbes,
Car leurs rangs tomberont nombreux comme les herbes
Qui couvrent les rives du Rhin.

De Paris à Strasbourg, de Brest à la Baltique,
Un souffle généreux, un souffle magnétique
A soudain remué le cœur de tes soldats.
Sur terre et sur les flots où grondent tant d'abîmes
Ils sont là frémissants, radieux et sublimes,
L'œil plein d'éclairs et l'arme au bras.

Ce n'est qu'en refoulant leurs pleurs involontaires
Qu'ils entendent narrer les exploits militaires
Des glorieux vaincus de Wœrth et Haguenau.
Leurs échecs sont pesés dans l'urne aléatoire,
Mais ils feront briller sur cette sombre histoire
L'astre d'un Austerlitz nouveau.

Qui donc humiliera ta grandeur séculaire ?...
Quand tu fais retentir le cri de ta colère,
Quand tu piques au flanc tes coursiers courroucés,
Quand le canon vomit tes foudres homicides,
Tes ennemis, tremblant comme des cerfs timides,
Se sentent déjà terrassés.

A travers les pays de l'Europe alarmée
L'empereur autrefois guidait la grande armée,
Semant sur son chemin cent désastres divers ;
Les trônes chancelant croulaient à son approche
Et l'hymne de tes preux sans peur et sans reproche
Faisait tressaillir l'univers.

Tu vas dresser comme eux ta taille colossale,
Il te faut écraser la perfide rivale
Qui voudrait t'asservir comme un peuple éhonté.
Et désormais Bismarck, l'astucieux ministre,
N'osera pas troubler de son rire sinistre,
Le temple de ta royauté.

Ah ! sais tu que bien loin, par delà l'Atlantique,
Il est un peuple ardent, jeune et patriotique
Qui porte sa noblesse écrite sur son front ?
Sais-tu que nos aïeux sont nés sur tes rivages
Et qu'après trois cents ans de luttes et d'orages
Nous aimons à dire ton nom ?

Pendant que le canon gronde sur tes collines
Nous prêtons, en mettant la main sur nos poitrines,
Une oreille attentive aux échos d'outre-mer
Et si quelques rumeurs sur les fils électriques
Nous annoncent parfois tes échecs héroïques
Nous ressentons un trouble amer.

Oui ! Tu vaincras malgré les armes qu'on t'oppose
Nous désespèrerons du succès de ta cause
Et tu seras vaincue alors que tes soldats
Auront fait flamboyer leur dernière cartouche ;
Et qu'on aura creusé leur funéraire couche
Sur le dernier champ de combats.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

*
* *

LES BEAUX JOURS D'AUTREFOIS.

Oh ! que j'étais heureux aux jours de mon enfance
Alors que ma jeune âme admirait en silence
De la création la sereine beauté,
Quand mon œil ébloui de tout ce qu'il ignore
Contemplait vaguement les reflets de l'aurore
Et les beaux soirs d'été.

Je courais à travers le val et la prairie
Promenant tour-à-tour ma douce rêverie
Sur la fleur odorante et sur les verts sentiers ;
Je cherchais à saisir dans son vol fantastique
Du léger feu-follet la flamme phosphorique
Errant dans les halliers.

Je pétrissais parfois sous les grands massifs d'arbres
Le calcaire argileux pour en faire des marbres
Que je faisais rouler sur le long du côteau ;
Et je tendais l'amorce, en palpitant de joie,
Aux poissons azurés dont je faisais ma proie
Dans l'onde du ruisseau.

J'érigeais des châteaux cernés de citadelles
Où venait se ployer le vol des hirondelles
Livrant assaut du bec à ces murs ébranlés ;
Et puis, faisant crouler ces pierres que j'entasse,
D'un air victorieux je lançais dans l'espace
Leurs débris mutilés.

J'aimais à parcourir la plaine diaprée
En pressant sans arrêt sur ma lèvre empourprée
Mille fraises tremblant ainsi que des grelots ;
J'ensanglantais mes mains frappant sur les épines
Pour cueillir quelques fruits penchés sur les ravines
Dont je bravais les flots.

Quel plaisir de tresser des couronnes de roses,
Et de jeter au vent tous ses ennuis moroses
Avec les frêles fleurs que dispersaient mes doigts ;
De chanter des chansons dont au loin l'écho vibre,
De jouir du ciel pur et de se sentir libre
Comme l'oiseau des bois !

Quel plaisir d'emboucher le cuivre des trompettes
Ou de faire mouvoir au doux bruit des clochettes
Un splendide escadron de coursiers en fer-blanc,
De poster sur l'avant et sur l'arrière-garde
Tous mes soldats de bois qui portent leur cocarde
Sur un casque éclatant.

Préparer à l'écart quelque piége perfide
Où l'imprudent oiseau dardant son vol rapide
Dans sa frayeur en vain cherche à fuir loin de moi ;
Enlever de leurs nids les petits de la grive
Et, sur leurs corps soyeux passant ma main furtive,
Rire de leur effroi ;

Me former un écrin de mille belles choses,
De pourpres verdoyants, de cailloux bleus et roses,
De cristaux panachés comme un œillet vermeil ;
Ravir aux papillons leurs ailes bizarrées,
Poser sur mes bras nus leurs poussières dorées
Scintillant au soleil ;

Entasser sous le creux d'un rocher formidable
Des fagots de bois sec et de branche d'érable
Où pétillait un feu vu dans les alentours ;
Reconduire à travers halliers et marécages
Le paisible troupeau vers les gras paturages.........
Tels étaient mes amours.

Au cours des clairs ruisseaux j'opposais quelques di-
Et puis j'y construisais au prix de mes fatigues [gues,
Un superbe moulin, joli comme un castel.
Mais s'il croulait, grand Dieu ! brisé par la bourrasque,
Alors je murmurais ma colère fantasque
A tous les vents du ciel.

Souvent je me reporte à ces scènes passées ;
Alors je crois ouïr au fond de mes pensées
Les sons mélodieux d'un orchestre à cent voix.
Ils sont beaux et nombreux nos rêves de jeunesse ;
Mais rien n'est comparable à ces heures d'ivresse
Des beaux jours d'autrefois.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

***

NOVEMBRE.

Sonne, lyre fidèle, à mon âme isolée,
Chante le deuil de nos climats.

F. X. GARNEAU.

L'insecte vigilant, au corsage d'azur,
Ne glane plus le grain qui tombe de la gerbe.
Le papillon se cache aux parois du vieux mur,
Et le grillon plaintif ne chante plus dans l'herbe.

Le vent du soir, chargé d'arôme et de chansons,
Ne vous apporte plus de voix éoliennes ;
Dans les bosquets déserts, sous les sombres buissons,
L'oiseau ne chante plus ses douces tyroliennes.

L'aurore ne luit plus sur la tour du beffroi :
Le soleil jette à peine un regard à la terre.
La brise, qui gémit, remplit l'âme d'effroi :
Le jour est monotone et froid comme une bière.

Comme au soleil levant s'enfuit la brume d'or,
Comme au souffle du soir vole une feuille d'arbre,
L'été vers le passé vient de prendre l'essor,
Et Novembre est venu jeter son froid de marbre !...

Novembre, c'est l'époque où tout semble souffrant,
C'est l'époque morose où les feuilles flétries
Roulent leurs tourbillons sur le gazon mourant :
C'est un ciel noir qui porte aux sombres rêveries.

L'airain du haut clocher, gémissant, attristé,
Semble, dans ses sanglots, pleurer sur la nature !...
Les ruisseaux, dont le chant nous charmait en été,
N'ont plus au fond du val qu'un farouche murmure !

Quand sous l'aile du soir le jour s'en va mourant,
Craintifs, nous écoutons les flots de la rivière,
Dont la clameur se plaint comme un pauvre mourant
Qui murmure tout haut une lente prière !

Au bord de la forêt, sous les chauves rameaux,
Dans les nuages noirs bordant l'horizon sombre,
Sur les côteaux brumeux, au milieu des roseaux,
On croit entendre,au soir,des voix pleurer dans l'ombre !

Hélas ! plus de ces soirs, de ces matins dorés !
Plus de ces jours de rose où tout est fête et joie !
Plus de ces doux concerts sur les flots azurés !
Dans l'air plus de parfums, de chants, d'ailes de soie !

Sous le chêne assemblés plus de gais moissonneurs !
Aux bois plus de refrains, plus de suaves trilles !
Aux bocages le soir plus de joyeux danseurs,
Plus d'essaims enjoués de brunes jeunes filles !...

Comme un baiser du flot sur les pieds du talus,
Comme dans un beau songe un gracieux fantôme,
Tout s'est évanoui......... Ce temps n'existe plus...
Ainsi comme l'éclair, passent les jours de l'homme !

Pleins de mille projets, de songes décevants,
Ainsi nous allons tous où chaque objet retombe !...
Oui, rapides, mon Dieu ! comme les flots mouvants,
A pas précipités nous marchons vers la tombe !

Comme au soleil levant s'enfuit la brume d'or,
Comme au souffle du soir vole une feuille d'arbre,
L'été vers le passé vient de prendre l'essor,
Et Novembre est venu jeter son froid de marbre !

WILLIAM CHAPMAN

PENSEES DU SOIR.

A cette heure indécise
Où le jour agonise
Au bord de l'horizon ;
A l'heure où la fontaine
Chante sa cantilène
Sous l'émail du gazon ;

A cette heure où la brise
Dans la tour de l'église
Dit son refrain pieux ;
Où la feuille frissonne,
Où l'étoile rayonne
A la voûte des cieux ;

A l'heure de mystère
Où la nature entière
Semble prier tout bas ;
Belle comme une fée,
Allez-vous, Cléophée,
Rêver souvent *là-bas* ?

Dénouant, toute lasse,
Au vent du soir qui passe,
Vos cheveux de houri,
Allez-vous sous l'ombrage,
Refeuilleter l'ouvrage
D'un vieil auteur chéri ?

Allez-vous au bocage
Ecouter le ramage
Des petits maëstros
Chantant sous la ramée,
De baume parfumée,
Leurs joyeux trémolos ?

Allez-vous sur la rive,
L'âme toute pensive,
Ecouter l'onde en pleurs ?
Allez-vous, ma chérie,
Dans la verte prairie,
Interroger les fleurs ?

Quand la nature entière
Charme votre paupière
Et vous remplit d'émoi,
Mes rêves les plus sombres
Fuîront comme des ombres.
Si vous songez à moi.

WILLIAM CHAPMAN.

***

LES MARTYRS DE LA FOI AU CANADA.

Mais aussi quels hommes que Brebeuf, Lallemant et Jogues, qui réchauffèrent de leur sang les sillons glacés de la Nouvelle-France !

CHATEAUBRIAND.

I

J'ai compté tes cités ; j'ai vogué sur tes ondes ;
J'ai surpris les secrets de tes forets profondes ;
J'ai gravi tes rocs sourcilleux ;
Tes farouches torrents, tes savanes muettes,
Je les connais, pays chanté par nos poètes,
Pays conquis par nos aïeux !

Sous des rochers à pic, pleins d'ombre et de bruits va-
Le sombre Saguenay m'a bercé sur ses vagues [gues,
Aux insondables profondeurs ;
Et mirant ses reflets dans les ondes limpides,
Le rideau bleu-moiré des fières Laurentides
M'a montré toutes ses splendeurs.

1.—Ce poème, est un de ceux mentionnés dans le rapport du jury, proposé à l'examen des pièces soumises, à l'un des concours poétiques de l'Université-Laval.

L'auteur, jeune homme d'étude et d'énergie, a sû traiter son sujet avec une verve et un talent qui prouvent, une fois de plus, l'incontestable vérité de l'aphorisme ;

—Il ne saurait se trouver rien de grand dans l'irréligion et la matière, car la véritable poésie n'allume son flambeau que dans les cieux.

J'ai souvent écouté, dans l'ombre, à la veillée,
Les sonores bayous ronflant sous la feuillée,
Et les imposantes rumeurs
Du fougueux Outaouais, aux flots semés d'épaves,
Où Moore voyageur mêlait ses chants suaves
Aux chants cadencés des rameurs.

J'ai mesuré des yeux le vieux pin qui se penche
Sur la falaise où croule, en flots d'écume blanche,
Le Montmorency bondissant !
J'ai mis mon pied hardi sur le roc qui surplombe
Au-dessus de l'abîme où roule, énorme trombe,
Le Niagara mugissant !

D'un pas aventureux portant au loin ma course,
Du noble Saint-Laurent j'ai dépassé la source
Et flotté sur ses lacs géants !
Puis son cours a conduit ma barque vagabonde
Jusqu'à l'immense golfe où se mêle son onde
Aux larges flots des océans.

J'ai sondé du regard les gorges solitaires
Qui virent s'accomplir les monstrueux mystères
D'un culte à jamais effacé ;
J'ai scruté les ravins où l'Iroquois féroce,
Poussant comme un chacal son cri de guerre atroce,
Scalpait le Huron terrassé.

Mais sur ce sol, jadis peuplé d'étranges races,
A peine si mon œil a deviné les traces,
De ceux qui le foulaient alors ;
Et le penseur naïf, au front chargé d'études,
Chercherait vainement les vastes solitudes
Qu'on vit sommeiller sur ces bords.

Où dormaient des wigouams des villes sont assises ;
Là Québec et ses tours, gigantesques assises,
Ont détrôné Stadacona ;
Ici l'œil voit grandir Montréal la superbe
Au lieu même où jadis venait s'asseoir dans l'herbe
Le conseil de l'Agouhanna.

Le mécanisme a pris les chûtes pour vassales ;
L'industrie a jeté vingt arches colossales
Sur le fleuve tremblant de peur ;
Et narguant désormais les sauvages colères,
Le touriste franchit nos forêts séculaires
Sur les ailes de la vapeur.

Le progrès a partout remporté la victoire ;
L'humble bouleau flottant fait place à la bouilloire ;
Le phare luit sur le rocher ;
L'étroit sentier des bois se cache sous nos rues ;
Et les derniers débris des races disparues
Vivent à l'ombre du clocher.

L'indigène a mis bas l'arme dévastatrice,
Le baptême a versé l'eau régénératrice
Sur son front indocile et fier ;
Et le prêtre du Christ, dans mainte basilique,
Annonce maintenant le verbe évangélique
A tout un peuple né d'hier.

Et j'allais demandant, en mes courses lointaines,
Aux clameurs des torrents comme au chant des fon-
Aux tempêtes comme aux zéphirs, [taines,
Quel germe avait produit ce changement immense ;
Et tout m'a répondu : " La magique semence,
C'est le sang fécond des Martyrs !"

II

Or, dans la nuit des temps quand mon regard se plonge,
Je vois se dérouler, ainsi que dans un songe,
Un bataillon sacré que nul danger n'émeut ;
Ce sont d'humbles soldats, paladins pacifiques,
Qui, comme les Croisés des légendes épiques,
Passent en disant : "Dieu le veut !"

Ils marchent...Nul d'entre eux ne regarde en arrière;
Ils n'ont qu'un crucifix pour arme meurtrière,
Pour devise, trois mots : j'aime, j'espère et crois !...
Ils donneront leur vie et leur sang goutte à goutte
S'il le faut ; car c'est Dieu qui leur montre la route,
Un Dieu mourant sur une croix !

Les mers n'arrêtent pas leur phalange héroïque...
Où vont-ils ? Demandez aux déserts d'Amérique
Qu'ils parcourront bientôt d'un pas triomphateur ?
Qui sont-ils ? Demandez à la France féconde
Dont ils vont promener à l'autre bout du monde
Le flambeau civilisateur ?

Ils auraient pu chercher le luxe et la richesse,
Ils auraient pu choisir le monde et son ivresse......
Et ces soldats du Christ, gaîment et sans regrets,
Ont préféré la faim, le froid, la couche dure,
Le triste isolement, le vêtement de bure,
Et la mort au fond des forêts !

Mais jaloux du renom que donne la victoire, [toire ?
Vont-ils chercher, au moins, un grand nom dans l'his-
Oh non ! de tels motifs pour eux n'existent plus !
La charité, voilà le secret de leur zèle ;
Ils ne briguent qu'un prix : l'auréole immortelle
Qui pare le front des élus !

Vieillards aux cheveux blancs, jeunes gens au port
Ils abordent joyeux tout ce qui les entrave ; [grave ;
Fatigue, ennui, misère, et périls effrayants,
Ils vont tout affronter d'un œil calme et tranquille :
Inclinez-vous ! ce sont les preux de l'Evangile,
Les champions du Dieu des croyants !

Illustres généraux, foudroyants capitaines,
Dont on célèbre tant les conquêtes lointaines,
Chevaliers valeureux, guerriers de tous les temps,
Vous qui niveliez tout du tranchant de vos glaives ;
Fantômes belliqueux qui passez dans nos rêves
En tourbillons étincelants !

Sublimes conquérants, dont plus d'une épopée
Ont chanté les hauts faits et les beaux coups d'épée
Et dont le marbre altier surmonte les tombeaux !
Vainqueurs fameux, venez m'aider à reconnaître
Si c'est sous votre armure, ou le froc de ce prêtre,
Que bat le cœur d'un vrai héros !

Lui, n'a ni lourds canons, ni flottes colossales ;
Il n'a jamais connu les marches triomphales ;
Dans le monde il vivrait peut-être au dernier rang ;
Le bronze n'irait pas à son humble stature......
Mais pour le dévouement plus l'arène est obscure
Et plus l'athlète est noble et grand !

Oh ! quand des passsions la gangrène enveloppe
Tous les peuples anciens, et que la vieille Europe
Semble entière vouée au sombre esprit du mal ;
Lorsque les nations perdent leur énergie ;
Et que l'on voit trôner dans les salles d'orgie
La débauche en manteau royal ;

Quand le vice partout s'affiche sans mystères ;
Qu'il est beau de vous voir, hommes aux fronts austè-
Au siècle après avoir dit un dernicr adieu, [res,
Lutteurs qu'ont endurcis le cilice et la verge,
Vous jeter ainsi, seuls, sur une terre vierge,
Pour gagner des âmes à Dieu !

Oh ! marchez le front haut, sans reproche et sans
Hommes de paix,semeurs de la semence sainte;[crainte
Et vous qui méprisez l'éclat d'un vain renom,
Quand le ciel vous tendra ses palmes virginales,
Sur les plus beaux feuillets de nos nobles annales
L'histoire inscrira votre nom !

III

Il fait sombre. Un canot que l'aviron soulève,
Du Saint-Laurent qui dort glisse en rasant la grève
Où la nuit ténébreuse a jeté son manteau ;
Tout est calme ; nul bruit ne trouble les chouettes ;
Seulement on croit voir d'étranges silhouettes
Apparaître parfois dans l'ombre du côteau !

Deux hommes sont assis au fond de la pirogue :
C'est le jeune Goupil, c'est l'héroïque Jogue,
Deux des premiers choisis parmi tous ces héros......
Tout à coup l'Iroquois sort de son embuscade !......
Et les captifs, traînés de bourgade en bougade,
Sont brûlés, déchirés, roués par cent bourreaux !

Du martyre Goupil a conquis les prémices ;
L'autre vit : des trappeurs arrachent aux supplices
Ce tronçon mutilé, défiguré, perclus......
Mais il revient bientôt au poste où Dieu l'appelle,
Et Jogues et Lalande, au seuil de leur chapelle,
Sont massacrés : le ciel a deux grands saints de plus!

C'est l'hiver. Des monceaux de glaces entassées
Couvrent du Saint-Laurent les rives délaissées ;
De gros flocons de neige obscurcissent les airs ;
La nuit descend du ciel, nuit hâtive et profonde,
Un pauvre prêtre, seul sur la berge qui gronde
S'avance à pas tardifs dans les sentiers déserts ?

Le froid n'est rien pour lui, tant son zèle l'enflamme.
C'est Noué qui chemine en rêvant dans son âme
De nouveaux convertis, d'innombrables moissons !...
A quelques jours de là, la croix sur la poitrine,
Et l'œil encore empreint d'une extase divine,
Son cadavre est trouvé perdu sous les glaçons !

Quel est cet autre dont le sublime courage
Des farouches bandits semble épuiser la rage ?
Son corps est lacéré, lardé, couvert de sang ;
Redoutable hochet d'infernales orgies,
Un atroce collier fait de haches rougies
S'enfonce dans la chair de son torse puissant !

Son crâne est dépouillé, sa chair est pantelante ;
Mais pendant qu'il attend la mort horrible et lente,
Son front brille déjà d'un reflet immortel ;
C'est Brebeuf, défiant l'enfer et ses vengeances ;
Il succombe...et bientôt,dans les mêmes souffrances,
Lallemant, son ami, va le rejoindre au ciel !

Celui-ci, c'est Daniel ; sur son front pur et calme,
Ne vous semble-t-il pas voir rayonner la palme
Que ce Saint confesseur va bientôt conquérir ?
On le crible de traits......et sur sa lèvre pâle
Sa voix qui priait Dieu s'exhale en dernier râle,
Sa main qui bénissait se penche pour mourir !

Celui-là, c'est Garnier, qui, percé de trois balles
Que l'art civilisé fournit aux cannibales,
Veut se traîner encore au secours d'un mourant........
Dieu lui décerne enfin le prix de son courage :
Un tomahawk brandi par une main sauvage
S'abat sur le héros qui retombe expirant !

Comme un reptile au guet sous le feuillage sombre,
Voyez la trahison qui se glisse dans l'ombre,
L'œil louche et méditant un horrible dessein !
Soudain, j'ai vu briller une arme meurtrière :
Et Chabanel, qu'un traître a frappé par derrière,
Rend l'âme en pardonnant à son lâche assassin !

Par un excès de zèle oubliant la prudence,
Seul dans les noirs fourrés de la forêt immense
Mesnard s'enfonce un jour......... et ne reparait plus !
Garreau cueille à son tour la céleste couronne,
Puis LeMaître, Vignal que la hache moissonne,
Vont recevoir au ciel le prix de leurs vertus !

Marquette, qui donna tout un monde à la France,
Expire seul, brisé par l'âge et la souffrance,
Sur les bords dont il fut l'immortel pionnier !
Enfin le sort choisit la victime suprême,
Et Rasle de ce triste et glorieux poëme
Ecrit avec son sang l'épisode dernier !

IV

D'esprits éblouissants quel est ce long cortége,
Passant et secouant leurs vêtements de neige
Dans l'azur du ciel bleu !

Comme des séraphins, dans leur vol angélique.
Ils semblent les anneaux d'une chaîne mystique
Entre le monde et Dieu !

Les célestes gardiens de l'auguste Empyrée
Ont abaissé devant leur phalange sacrée,
Leur glaive étincelant !

D'ineffables accords les saints parvis résonnent ;
Sur leurs harpes de feu les chœurs divins entonnent
L'hozanna triomphant !

De nombreux chérubins vont d'une aile légère,
Répandre sur leurs pas des torrents de lumière,
De parfums et de fleurs...

Adieu, tourments affreux, adieu, longues alarmes !
Hozanna ! c'est le jour où se sèchent les larmes,
Où s'effacent les pleurs !

Et ravi, j'admirais ces splendeurs infinies,
Lorsqu'une voix couvrit les saintes harmonies
Du concert éternel ;

Et cette voix disait, roulant de sphère en sphère :
" Ils ont lutté, souffert et pleuré sur la terre :
Ils triomphent au ciel !"

Brillants porte-flambeau des sciences humaines ;
Savants qui remplissiez les portiques d'Athènes ;
Sophistiques rhéteurs ;

Philosophes blanchis dans les aréopages ;
Vous qui vous honoriez du beau titre de sages,
Du grand nom d'orateurs ;

Moralistes hardis dont l'orgueil sans mesure
Voulut sonder notre âme, et de notre nature
Interroger la loi !

Dites-nous : que devient votre philosophie,
Devant celui qui souffre et qui se sacrifie
Pour son frère et sa foi ?

Votre orgueil que déguise un orgueilleux cynisme ;
Votre égoïsme orné du nom de stoïcisme ;
Vos arguments subtils ;

Vos civiques vertus que nous vante l'histoire ;
Vos dévouements dictés par l'amour de la gloire ;
Oui, que deviennent-ils ?

La tonne où Diogène étalait sa misère ;
La coupe où bouillonnait la liqueur meurtrière
Que Socrate avala ;

Vos plus sublimes traits de force et de courage ;
Près de tant de grandeurs défiant tant de rage,
Qu'est-ce que tout cela ?.........

Martyrs, votre vertu n'a jamais eu d'égale :
Comme elle votre gloire, étoile sans rivale,
Luira dans l'avenir !

Allez cueillir au ciel le prix de vos conquêtes ;
Ici, des nations inclineront leurs têtes
A votre souvenir !

Sur vos corps mutilés flottent des ailes d'ange ;
Votre sang répandu goutte à goutte se change
En rubis chatoyants ;

Et ces pleurs qui coulaient sur votre face blême,
Rutilent maintenant sur votre diadème
En joyaux éclatants !

Triomphez ! nobles fils de la chrétienne Gaule !
Vos cicatrices vont bien mieux à votre épaule
Qu'une hermine du roi.

Triomphez ! car je vois dans votre cour immense,
Tous ceux dont vous avez ouvert l'intelligence
Au soleil de la Foi !

Et toi, beau Canada, quand je lis ton histoire,
Ou que le souvenir rappelle à ma mémoire
Ce que Dieu t'a donné

De sang pur et fécond, de vertus magnanimes,
Je m'écrie, admirant ces dévouements sublimes :
" Pays de mes aïeux, tu fus prédestiné !"

ACHILLE FRÉCHETTE

LE VIEUX DRAPEAU.

A l'Honorable P.-J.-O. Chauveau.

I

Tout peuple est fier de sa bannière
Qu'il promène par l'univers,
Hier roulant dans la poussière
Mais demain flottant dans les airs.
Ce drapeau veut dire *Patrie :*
On aime avec idolâtrie
Ses plis glorieux et sacrés ;
Et le cœur gonflé se soulève
Lorsque le vainqueur qui l'enlève
En pare ses temples dorés.

Car ce drapeau c'est un symbole
Qui parle à tout homme de cœur.
Sur lui s'attache l'auréole
Plus durable qu'au front vainqueur.
Afin de rendre plus vivace
Le patriotisme qui passe
En brûlant le cœur du soldat
Ce drap qu'à la hampe on attache,
Un général aura pour tâche
De le lancer dans le combat.

Le lourd boulet pourra l'atteindre,
Le feu consumer ce haillon
Et le bras chargé de l'étreindre
Rouler dans le sanglant sillon,
Mais pour que l'ennemi s'empare
Aux sons aigus de sa fanfare
De ce vieux drapeau tout criblé
Il faut que l'airain redoutable
Fauche, en son œuvre épouvantable,
Tout un régiment mutilé !

Lorsque la plaine est balayée,
Que dans le champ jonché de morts
La Victoire, de sang souillée,
Compte son œuvre sans remords,
Le vainqueur se glisse en silence
Et cherche dans la plaine immense
Parmi les morts et les mourants
Un lambeau de cette bannière
Qui flottait orgueilleuse et fière
Aux yeux des héros expirants.

Enfin entre les bras d'un brave
Ils trouvent un bois tout noirci ;
Son regard éteint qui les brave
Semble leur dire : Le voici !
Sa main déjà froide et crispée
A laissé tomber son épée
Pour mieux saisir le vieux drapeau
Dont un lambeau de sang humide,
Pendant à sa giberne vide,
Lui fait un sublime oripeau !

Au chant des vainqueurs la cohorte
Sur des monceaux de morts glissant
Avec des cris de joie emporte
Un bois plein de boue et de sang.
On les acclame dans l'armée
Qui, par ses succès enflammée,
Comptant les morts avec mépris
Ne juge pas de sa victoire
Par ceux qui tombent pleins de gloire
Mais par les drapeaux qu'elle a pris !

II

Salut à toi, sainte relique,
Débris sauvé par nos aïeux ;
Aux quatre vents de l'Amérique
Tu flottas digne et glorieux.
Du golfe mexicain au Pôle
Fier de t'avoir à son épaule
Le vieux soldat t'aura porté,
Sauvant dans la lutte suprême
Ce dernier et fidèle emblême
De victoire et de liberté !

Vieux drapeau troué par les balles
Que nos pères ont promené
Au bruit du cor et des cymbales
Sur le continent étonné,
Tu me rappelles d'un autre âge
La foi sublime et le courage
De sang fécondant nos sillons ;
Tu me rappelles la Patrie
Tantôt debout, tantôt meurtrie
Sous le feu des lourds bataillons.

Aux brises de la renommée
Tu t'agitas avec orgueil,
Dirigeant la petite armée,
T'inclinant sur chaque cercueil.
Témoin des luttes colossales,
Les déchirures de cent balles
Nous nomment tes combats divers ;
Aux générations futures
Montre avec orgueil tes blessures
Sans leur dérober tes revers !

Dans tes plis on croirait entendre
Du passé mille bruits confus,
Cris du vaincu qui va se rendre,
Canons roulant sur leurs affuts.
De Montcalm la voix solennelle,
Planant dans la lutte immortelle,
T'a fait frémir, noble haillon,
Et sur ta hampe déchirée
S'attache, ô l'empreinte sacrée !
La poussière de Carillon !

De ta pure gloire jalouse
Dans ce siècle trop amolli,
Lorsque sonna mil huit cent douze,
Vieille loque, as-tu tressailli ?
As-tu frémi quand dans la plaine
Du bruit des canons toute pleine
Un bras, de vaincre fatigué,
Traçait au temple de Bellone
Près de Carillon qui rayonne
Le nom brillant de Châteauguay ?

Plus tard, ô débris séculaire,
Pleuras-tu le peuple mourant
Quand les flots du sang populaire
Teignaient les eaux duSaint-Laurent ?
Lorsque seuls contre l'Angleterre
A défendre ce coin de terre
Où sont tous nos foyers bénis,
Des braves, périlleuse tâche !
Voulaient refaire à Saint-Eustache
La victoire de Saint-Denis !

Avec respect on te conserve,
Drapeau pour qui sont morts les vieux
Le ciel sans doute te réserve
Des combats aussi glorieux.
On te conserve. Un jour peut-être
Tous heureux de te reconnaître,
Citoyens devenus soldats,
Comme au temps des combats sans trèves
Nous deviendrons dignes élèves
Des anciens preux que tu guidas.

S'il faut que ce jour sombre arrive,
S'il faut, luttant comme jadis,
Entendre encor sur notre rive
La clameur des combats maudits ;
Si le Seigneur exige encore
D'un peuple à peine à son aurore
Des hécatombes et du sang,
Ouvrant au vent tes plis étranges,
Dirige nos saintes phalanges
Devant l'ennemi pâlissant !

Secouant ton repos sublime
Et laissant ton réduit obscur,
Comme aux jours de l'ancien régime
Tu flotteras au ciel d'azur.
Et près du drapeau d'Angleterre
Tu montreras ce que peut faire
Un vieil étendard tout brisé,
Lorsque dans ses plis la Victoire,
Remuant un passé de gloire,
Le jette au peuple électrisé :

En attendant, sublime loque
Devant qui s'incline mon front,
Que rayonne l'heureuse époque
Où les vieux nous reconnaîtront,
Orne notre fête publique ;
Que notre vieille basilique
Te garde la place d'honneur
Pour que les cendres dispersées
Des héros des luttes passées
Tressaillent d'aise et de bonheur !

Sois la bannière pacifique
D'un petit peuple respecté,
Et pour les Français d'Amérique
Le drapeau de la liberté.
Laisse le peuple qui travaille
Aux champs que jadis la mitraille
Laboura d'obus meurtriers,
A son passé toujours sensible,
Préférer son œuvre paisible
Aux rudes palmes des guerriers.

M. J. A. POISSON.

LE CANADA AU XIXme. SIECLE.

Trois siècles sont passés, et les peuples sauvages
Qui foulaient autrefois l'herbe de nos rivages,
Comme une ombre sont disparus.
Il est vaincu le Dieu de l'Iroquois terrible !
Et les adorateurs de la croix invincible
Comme ces blés se sont accrus.

Stadaconé n'est plus ; et sur son promontoire
Québec dresse son front tout rayonnant de gloire,
Du passé vivant souvenir !
Les murs d'Hochélaga sont tombés en poussière,
Et Montréal drapant une robe princière,
Marche à grands pas vers l'avenir.

Les moissons et les fleurs reculent les savanes,
Et les grandes cités remplacent les cabanes
Sur les rives du St-Laurent :
Les villages riants émaillent nos campagnes,
Et des bocages verts, aux flancs de nos montagnes
S'élancent nos clochers d'argent.

Oh ! si tu revenais sur la rive fleurie,
Que ton cœur généreux nous légua pour patrie,
Noble père de nos aïeux !
Comme ton cœur charmé bondirait d'allégresse,
En voyant tes enfants tout brillants de jeunesse,
Grandis, prospères et joyeux.

O Cartier, gloire à toi ! l'œuvre de ton génie
Etait sublime et sainte, et ton Dieu l'a bénie,
En récompense de ta foi ;
Ce grain de sénevé de l'œuvre évangélique !
Va produire bientôt un arbre magnifique !
O Cartier, gloire à toi !

A. B. ROUTHIER.

LE BON PAUVRE.

(1866.)

Ah ! je sais que la vie est un banquet suave,
Une longue fête pour vous ;
Vos chants toutes les nuits m'éveillent dans ma cave :
Frères, je ne suis pas jaloux.

Dieu n'a-t-il pas placé sur les cimes sereines
Le beau cèdre au riche manteau,
Et le long des torrents, courbé sous leurs haleines,
Le pâle et frissonnant roseau ?

Malheur au pauvre aigri qui de sa lèvre torse
Où flotte une écume de fiel
Insulte à la justice, à l'amour, à la force
De ce Dieu qui créa le ciel !

O Christ, devant ton front que les épines ceignent,
Je bénis mon sort et ta loi.
N'as-tu pas dit : " Heureux celui dont les pieds sai-
Sur les ronces derrière moi !" gnent.

Il faut que l'homme souffre en son corps, en son âme ;
Mais une larme est un trésor.
Les pauvres brilleront au ciel comme une flamme,
Et tiendront une palme d'or."

Mon pauvre cœur, semblable à l'épi qu'on flagelle,
Reste vide après tant de coups....
Mais que j'aie une larme à mon heure mortelle,
O Christ, à verser sur tes clous !

ALFRED GARNEAU.

NOTRE-DAME DE MONTREAL.

(1857.)

C'est un bloc de calcaire aux énormes assises.
Il est là, sur un tertre, et ses hautes tours grises
Y soulèvent leur front altier.
Un grand fleuve à ses pieds roule ses claires ondes,
Et le commerce ardent, cette âme des deux mondes,
De ses riches produits l'entoure tout entier !

Qu'est-ce donc que ce temple au superbe portique,
Au fronton crénelé comme un castel antique,
Avec sa noble et large croix ?
Un goût sévère et pur, s'alliant au génie,
A mis dans son ensemble une telle harmonie,
Que la louche critique est devant lui sans voix !

C'est la maison de paix au milieu du tumulte,
C'est l'oasis où vient, par le désert inculte,
Par les flots des lointaines mers,
Quand il est fatigué des vains bruits de la terre,
S'asseoir le voyageur pieux et solitaire,
Ou celui dont le monde a fait les jours amers !

O demeure tranquille ! ô sainte basilique !
Monument élevé sur la place publique
Comme un phare sur un écueil,
Je m'étonne toujours que parfois l'on t'oublie,
Mystérieux asile, où Dieu réconcilie
Ces voisins ennemis, la vie et le cercueil !

J. LENOIR.

L'AURORE BOREALE

(1860)

Quand la nuit se fait belle au bord du St-Laurent,
Voyez-vous quelquefois au fond du firmament
Courir ces météores,
Fantômes lumineux, esprits nés des éclairs,
Qui dansent dans la nue, étalant dans les airs
Leurs manteaux de phosphores ?

Parfois, en se jouant, ils offrent à nos yeux
Des palais, des clochers, des dômes radieux,
Des forêts chancelantes,
Des flots d'hommes armés pressant leurs bataillons,
Des flottes s'engouffrant dans les vastes sillons
Des ondes écumantes.

Mais tandis qu'admirant leurs jeux toujours nouveaux,
Votre âme s'intéresse aux magiques travaux
De leurs essaims sans nombre,
A vos regards charmés se dérobant, soudain,
Comme un léger brouillard sous les feux du matin,
Ils s'effacent dans l'ombre.

Et vous, peuples heureux des bords du St-Laurent,
Quand la nuit vous verrez au fond du firmament
Courir les météores,
N'oubliez pas, amis, que nos jours sont comptés,
Et s'enfuiront soudain comme sont emportés
Ces mobiles phosphores.

L. J. C. FISET.

***

NOTES BIOGRAPHIQUES.

CREMAZIE.

Octave Crémazie est né dans la ville de Champlain le 16 avril 1830. Il fit au Séminaire de Québec ses études qu'il termina à l'âge de dix-sept ans. A sa sortie du Collége, il se fit marchand-libraire. Son établissement, quoique de modeste apparence, était bien fourni en fait de littérature, et devint bientôt le lieu de rendez-vous des jeunes littérateurs de la vieille capitale.

Crémazie publia dans le *Journal de Québec*, ses premiers essais, qui, loin d'obtenir du succès, furent vertement critiqués de toutes parts. Le spirituel Aubin disait dans le "Fantasque," que c'était de la prose où les vers s'étaient mis. Avec quelques années de travail et de persévérance, Crémazie en vint à écrire avec cette perfection et cette verve que nous admirons dans *Les morts*, les *Mille-Iles* et beaucoup d'autres de ses poésies.

De 1852 à 1862, Crémazie publia les pièces que nous reproduisons au commencement de ce volume,

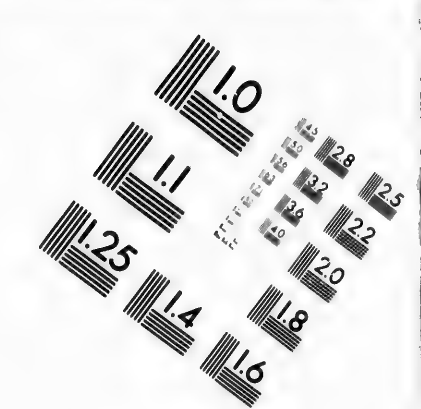
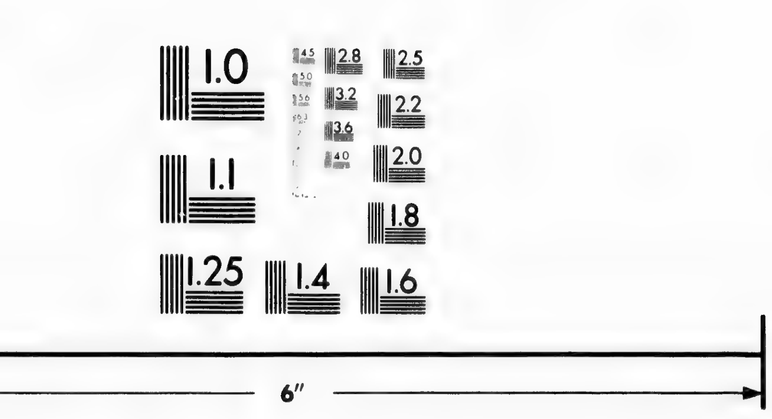
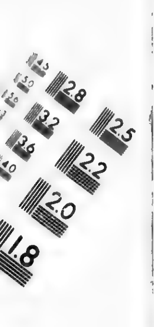


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

et écrivit quelques autres poésies qui n'ont jamais été publiées.

En 1862, une catastrophe financière l'enleva aux lettres et à sa patrie. Depuis il a vécu sur la terre de l'exil jusqu'en 1878, époque où il est décédé en France. Son corps repose dans le cimetière du Hâvre. Une humble pierre, placée par un ami sur son tombeau, indique seule sa dernière demeure.

Quelques journaux canadiens ont exprimé le désir que ses restes fussent rapportés parmi nous. Espérons-le ; c'est bien le moins, que nous rendions cet hommage à celui qui a tant aimé son pays, et qui a chanté sur sa lyre immortelle, ce Canada dont nous nous glorifions d'être les enfants.

***

CHAUVEAU.

Chauveau (Pierre-Joseph-Olivier) est né à Québec le 30 mai 1820. Il fit au Séminaire de cette ville, ses études qu'il termina à l'âge de seize ans. A sa sortie du Collège, il étudia le Droit. Il devint journaliste peu de temps après : il n'avait que dix-sept ans. A vingt-quatre ans, [en 1844] il fut élu Député à la Législature, pour Québec, et il y siégea jusqu'en 1855, époque où il se retira de la politique. Chauveau fut alors nommé Surintendant de l'Education pour le Bas-Canada, poste qu'il occupa durant plusieurs années. En 1867, il rentra de nouveau dans la politique, fut depuis Premier-Ministre, et Ministre de l'Instruction Publique. Aujourd'hui il est Shérif du District de Montréal.

M. Chauveau est plutôt prosateur que poète. Toutefois ses poésies, quoique peu nombreuses, sont charmantes, comme on peut en juger par celles reproduites en ce recueil.

***

FRECHETTE.

Fréchette (Louis-Honoré) est né à Lévis en 1839. Il commença ses études au Séminaire de Québec, et à quinze ans, avide de liberté, il quitta le Collège et partit pour les Etats-Unis, où il croyait se faire une position. Il y fut terriblement désappointé, et après avoir perdu une à une ses illusions d'enfant, il revint au Séminaire de Québec qu'il quitta plus tard pour celui de Nicolet, où il termina son cours classique. A sa sortie du Collège, Fréchette étudia le Droit à l'Université Laval. Dès 1858, alors qu'il n'était qu'étudiant, il publia dans divers journaux quelques essais poétiques qui furent loués dans les différentes publications de cette province.

En 1861, Fréchette entra au *Journal de Québec* en qualité d'assistant rédacteur, position qu'il occupa neuf mois, à la suite desquels il fut nommé traducteur à l'Assemblée Législative.

En 1864, il fut admis au Barreau de Québec, et alla s'établir à Lévis, où il fonda *le Journal de Lévis.*

En 1866, Fréchette partit pour Chicago, où il fonda un nouveau journal, L'*Observateur*, qui ne parut que peu de temps, faute d'encouragement.

Il fut alors nommé Secrétaire du Département des Terres de l'Illinois, puis il abandonna cette position pour retourner à Chicago, où il essaya encore une

fois un nouveau journal, *L'Amérique*, qui cessa de paraître après quelques mois d'existence.

Fréchette revint alors au Canada, où il s'occupa de politique. Deux fois vaincu à Lévis, il fut élu enfin pour la Chambre des Communes, et il y siégea pendant un Parlement. Il fut de nouveau vaincu à Lévis aux dernières élections, et aujourd'hui, il semble s'être retiré de la vie politique, qui ne lui a apporté que des déboires.

L'an dernier, Fréchette a obtenu de l'Académie Française un des prix monthyon. Il fut couronné a Paris en août 1880, à l'Institut de France, au milieu d'une foule immense qui a applaudi aux paroles sympathiques du Secrétaire Perpétuel, pour le Canada et celui qui ouvrait à notre littérature les portes de l'Académie Française.

***

LEMAY.

Lemay (Léon Pamphile) est né à Lotbinière le 5 Mai 1837. A dix ans, son père le mit à l'école des Frères aux Trois-Rivières, où il resta trois ans et demi. Revenu sous le toit paternel, il commença à étudier un peu de latin, à l'école modèle de sa paroisse. Puis il entra au Séminaire, en troisième, en 1853, et il en sortit après sa rhétorique, la maladie lui ayant fait perdre une bonne partie de son temps.

Il passa un an à la campagne, à ne rien faire, puis commença l'étude du Droit chez MM. Gauthier et Lemieux. Un mois ne s'était pas écoulé qu'il partait pour courir après la fortune. Il passa les lignes et se rendit à Portland. Après une quinzaine à errer sur le bord de la mer, le ventre comme le gousset, à moitié vide, il revint au pays, et en revenant, il s'engagea comme commis chez un monsieur Campbell, marchand général, à Sherbrooke, lequel le congédia après quelques jours, en lui disant qu'il n'était pas fait pour le commerce : ce qu'il crut sans peine.

Ne trouvant de repos nulle part, il se mit à étudier la philosophie, puis il entra au grand Séminaire d'Ottawa. Pendant près de deux ans, il vécut de la vie du religieux, mais le mauvais état de sa santé le força à quitter la soutane, et il s'en revint dans sa famille.

Il reprit ou plutôt il recommença l'étude du droit, sous MM. Lemieux et Rémillard. Plus tard, M. Lemieux, devenu Ministre des Travaux-Publics, le fit entrer comme surnuméraire dans le bureau des traducteurs français, à la Chambre.

Plus tard il fut reçu avocat, mais n'exerça point sa profession. En 1866, lors du changement de régime, il resta sans position. Heureusement que M. Chauveau, Premier Ministre de la Province, se souvint de lui. Cet homme si dévoué aux Lettres Canadiennes, le nomma conservateur de la bibliothèque de la Législature, position qu'il occupe encore aujourd'hui.

M.Lemay a publié en 1865 ses *Essais poétiques*. En 1867, *La découverte du Canada*, poëme qui fut couronné à l'Université-Laval, et qui lui obtint la médaille d'or. En 1869,il obtint une autre médaille d'or, pour son *Hymne National*. En 1875, *Les vengeances*. En 1870,il réédita la traduction d'*Evangéline* de Longfellow, déjà publiée dans ses essais poétiques. En 1877, le *Pélerin de Ste. Anne*, en deux volumes. En 1878 *Picounoc* le maudit, suite du Pélerin, en deux volumes. En 1879, *Une gerbe*, poésies en un volume. A part cela, M. Lemay a un bon nombre de récits, études de mœurs et articles dans les revues et journaux de cette Province.

***

SULTE.

Benjamin Sulte est né aux Trois-Rivières le 17 Septembre 1841. Il suivit l'Ecole des frères durant dix mois, de neuf à dix ans, et à dix ans il entrait dans le commerce. Quelques années plus tard il devint marchand, et fonda un cercle littéraire dans sa ville natale, cercle dont il fut longtemps le président.

Lors de l'affaire du *Trent*, en 1863, s'étant mêlé au mouvement des volontaires, il prit goût aux choses de la milice, passa ses examens à l'école militaire, alla trois fois aux frontières, à Niagara, Beauharnois et St Armand.

Dans l'été de 1866, il se rendit à Ottawa, où il prit la rédaction du journal *Le Canada*, propriété de MM. Duvernay.

Depuis 1859, M. Sulte ayant publié des vers et de la prose, avait attiré l'attention sur ses talents littéraires. Après avoir rédigé le *Canada* durant dix huit mois, il fut nommé traducteur à la Chambre des Communes, et en 1870 passa au département de la milice, où il est encore aujourd'hui.

Les journaux dans lesquels il a écrit sont surtout ceux des Trois-Rivières, puis la *Minerve*, *Le Canada*, *La Revue-Canadienne*, *L'Opinion - Publique*, et les revues anglaises, car il se sert avec une égale facilité des langues française et anglaise.

Son volume *Les Laurentiennes* a été très remarqué, ainsi que ses travaux sur les diverses épisodes de notre histoire.

M. Sulte écrit continuellement. Chaque semaine nous apporte quelque chose de lui. Il est l'un des plus ardents défenseurs des droits de la race française au Canada.

On annonce de lui, en ce moment, un grand ouvrage en quatre volumes, intitulé *Les Canadiens Français*, et un autre livre sur les découvertes et les établissements des Canadiens-Français au Nord-Ouest, depuis 1680 à 1780.

Nous lui écrivions récemment lui demandant comment il a pu produire tout ce qu'il a livré au public. Voici sa réponse : "Dix-huit cents pages en vingt-deux ans, c'est moins de deux pages par semaine. Deux pages à écrire, cela se fait en une petite soirée. Le secret consiste à ne pas lâcher prise."

Si nous voulions analyser M. Sulte, nous dirions : C'est de la tenacité unie à la bonne humeur.

***

TABLE DES MATIERES.